



La Reine Celte

Roman fantastique
Auteur Manuel Ruiz

Livre Premier :
LE CHÂTEAU

Vie siècle après Jésus-Christ, dans le sud-ouest de la Grande-Bretagne...

I

Ce ne fut d'abord qu'un bourdonnement. Presque imperceptible sur la grande terre verdâtre. Puis il s'enfla pour devenir rumeur, insistante sur les buttes, caressante sur les prés. La rumeur grandit à son tour, envahit le paysage. Elle semblait venir de partout, même du ciel gris et bas.

Ensuite, les silhouettes apparurent. Elles se détachèrent sur la crête d'une colline. Deux, trois, puis dix, puis la crête entière fut surmontée d'une longue rangée de petits hommes gesticulants et criants. Ils brandissaient des gourdins, des haches, des bâtons. Ils faisaient face à une autre colline, aussi verte, aussi dépourvue d'arbres.

Sur celle-ci apparurent de nouvelles silhouettes, qui s'alignèrent elles aussi sous le ciel gris. Elles étaient différentes. Des sortes de gros insectes à quatre pattes et à tête pointue. Ils se bousculaient, se heurtaient, en s'efforçant de se ranger. La rumeur était à présent un vacarme qui couvrait tout le site.

La terre verdâtre avait définitivement choisi l'immobilité, résignée depuis longtemps devant la folie des hommes.

Parce que les gros insectes qui s'agitaient sur la butte étaient des cavaliers coiffés de casques

coniques, et les petites formes qui leur faisaient face étaient des fantassins qui se groupaient en ordre de bataille. La violence et la mort flottaient déjà dans l'air humide.

Les guerriers à cheval se concertaient à grands cris sur leur place dans l'alignement. Deux ou trois d'entre eux disposaient du long écu oblong renforcé de plaques de fer. La plupart devaient se contenter du bouclier de bois rond qui ne protégeait pas de grand chose. Les têtes pointues tournaient dans tous les sens, les longues épées se dressaient, les mains se serraient sur les lances. Côte à côte, les cavaliers mêlaient leur souffle à celui de leurs chevaux.

Devant eux, ils distinguaient parfaitement les fantassins. Ils pouvaient détailler leurs longues tuniques de laine déchirée, leurs bandes molletières salies, leurs visages mal rasés. Ils ne discernaient pas encore les grosses mâchoires, ni les petits yeux cruels. Mais c'était pour bientôt.

Des volées de flèches partaient déjà sans atteindre personne. L'ordre de bataille était à présent respecté dans les deux camps. Les fantassins avaient placé au milieu de la crête les plus forts d'entre eux, grandes brutes portant de lourdes haches. Sur les flancs, ils alignaient des combattants simplement armés de gourdins et de couteaux. Et les cris qui tournoyaient sur les deux groupes.

Du côté des cavaliers, un homme à pied circulait en distribuant de la bière. Chaque guerrier buvait rapidement une dernière corne du breuvage mousseux. Les chevaux étaient nerveux, les chaussures se calaient sur les étriers.

Le ciel était plus bas et plus gris que jamais quand le chef des chevaliers leva son épée en hurlant. L'herbe vola brutalement sous la charge des chevaux. Instantanément, sur l'autre butte, les fantassins s'étaient collés coude à coude pour former une palissade hermétique. Telle une vague écumante, les cavaliers dévalèrent leur pente pour escalader celle des ennemis. La houle vint se fracasser sur la barrière. Cris, tumulte, pagaille. Mort. Les chevaux écrasaient les premiers rangs. Aussitôt, une nuée de haches et de gourdins s'agita frénétiquement autour de chaque adversaire, s'abattant, frappant, tranchant. Le déchaînement était total, la mêlée inextricable.

Soudain, les cavaliers encore montés s'extirpèrent de l'entassement pour redescendre la colline. Revenus sur la leur, ils se regroupèrent dans la confusion. En face, ils apercevaient leurs compagnons jetés à terre qui se faisaient massacrer par des dizaines de haches.

Le chef poussa un nouveau cri et ils repartirent à la charge. Ils s'empalèrent une fois de plus sur la palissade des fantassins. Deuxième choc. Brusquement, des chevaliers débouchèrent sur l'arrière-garde. Ils avaient réussi à rompre l'alignement. La victoire choisit alors son camp. Les chevaux renversèrent des ennemis de plus en plus isolés. Et lorsque des hommes s'enfuirent à pied en jetant haches et gourdins, l'affrontement livra son verdict. Quelques fantassins attardés furent poursuivis et achevés. Puis un silence étrange tomba sur la butte jonchée de morts et de blessés.

L'herbe verdâtre et le ciel gris reprirent possession du paysage. Ils n'avaient pas bronché. Ce n'était qu'une bataille de plus. Un de ces incessants combats qui, depuis près d'un siècle, opposaient Celtes et Saxons pour la maîtrise de cette terre.

* * * * *

Finn, roi des Celtes, avait ôté son casque conique. La sueur ruisselait sur son visage mangé par une barbe noire. Quelques cicatrices le couturaient, pour témoigner d'autres batailles, en d'autres lieux.

« Combien de morts ? » demanda-t-il.

« Vingt, et autant de blessés. »

« Soignez les blessés, ordonna-t-il. L'expédition ne fait que commencer. Nous aurons besoin de tout le monde. »

Un cavalier arriva au galop à travers le pré parsemé de cadavres. Il mit pied à terre. C'était un grand gaillard aux longs cheveux noirs coulant sur les épaules. Il tendit le bras devant Finn. Il tenait à la main une tête coupée.

« C'était le chef », dit-il laconiquement.

En effet, il s'agissait de la tête du chef saxon. Les yeux s'étaient à moitié refermés et la bouche

figée dans une grimace macabre. La gorge tranchée crachait un mince filet de sang sur l'herbe.

« Mon cher Malcolm, dit Finn, tu as encore été le meilleur. Garde ce trophée, puisque c'est toi qui as tué ce porc. »

« Je vous remercie », répondit Malcolm.

Il attacha la tête coupée à sa selle par les cheveux, remit sur ses épaules le manteau noir qu'il avait ôté pour le combat et remonta à cheval pour s'éloigner.

« Mon neveu Malcolm multiplie les exploits, dit pensivement Finn. Je crois qu'il va falloir penser à le renvoyer à la maison. »

« Comment cela ? sursauta son voisin. C'est le meilleur de nous tous ! »

« C'est pour cela. Il n'est pas bon que l'on parle davantage d'un guerrier, fut-il le plus vaillant, que du roi. C'est mon père qui m'a appris cela. »

Il remonta en selle et donna le signal du départ. Suivant leur coutume, les Celtes étaient occupés à trancher les têtes des ennemis morts pour en faire des trophées. Un peu plus tard, une file d'une cinquantaine de cavaliers avançait dans la campagne verdoyante. Les vainqueurs de la bataille. Braves et sans pitié.

Ils chevauchèrent une demi-heure avant d'atteindre le village saxon. Quelques huttes de terre séchée, groupées au bord d'un ruisseau. Ils l'investirent au galop, comme des conquérants certains de ne rencontrer aucune résistance. Ils n'en rencontrèrent aucune en effet. Ils enfoncèrent les cabanes à coups de pied et en firent sortir les femmes et les enfants. Les malheureux, épouvantés, découvraient, accrochées aux selles des chevaux, les têtes coupées de leur maris, de leurs pères, de leurs fils.

Ensuite, les Celtes commencèrent le partage du butin. Celui-ci devait se faire suivant l'ordre traditionnel : le roi tout d'abord, puis les membres de sa famille, puis les chefs de clan, enfin les simples guerriers. Mais Finn fit signe qu'il n'y participerait pas : chacun comprit qu'il poursuivait des avantages politiques bien éloignés de ce village. Le premier à choisir fut donc son neveu, le vaillant Malcolm. Sans hésiter, il s'empara d'une femme, une belle Saxonne aux cheveux d'un blond obscur, la jeta en travers de son cheval et s'éloigna avec elle.

« Il sait se battre et il sait choisir », murmura Finn derrière sa barbe. Pensez à mettre les guillemets fermant SVP

Et ceux qui l'entendaient ne savaient s'il s'agissait d'admiration ou d'énervement...

* * * * *

* * * *

Il avait plu toute la nuit. La terre n'avait pu engloutir toute l'ondée et l'herbe était luisante d'eau. Les branches des vieux chênes égrenaient doucement les gouttes.

Les Celtes bivouaquaient à l'orée d'un bois. Ils pansaient leurs chevaux, aiguisaient leurs armes. Deux charrettes couvertes de peaux de bêtes renfermaient le butin récolté la veille. Les femmes capturées avaient déjà commencé à travailler pour leur nouveau maître. Malcolm traversa ce campement improvisé à grandes enjambées, son épée battant sous le manteau noir. Il trouva Finn au pied d'une butte. Son oncle, et ce fut sa première surprise, l'accueillit avec un grand sourire.

« Mon cher neveu, heureux de te voir. »

« Vous m'avez fait demander ? » interrogea-t-il.

« C'est exact. J'ai une nouvelle à t'annoncer. Viens par ici. » etc...

Autre surprise : Finn le prit par l'épaule et l'emmena à l'écart pour lui parler seul à seul.

« Malcolm, voilà la grande nouvelle : je vais me marier. »

En effet, c'était une nouvelle ! Tellement du reste, que lorsque le neveu parvint à parler, ce ne fut pas pour féliciter son oncle, mais pour s'étonner.

« Vous marier ? Mais... avec qui ? Au départ de cette expédition, vous n'aviez aucune fiancée ! »

« Tout à fait, répondit joyeusement Finn. Mais hier soir, pendant que tu dormais, est arrivé un messenger du Château. Et à présent, j'ai une fiancée qui m'attend. C'est ce cher Odric, mon neveu,

ton cousin, qui m'a envoyé le message. Tu sais que je lui avais confié une mission, voici quelque temps : aller en Irlande et tenter de conclure un traité de paix avec le roi de Wexford. Honnêtement, je ne pensais pas qu'il réussirait : ce chien irlandais nous déteste tous. Eh bien, le messager m'a apporté la nouvelle hier soir : ce n'est pas un traité de paix qu'Odric a obtenu, mais carrément un traité d'alliance ! Je n'en reviens pas : le roi d'Irlande, l'ennemi héréditaire de ma famille, me propose son alliance ! »

L'air ahuri de Malcolm indiquait assez clairement qu'il avait du mal à suivre ce discours. Finn s'en aperçut. Il prit en pitié ce neveu incomparable pour donner des coups d'épée, mais si limité pour d'autres choses.

« Voyons, t'es-tu déjà intéressé à la politique ? »

« Heu, non... », dut avouer Malcolm.

La compassion de l'oncle devint franchement de la condescendance. Il prit par l'épaule ce pauvre enfant à qui il fallait tout expliquer.

« Viens, je vais t'éclairer », lui dit-il.

Il le fit monter sur la butte d'où ils eurent tout le paysage à portée de regard.

« Par là, c'est le Nord, dit Finn en désignant les collines à l'horizon. Ce sont les terres d'Arthur, roi du pays de Galles. C'est mon ami, ce qui est éternel. Mais c'est aussi mon allié, ce qui l'est moins. Mon père me disait souvent qu'un allié n'est pas allié avec toi, mais avec son intérêt, et que celui-ci peut changer. »

Il montra la forêt de chênes sur la droite.

« Par là, c'est l'Est. Les Saxons, tu l'as compris. Nous leur avons infligé une défaite hier. Mais ne nous leurrions pas : ils n'ont pas fini de nous menacer. »

Il se tourna pour désigner la direction suivante.

« Par là, c'est le Sud. La Gaule. Nos amis d'Armorique, qui ne nous aiment guère. Le danger de ce côté est limité, mais réel. »

Il tendit le bras vers la dernière direction.

« Et par là, ce sont les Irlandais, nos ennemis depuis des générations. Ils sont venus plusieurs fois piller notre beau pays. Mon père aurait aimé en faire autant chez eux, mais leur marine était trop forte. Comprends-tu maintenant, Malcolm ? Un roi a le devoir de protéger ses terres de tous les côtés. Or, nous avons des ennemis potentiels de tous les côtés. En concluant un traité avec le roi d'Irlande, je libère un front où je devais garder des soldats. Et je pourrai concentrer mes forces contre les Saxons. »

Malcolm avait parfaitement suivi ce raisonnement. Mais un détail lui échappait.

« Et que vient faire un mariage dans tout cela ? »

« C'est très simple, expliqua Finn. Pour sceller notre alliance, le roi d'Irlande m'offre sa fille à épouser ! Et encore plus fort : il a autorisé Odric à l'emmener avec lui sur son bateau. Elle se trouve maintenant au Château, où elle m'attend. Faut-il que ce vieux loup soit aux abois pour me livrer en catastrophe son alliance et par ? sa fille ! »

Malcolm eut à ce moment une pensée un peu bête.

« Mais mon oncle, et vos concubines ? »

Car Finn, comme tous les rois celtes, avait des concubines. Deux exactement, qui partageaient sa vie au Château.

« Eh bien, je les garderai ! » répondit Finn, visiblement surpris d'une telle question.

C'est qu'elle était surprenante, et le neveu s'en apercevait après coup. Son oncle allait désormais vivre avec une épouse légitime et deux concubines. Rien ne pouvait être plus banal dans ces contrées celtiques. Même le Christianisme, importé un siècle plus tôt, n'avait pu détruire les vieilles coutumes.

« Voilà, mon cher. En quittant le royaume, je n'avais ni fiancée, ni envie de me marier. Maintenant, j'ai les deux ! »

Plus pour dire quelque chose que par véritable curiosité, Malcolm demanda :

« Et comment s'appelle cette jeune fille ? »

L'air ébahi de Finn indiqua assez clairement qu'il ne s'était pas vraiment préoccupé de ce détail.

« Heu... Ishild, je crois... ou Essoll... Enfin, je ne sais plus. »

La question était réglée. La banalité l'emportait : Finn, comme tous les rois de son temps, faisait un mariage strictement politique. La fille, il s'y intéressait fort peu, au point de n'avoir pas même

demandé son nom au messager. Mais Malcolm voulait surtout poser la question qu'en fait il avait en tête depuis le début.

« Mon oncle, je vous félicite pour ce mariage. Seulement, pourquoi m'annoncer cette nouvelle à moi avant les autres ? »

Derrière la barbe noire, sous le front ridé, le sourire de Finn devint éclatant, chaleureux comme jamais.

« C'est très simple, répondit-il d'une voix claire. J'ai décidé de t'envoyer au Château pour saluer cette fille et l'assurer que je rentrerai aussitôt que possible pour l'épouser ! »

Un coup de tonnerre n'eut pas fait sursauter davantage Malcolm. Il douta de ses oreilles.

« Que je rentre à la maison ? Mais mon oncle... Nous sommes en train de faire la guerre ! »

« Et nous allons la poursuivre ! assura Finn avec fermeté. Bien sûr, laisser ma fiancée m'attendre n'est pas très poli. Mais avec les Saxons, on ne peut se permettre aucun relâchement : si j'interromps cette expédition, ils l'interpréteront comme un signe de faiblesse. D'un autre côté, traiter sa fille comme un tonneau de bière pourrait indisposer le roi d'Irlande. C'est pourquoi j'ai recours à toi : tu es mon neveu. En t'envoyant saluer la princesse, personne ne pourra m'accuser de lui manquer de respect. Précise-lui bien que j'écourterai la guerre autant que possible pour rentrer au Château et l'épouser. »

Et le sourire de l'oncle au neveu était de plus en plus chaleureux. Malcolm eut envie de crier. Il se tut. Car il avait entendu. Non pas les paroles que son parent venait de prononcer. Il avait entendu les autres, celles que Finn n'avait pas dites, et qui étaient en fait celles qu'il avait vraiment dites :

« Malcolm, tu m'énerves. Depuis trois ans, on ne parle que de toi. Chaque fois que je gagne une guerre, ce sont tes victoires que chantent les bardes. Chaque fois que je me promène sur mes terres, c'est de toi que me parlent les paysans. Tes coups d'épée, tes chevauchées, tes exploits, toi, toi, toi ! Eh bien, j'en ai assez : le roi, c'est moi. Je ne peux plus supporter qu'on t'accorde plus d'importance qu'à moi. Alors, je vais te renvoyer au Château. Bien sûr, il me faut un prétexte. Et voilà qu'il me tombe du ciel : ma fiancée se trouve là-bas et je t'envoie la saluer pour ne pas froisser son père. Monte à cheval et va t'en : les seuls exploits dont on parlera désormais seront les miens... ! »

Finn n'avait pas prononcé un seul de ces mots et pourtant c'était bien ceux-là qu'il venait de dire à Malcolm. Ce dernier avait entendu et compris.

« Quand dois-je partir ? » murmura-t-il d'une voix rauque.

« Dès maintenant, sourit encore Finn. Nous sommes assez loin du Château, il vaut mieux que tu partes tout de suite. Je compte sur toi : c'est une mission importante. »

Et il redescendit la butte pour rejoindre ses hommes. Malcolm suivit des yeux ce manteau en peau de bête qui s'éloignait. Puis son regard se reporta sur l'horizon. Il ne s'apercevait pas qu'il serrait les poings à s'en écraser les doigts.

* * * * *

* * * *

Malcolm quitta le campement avec deux compagnons, sans oser regarder cette armée qui poursuivait la guerre sans lui. Ce n'était pas la première fois que cet étrange abatement l'envahissait, ce sentiment diffus d'être partout et toujours un étranger. Neveu du roi Finn ? Il l'était, certes, mais de façon si lointaine...

Les trois cavaliers chevauchèrent quelques jours à travers la campagne obstinément verte. Ils évitaient des villages dont ils ignoraient s'ils étaient celtes ou saxons, car plus personne ne savait où se situait la frontière. Comme la pluie s'acharna aussi sur eux, ils mirent assez longtemps à atteindre leur but. Ce fut en sortant d'une forêt de chênes qu'un des compagnons tendit le bras. Le Château.

Malcolm se sentit las à cette vue familière. Ce qu'il remarqua au premier abord, comme toujours, ce fut la mer. Presque noire, mais si changeante, et parfois très bleue. Un peu plus bas, dans la baie, il apercevait les maisons de la ville et les limites du port. Celui-ci, tout petit, ne pouvait guère accueillir que des barques de pêche. Mais il découvrit ce jour-là, vers le large, un bateau flot-

tant doucement. De toute évidence, celui qui avait amené Odric et la princesse irlandaise.

Ensuite, il vit le rocher. Gigantesque, surplombant la mer et se hissant avec orgueil à une hauteur imposante. Et au sommet, semblant tout près du ciel, il discernait les formes d'une grande demeure. Ce fut vers cet endroit que les trois voyageurs se dirigèrent.

Leur cavalcade les vit passer à côté d'un troupeau de porcs dispersés sur un pré. C'était une des richesses du roi Finn, une de celles qui faisaient la puissance et la gloire dans les contrées celtiques. Les gardiens du troupeau, ayant reconnu Malcolm, le saluèrent avec force cris et signes de la main.

Rien, absolument rien ne rapprochait un château celte de ce temps de ceux qui seraient construits plus tard. Pas question de donjon à étages, pas plus que de hautes murailles. C'était simplement une sorte de grosse ferme, bâtie sur un seul étage et toute en longueur, en murs de pierre blanche et au toit de chaume. Elle s'étirait interminablement par dessus la mer. Et en guise de protection, elle s'offrait seulement une palissade de pieux en bois enfoncés par terre.

Ils entrèrent par le portail ouvert. Quelques femmes, occupées à donner à manger à des poules, levèrent la tête. Ils descendirent de cheval, dévorés de poussière et de sueur. Malcolm envoya ses deux compagnons prendre un bain. Quant à lui, il décrocha la tête coupée du chef saxon qui était attachée à sa selle et traversa la cour en la tenant par les cheveux.

Il se dirigea tout droit vers l'aile gauche de la longue maison. Quelques marches étaient grossièrement jetées par terre pour former un semblant d'escalier. Elles donnaient sur la *salle*. La *salle*, le cœur du Château, où l'on dînait, où l'on festoyait, où l'on se réunissait, où convergeait toute la vie du palais. Malcolm gravit les marches, entra par une porte laissée ouverte.

« Salut, Malcolm... »

Odric, l'autre neveu du roi Finn, était affalé sur un siège, derrière la table de bois en fer à cheval. Il était installé de travers, une jambe sur un autre siège. Et il mangeait. La viande s'entassait devant lui, de la bonne viande rôtie de poulet et de mouton qui fit murmurer l'estomac vide de Malcolm. L'homme assis regardait le nouvel arrivant en tenant à la main une cuisse à moitié dévorée.

« Quelle surprise, dit-il. Je croyais qu'il y avait une guerre... »

« Et elle continue », le rassura Malcolm.

Il traversa le sol en terre battue et posa sur la table la tête coupée. Elle était devenue noire, méconnaissable, presque une vulgaire boule. Odric l'examina en mastiquant la viande de poulet.

« C'est la tête d'un chef saxon », expliqua Malcolm.

« Et il était le seul ennemi dans cette guerre ? »

Il dut bien en venir là où il ne voulait pas venir.

« Le roi m'a envoyé ici pour saluer sa fiancée et l'assurer que le mariage aura lieu aussitôt que possible. »

De surprise, Odric en cessa de mastiquer.

« Et c'est toi qu'il a envoyé pour cela ? Un simple messenger n'aurait pas fait l'affaire ? »

« Il s'agit de la fille du roi d'Irlande. Finn a estimé que certains égards étaient nécessaires. C'est pourquoi il a préféré envoyer son neveu. »

Odric reprit sa mastication en le regardant fixement. Il avait parfaitement compris. Et il triomphait en silence.

Là encore, la banalité étouffait Malcolm : des Odric et des Malcolm, il y en avait des milliers, disséminés à travers l'immensité des pays celtes. Dans tous les clans, toutes les tribus, il y avait des rois avec des neveux qui se détestaient. Malcolm et Odric auraient pu être frères. Ils avaient presque le même âge, la même haute taille, les mêmes cheveux noirs. Mais... Ils n'étaient pas frères. Ils étaient cousins. Candidats aux mêmes honneurs. Pour lesquels il n'y avait évidemment qu'un seul élu à chaque fois. Toute victoire de l'un était une défaite pour l'autre. Des années que cela durait.

Et ce jour-là était bon pour Odric : il venait d'apporter au roi Finn une alliance inespérée et le même Finn renvoyait Malcolm à la maison en pleine guerre ! Son regard joyeux disait tout.

« Tu peux manger si tu as faim, lui dit-il encore pour remuer le couteau. Et si tu veux, nous pouvons boire une corne de bière pour célébrer ma réussite : en concluant un traité avec le roi d'Irlande, j'apporte à Finn un cadeau dont il ne pouvait rêver... »

Et son rival n'avait jamais pu apporter un tel cadeau. C'était le sous-entendu de sa phrase.

« Pourquoi pas ? répondit Malcolm. Mais je vais d'abord prendre un bain. Ensuite, il faudrait que je voie la princesse, puisque c'est pour cela que je suis venu. »

« Tu la verras ce soir, au dîner. Durant la journée, elle reste dans la chambre du roi ou elle se promène dans la campagne. »

« Dans la campagne ? Qu'y fait-elle ? »

« Elle cueille des herbes, répondit Odric. Pour faire des tisanes. »

« Pour faire quoi ? »

« Des tisanes. Elle est très forte pour cela. Depuis son arrivée, elle conseille des infusions à tout le monde, pour soigner ceci ou cela. »

« Une guérisseuse, en sorte, grinça Malcolm. Mais au fait, comment s'appelle-t-elle ? Le roi n'a pas bien saisi son nom. »

Odric se demanda si son cousin ne se moquait pas de lui. Apparemment, ce n'était pas le cas. Alors, il lui dit :

« Essylt. »

« Comment ? Es-sylt ? Ma foi, j'espère que la fille est plus jolie que le nom ! »

Odric fit une réponse d'homme. Il resta silencieux un instant avant de laisser tomber :

« Oh oui, tu peux me croire... »

C'était court, mais éloquent. De toute évidence, la princesse Essylt était effectivement plus jolie que le nom qu'elle portait !

Deux nouveaux venus entrèrent, que Malcolm ne connaissait pas. Ils arboraient de longs cheveux roux peignés en tresses et des moustaches de même couleur. Odric s'était levé pour les saluer.

« Je vous présente mon cousin Malcolm, dit-il. Ce sont des émissaires du roi d'Irlande. Ils m'ont accompagné pour assister au mariage. »

« Je vous souhaite la bienvenue, intervint Malcolm. Je suis le neveu du roi Finn. Il est réellement désolé de ne pas se trouver ici pour vous accueillir, ainsi que la princesse. Mais l'expédition qu'il mène contre les Saxons est de la plus haute importance et il ne peut l'interrompre. Il reviendra aussitôt que possible pour l'épouser. En attendant, je suis venu la saluer de sa part. »

Les deux Irlandais le comprirent parfaitement. La guerre était l'occupation de tous, en ce temps, et suspendre une campagne synonyme de butin était délicat pour un chef soucieux de se garantir la fidélité de ses soldats.

Un fracas de chaussures sur l'escalier leur fit tourner la tête. Ils virent entrer dans la pièce trois hommes. Barbus, chevelus, sales, avec des peaux de bêtes pendant sur les épaules. Leurs petits yeux cruels s'allumèrent en apercevant Malcolm. Ce dernier les connaissait bien et pour cause : c'était, de gauche à droite, Gwanlon, Gondain et Denoal. En quelque sorte, le clan personnel d'Odric. Trois paysans-soldats des environs qui vouaient un culte aveugle à leur chef, au point de haïr ses ennemis bien plus que lui même.

« Toi ici ? s'étonna Gwanlon. Et la guerre ? »

Malcolm n'était pas d'humeur à expliquer cinquante fois son retour. Surtout à ceux-là !

« Demandez à votre ami Odric : il se fera un plaisir de tout vous raconter. Quant à moi, il est temps que je prenne un bain. Messieurs (il s'adressait aux deux Irlandais), je vous reverrai ce soir au dîner. »

Il quitta la salle en franchissant la porte derrière la table. Cela le fit entrer dans la chambre des hommes. Une grande pièce, dans laquelle une vingtaine de lits étaient alignés sur deux rangs. Il s'agissait de petits lits en bois, sur lesquels les hommes dormaient généralement à deux.

Curieuse époque, en vérité. Les gens les plus riches vivaient dans de grosses maisons construites à même la terre, sans plancher d'aucune sorte. Les rois s'enorgueillissaient de leurs troupeaux de porcs ou de moutons. Les reines passaient leurs journées à traire les vaches ou donner à manger aux poules. La barbarie des mœurs défiait l'imagination. Quatre générations avaient passées depuis la chute de l'Empire Romain. Malcolm en avait entendu parler dans sa jeunesse en discutant avec des hommes instruits. Selon eux, le monde romain était une civilisation raffinée, avec des lois que tout le monde respectait, des routes bien tracées, une paix perpétuelle. Toutes choses qui ne faisaient plus partie de l'univers de Malcolm...

« Attention, chevalier, vous m'écrasez ! »

Perdu dans ses pensées, il avait failli en effet écraser quelqu'un. Il avait des excuses, car le

quelqu'un en question ne lui arrivait qu'à la ceinture. C'était un nain, avec une grosse tête difforme et de gros yeux tout ronds.

« Déjà de retour, chevalier ? La guerre est finie ? »

Malcolm aimait bien les nains. Mais dès qu'il avait découvert celui-ci, un étrange malaise l'avait envahi et ne l'avait plus quitté. Ce petit personnage respirait la méchanceté bien plus haut que sa taille.

« Mon cher Tiberio, je suis pressé de plonger dans un bain. Demandez donc à votre ami Odric de vous expliquer les raisons de mon retour précipité. Vous pourrez bien rire un peu ensemble. Quant à moi, je suis vraiment fatigué.

Il le planta là en s'éloignant. Officiellement, le nain était l'astrologue du roi Finn et de la cour. Il se disait expert dans l'art de lire l'avenir sur (j'ai mis « sur » pour ne pas répéter « dans ») les étoiles. Bien entendu, Malcolm s'était vite rendu compte que ce Tiberio n'était expert en rien du tout, et qu'il vivait aux crochets de tout le monde. Depuis bientôt cinq ans, il s'accrochait à ce château où il était méprisé, raillé, parfois traité à coups de pied... mais nourri et logé.

En quittant la chambre des hommes, Malcolm eut un regard pour la porte au fond, qui était fermée et munie d'un rideau rouge. Elle donnait sur l'habitation du roi. Il essaya d'imaginer la princesse qui devait s'y trouver. Sans y parvenir.

Il passa donc dans la pièce suivante, qui était la chambre des femmes. Elle était rigoureusement identique à celle des hommes, avec ses lits bien alignés, à un détail près : un petit canal qui la traversait et dans lequel coulait de l'eau. Cette dernière provenait d'une source jaillissant dans un verger situé derrière la cour. Grâce au canal, elle traversait la chambre, passait par les cuisines avant d'aller se jeter dans la mer du haut du grand rocher. Tel était le procédé, peu pratique et malodorant, employé par les Celtes pour apporter aux femmes l'eau nécessaire à leurs tâches ménagères et assurer l'évacuation des déchets.

Plusieurs d'entre elles se trouvaient dans la pièce qui s'étonnèrent de le voir. Une notamment, emplissant un seau dans le canal. Une belle brune, au visage rond et rebelle.

« Vous êtes déjà revenu, Malcolm ? Et la guerre ? »

Il se voyait racontant à nouveau son histoire, mais la femme le coupa.

« Inutile, j'ai compris : Finn vous a envoyé saluer sa fiancée, la chienne d'Irlande. »

Il fut bien obligée de sursauter : la « chienne d'Irlande », c'était la future reine ! Mais il n'avait aucune explication à demander : la belle brune qui crachait ces paroles insultantes s'appelait Derdrain. Elle était la concubine de Finn.

Une fois encore, la banalité étouffait Malcolm. C'était la même histoire, partout, dans le monde entier. Derdrain était la concubine de Finn depuis des années. Comme toutes les concubines du monde, elle s'était bien installée. Comme toutes les concubines du monde, elle avait fini par se persuader qu'elle était réellement l'épouse du roi. Comme toutes les concubines, elle voyait un jour débarquer une autre femme qui venait brutalement lui rappeler que tel n'était pas tout à fait le cas. Alors, elle avait la même réaction que toutes les concubines du monde : la haine.

Les autres femmes présentes avaient cessé leur travail et regardaient fixement Malcolm. Celui-ci comprit qu'il devait dire quelque chose, même s'il n'en avait guère envie.

« Derdrain, je comprends parfaitement votre situation. J'espère seulement qu'en présence de la princesse, vous avez un minimum de respect. »

« Du respect pour cette catin ! cracha la brune avec une haine animale. Quand je suis avec elle, je ne me gêne pas pour lui montrer ce que je pense d'elle ! »

Malgré lui, Malcolm devait bien remarquer l'opulente poitrine qui, sous l'effet de la colère, soulevait en cadence la laine de la robe. Il se tourna vers une autre femme, une blonde qui portait des fagots. Il s'agissait d'Ingthild, la deuxième concubine de Finn. Son cas était un peu différent : c'était une Saxonne, capturée dans une expédition.

« Et vous, Ingthild ? » demanda-t-il.

« Moi, je partage entièrement l'opinion de Derdrain », répondit la blonde.

Il décida qu'il n'avait plus rien à faire dans cette pièce. Il franchit d'un pas le petit canal et quitta la chambre. Malcolm était ainsi : aussi barbare que n'importe quel homme de son temps. Dans une guerre, sa sauvagerie pouvait aller très loin. Mais une fois sorti du contexte guerrier, le spectacle de la médiocrité humaine le mettait profondément mal à l'aise.

La pièce suivante était une grange couverte de paille. On avait installé au milieu un bac empli

d'eau. Les deux compagnons de Malcolm venaient d'en sortir. Leurs corps nus luisaient encore du bain.

« Tu peux y aller, lui dirent-ils. Elle est bien chaude ! »

« Oui, murmura-t-il en débouclant son ceinturon. Et ce n'est pas seulement la poussière du voyage que je vais enlever... »

Il entra dans l'eau réconfortante et y resta presque tout l'après-midi. Il aurait d'ailleurs aimé ne jamais en sortir.

* * * * *
* * * *

La nuit tombait sur le Château. Sorti du bain, Malcolm avait remis sa tunique, ses braies et son manteau. Avant d'aller dîner, il décida d'aller faire un tour dans la deuxième cour, celle située du côté de la mer. Un petit vent frais s'était levé et caressa son visage.

Il alla jusqu'à la palissade qui surplombait les flots. Il s'accrocha aux peaux de bêtes couvrant les pointes des pieux pour regarder par dessus. Tout en bas du grand rocher, les eaux s'étaient obscurcies et des gerbes d'écume les parcouraient. Il resta un long moment à les contempler. La brise relevait doucement ses longs cheveux noirs autour de la tête.

En fait, il ne voulait pas se retourner. Il ne voulait pas voir cette maison de pierre blanche habitée de tant de haines, d'envies, d'intrigues. Cette bâtisse renfermant toute la vilénie des êtres humains. Mais son estomac criait famine. Il dut se résoudre à quitter la palissade pour revenir vers le Château. Il entra dans la salle et constata que la table était déjà servie. Des écuelles étaient alignées dessus, ainsi que des cornes à boire.

Sur le côté gauche, il aperçut Derdrain, Ingthild, ainsi qu'Odric et ses inséparables Gwanlon, Gondain et Denoal. Le clan lui parut encore plus antipathique qu'à l'ordinaire...

Il alla se placer sur le côté droit. Tout le monde était là, du reste, et Malcolm avait de plus en plus faim. Mais ce soir-là, on attendait quelqu'un de plus. La princesse Essylt n'arrivait pas.

« *J'ai perdu ma place à l'armée à cause d'elle, pensa-t-il. Odric s'est moqué de moi à cause d'elle, et maintenant je vais rester sans manger à cause d'elle...* »

Cette fille, en effet, aurait quelque peu enrayé sa vie !

A ce moment, la porte s'ouvrit pour laisser passer les deux émissaires irlandais. Ils jetèrent un coup d'œil sur l'assemblée. Puis ils s'écartèrent pour livrer passage à la princesse Essylt.

II

Jamais Malcolm n'avait vu des cheveux aussi blonds. Ils semblaient éclairer la pièce bien plus que les torches et les lampes à huile. Par devant, ils étaient sagement réunis en deux tresses qui descendaient sur les épaules, sur la poitrine, jusqu'à la ceinture. Par derrière, ils tombaient dans une cascade de liberté jusqu'au creux des reins. Les deux tresses blondes encadraient un visage que Malcolm devait bien qualifier de ravissant, puisque rien ne lui laissait un autre choix : ni les grands yeux bleus, ni le petit nez mutin. Ni surtout la bouche, grande, immense, et toute rouge.

La cape qui lui couvrait les épaules était rouge aussi, et attachée à l'épaule gauche par un fermail de bronze finement ciselé. Elle recouvrait la robe de laine blanche qui tombait jusqu'à mi-jambes. Malcolm se surprit à la détailler : elle était d'un blanc tirant sur le beige, mais sans aucune tache, assez épaisse pour la saison, avec en guise de ceinture une courroie de tissu à laquelle pendait une petite sacoche.

C'était bien la première fois qu'il s'intéressait autant à un morceau d'étoffe. Il se demandait pourquoi, avant de s'avouer la vérité qu'il s'efforçait de refouler : ce n'était pas la robe qui le fascinait à ce point, mais plus simplement ce qu'elle contenait. La laine blanche qu'il observait était tendue, presque déployée par une poitrine dont il n'osait imaginer l'opulence, ni la fermeté. C'était d'ailleurs le contraste entre ce visage d'enfant boudeuse et ce corps de femme épanouie qui le saisissait au cœur.

Tout cela expliquait pourquoi il mit un certain temps à s'apercevoir que tout le monde le regar-

daït. Il réagit en quittant sa place et en s'approchant de cette princesse décidément beaucoup plus jolie que le nom qu'elle portait. Les grands yeux bleus le dévisagèrent avec surprise. Il comprit le quiproquo.

« Heu... non, mademoiselle, je ne suis pas le roi Finn. Je ne suis que son neveu, Malcolm. Le roi m'a envoyé pour vous saluer de sa part. Il est réellement désolé de vous faire attendre dans son château, mais l'expédition qu'il mène en ce moment est importante et il ne peut l'interrompre. »

A la lueur des torches, le jeune visage prenait d'étranges reliefs. Elle répondit d'une voix assez grave pour une fille de cet âge.

« Je le comprends, chevalier, et j'attendrai le roi... »

Elle se tut et resta pétrifiée en fixant quelque chose de ses grands yeux. Malcolm, étonné, se retourna et il crut rêver : le tête coupée du chef saxon était encore sur la table ! Personne n'avait pensé à l'enlever !

« Oh, mademoiselle, je suis désolé... Mais enfin, enlevez ça, voyons ! »

On enleva précipitamment la tête noirâtre de la table. Le malheureux chevalier tenta désespérément de dire quelque chose, mais cela ne donna qu'un pauvre balbutiement :

« Pardonnez-moi, mademoiselle, mais... heu, je suis revenu de la guerre cet après-midi et... Heu, j'ai ramené ce... Enfin, ce trophée... »

Il se tut, évidemment, car le regard de la princesse sur lui valait tous les discours du monde !

Elle passa près de lui sans un mot et alla s'asseoir dans un silence glacial. Malcolm n'eut pas besoin de secours pour comprendre qu'il venait de descendre en flèche dans son estime ! Il se dépêcha de rejoindre sa place et se fit tout petit, tout petit...

Le dîner commença. Les grosses servantes aux cheveux tressés déposèrent sur la table des quartiers de viande grillée sur lesquels les convives se jetèrent. Elles maniaient aussi les outres de vin pour emplir les cornes. Tout le monde mangeait avec les doigts et les os rongés jonchèrent bientôt la table, quand ils n'étaient pas plus simplement jetés par terre.

Un brouhaha envahissait évidemment la pièce, car tous discutaient à vive voix. Surtout en face de Malcolm, où le clan d'Odric échangeait force paroles.

En fait, seuls Malcolm et Essylt gardaient le silence. Lui, parce qu'il était occupé à manger, et elle parce qu'elle cherchait visiblement à s'isoler. Pour ce faire, elle mastiquait lentement la viande sans lever la tête. De temps en temps, cependant, elle saisissait une corne pour boire une gorgée de vin, qu'elle ne semblait pas craindre malgré son jeune âge.

Malcolm lui même, du reste, achevait d'en vider une quand il entendit parler Derdrain. La voix de la concubine de Finn tomba dans un moment de calme passager. Elle disait posément, l'air de rien :

« Odric, pourquoi ne demandez-vous pas à Essylt de nous raconter une de ses histoires ? »

Malcolm la regarda, surpris. Mais il fut encore plus surpris en constatant que le silence était tombé dans la pièce. Plus de brouhaha, plus de mouvement. Et tous les convives, immobiles, de regarder fixement la princesse. Celle-ci mâchonnait très calmement une tranche de pain, sans lever la tête, sans paraître s'apercevoir que tout le monde l'observait. La voix ferme d'Odric vint à point rompre le silence.

« Taisez-vous, Derdrain, dit-il, et laissez manger la princesse. »

« Mais je voulais simplement... »

« Taisez-vous ! » martela Odric.

Derdrain se le tint pour dit et reprit son repas sans insister. Tout autour de la table, d'ailleurs, on se remettait à manger et l'incident semblait n'avoir jamais existé.

Car c'était bien à un incident auquel Malcolm venait d'assister et il le comprenait parfaitement. Derdrain s'était moqué ouvertement d'Essylt, au nom de cette haine qu'elle avait étalée devant le chevalier. Mais celui-ci ne saisissait pas ce que la concubine avait demandé à la princesse. Il décida d'en avoir le cœur net et se pencha sur son voisin :

« La princesse Essylt raconte des histoires ? » demanda-t-il.

« Oh oui, s'extasia l'autre. Elle nous en a raconté tous les soirs depuis son arrivée et elle les raconte très bien. »

« Mais alors, pourquoi tout le monde a-t-il l'air amusé ? »

Son voisin fut visiblement embarrassé.

« Eh bien... Heu, ce sont des histoires un peu... bizarres. »

Alors, Malcolm regarda Essylt comme il ne l'avait pas fait jusqu'alors. Il ne vit qu'une petite fille, seule et malheureuse. Presque tout le monde au château, il le savait à présent, la détestait autant que Derdrain. L'hostilité l'enveloppait, la recouvrait presque. Cela l'effrayait-elle ? Il se surprit à penser que oui. Elle répondait en s'enfermant dans le silence et l'indifférence.

Il se sentit soudain très proche de cette petite fille. Il connaissait cette solitude. Une envie brusque le prit d'aller à son secours, de lui faire savoir qu'il y avait au moins une personne dans l'assistance qui ne lui voulait aucun mal. Et puis, sa curiosité était piquée au vif. Il se jeta à l'eau.

« Mademoiselle, dit-il à voix haute, pardonnez-moi, mais je viens d'entendre que vous saviez raconter de très belles histoires. J'ai fait un long voyage, une belle histoire pourrait me délasser. Pourriez-vous m'en conter une ? »

Elle avait relevé la tête. Les grands yeux bleus le fixaient avec surprise. Elle eut un regard en biais pour Odric, mais celui-ci ne voulut pas intervenir dans ce cas.

« Vous m'en voyez navrée, chevalier, répondit-elle, mais je n'ai pas vraiment le cœur à raconter des histoires ce soir. »

« Moi, j'en ai très envie, mademoiselle, insista-t-il. Je vous en prie... »

Plus personne ne mangeait et tous les regards convergeaient à nouveau sur la princesse. Elle dévisageait Malcolm : se moquait-il d'elle, comme les autres ? Apparemment pas. Alors, elle se décida. Elle laissa tomber le morceau de viande qu'elle tenait, but une gorgée de vin.

Malcolm eut un frisson quand elle se retourna vers lui. Entre les tresses blondes, le visage était devenu pâle. Les grands yeux écarquillés se perdaient vers un lieu qu'elle était seule à voir. Et quand elle commença à parler, la voix était étrange, comme si quelqu'un d'autre, à l'intérieur d'elle, parlait à sa place.

« ...La terre était noire. Il y avait de hautes herbes fouettées par un vent violent. Et puis, il y avait un mur, un interminable mur qui courait sur toute la campagne, qui venait d'un bout de l'horizon et se perdait à l'autre bout de l'horizon. C'était un grand mur de pierre, avec des créneaux. Le ciel était gris et bas. Sur le rempart, il y avait des hommes, avec des cuirasses, des tuniques rouges, des casques, des boucliers rectangulaires.

« Soudain, d'autres hommes surgirent dans la campagne. Ils poussaient des cris en agitant leurs armes. Ils étaient barbus, portaient de longs cheveux qui leur descendaient jusqu'aux reins. Ils étaient vêtus de peaux de bêtes, armés d'épées et de bâtons. Ils criaient : « Vive notre roi ! Mort aux Romains ! » Celui qui semblait être leur chef les excitait en criant sans arrêt. Sur le mur, celui que les autres appelaient « centurion » regardait le ciel de plus en plus gris.

« Tout à coup, le chef des assaillants donna le signal de l'attaque. Les hommes en peaux de bêtes se ruèrent sur la muraille. Ils tentèrent d'y dresser des échelles de bois, tout en lançant des flèches sur les défenseurs. Le combat devint acharné. Des guerriers tombaient et se fracassaient au sol. Des soldats sur le rempart se faisaient crever les yeux par des traits. Le ciel paraissait s'abaisser encore.

« A un moment, le chef des barbares parvint à grimper sur le mur. Il se retrouva face à face avec le centurion. Un instant, ils restèrent immobiles, surpris de se voir en face l'un de l'autre. Puis le duel commença. La longue épée de l'assaillant et le glaive de l'officier s'entrechoquèrent. Les autres avaient cessé de se battre, fascinés par le spectacle de leurs deux chefs se battant en combat singulier. Le duel n'en finissait pas. Les deux silhouettes se découpaient sur le ciel gris qui semblait prêt à tomber et à les envelopper. Soudain, le Barbare poussa un cri et s'écroula. Il avait le glaive enfoncé dans le ventre. Un silence total régnait sur la muraille. Tous regardaient le centurion qui restait debout. Mais tout à coup, il vacilla, le visage déformé. Et il tomba à son tour, tout près du corps de son ennemi. Les deux chefs s'étaient tués mutuellement.

« Alors, le ciel se déchaîna. Une incroyable tempête, comme on n'en avait jamais vu, s'abattit. Le vent arrachait les arbres et les herbes, faisait vaciller les hommes, emportait tout. Des trombes d'eau tombaient comme une avalanche de pierres. Epouvantés, les hommes s'enfuirent en se perdant sous la pluie et le vent, sans savoir combien survivraient. Il ne resta que le mur, immobile dans la tourmente, éclairé fugitivement par la lueur des éclairs... »

Elle se tut. Entre les tresses blondes, le beau visage regardait Malcolm. Sa voix redevint normale.

« Etes-vous satisfait, chevalier ? »

Encore impressionné, Malcolm mit un temps à réagir.

« Mademoiselle, ce que vous venez de nous raconter est une bataille sur le Mur d'Hadrien, au temps des Romains. Mais comment pouvez-vous en faire un récit aussi précis ? »

Elle le fixait toujours. Et ce fut très naturellement qu'elle répondit :

« C'est très simple : j'y étais. »

Un incroyable éclat de rire secoua la table. Tous les convives riaient à s'en renverser sur le sol. La plus féroce était Derdrain.

« Je vous dis qu'elle est folle ! » cracha-t-elle.

Le silence ne revint que peu à peu. Essylt avait repris son repas, imperturbable sous les rires. Malcolm comprit qu'elle était habituée à ce genre de réaction. Quand le tumulte eut cessé, il chercha désespérément quelque chose à dire.

« Mademoiselle, les Romains ont quitté la Grande-Bretagne voici quatre générations. Vous n'êtes pas née. Comment pouvez-vous avoir assisté à la bataille que vous venez de nous raconter ? »

Elle l'observa à nouveau, sans se troubler.

« J'y étais », répéta-t-elle.

Elle se remit à manger sans plus se soucier de lui. Le silence devenait pesant. Odric se décida enfin à intervenir :

« Assez d'histoires pour ce soir. Dépêchons-nous de manger et allons nous coucher. »

Tous reprirent leur repas sans échanger un mot. Malcolm n'avait absolument plus faim. Il s'efforçait de ne pas regarder la princesse.

Vraiment, une étrange fille... »

* * * * *

Plusieurs jours venaient de s'écouler et une curieuse agitation régnait dans la chambre des femmes. Quelques jeunes filles s'étaient agglutinées près de la fenêtre, à la surprise des vieilles servantes qui trempaient le linge dans le petit canal.

« Mais que regardez-vous ? »

« Chut, il va passer devant nous ! »

« Qui cela ? »

« Comment qui ? Mais « lui », bien sûr ! »

« Taisez-vous, il arrive ! »

Elles s'efforçaient de ne pas montrer leur tête dans l'encadrement de la fenêtre pour ne pas être vues, mais en réalité, elles se hissaient les unes sur les autres avec frénésie. Les plus fortunées purent enfin apercevoir « lui ». C'est-à-dire Malcolm qui passait dans la cour, à cheval.

« Qu'il est beau ! » se pâma une jeune fille qui tenait un seau sous le bras.

En effet, le neveu du roi avait fière allure. Sa jeunesse virile lui conférait une prestance dont il était le seul à ne pas mesurer la portée. Sans parler de ses longs cheveux noirs, indispensable marque d'élégance chez les Celtes.

« C'est le plus beau que j'ai vu, murmura une autre fille. On dit qu'il est si fort dans les batailles qu'il se bat à un contre quatre. »

« Ce n'est pas dans une bataille que j'aimerais le rencontrer ! » répliqua la première.

Une des vieilles femmes intervint alors :

« Et si tu le rencontrais ailleurs, qu'est-ce qui te dit que c'est une dame qu'il cherche ? »

« Tu n'irais pas insinuer qu'il est homosexuel ? » sursauta la fille.

Les vieilles s'esclaffèrent sans retenue.

« Ce genre de chose est courante chez nos guerriers celtes. Ils partent pour de longues expéditions et, comme ils n'ont pas de femme sous la main... ils s'arrangent entre eux ! »

Choquée, la jeune fille haussa les épaules et reporta son regard vers la fenêtre.

« Oh, mais celui-ci n'aime que les femmes, cela se voit... »

Dans la cour, Malcolm était loin de se douter de la discussion dont il faisait l'objet. Il venait de mettre pied à terre et d'attacher son cheval devant l'écurie. En traversant la cour, il s'arrêta devant

un spectacle devenu quotidien au Château : Essylt à son étal.

Chaque jour, en effet, la princesse installait une longue table en plein air et posait dessus des corbeilles d'osier contenant des herbes et des plantes. Les femmes arrivaient alors, venant de toute la campagne environnante, amenant souvent leurs enfants malades. La nouvelle s'était vite répandue dans le pays : il y avait désormais au Château une belle princesse, experte dans l'art de guérir les maladies. Les dames venaient donc la consulter et elle leur conseillait telle ou telle infusion.

Malcolm, comme tout guerrier celte de ce temps, était un homme de la forêt. Il connaissait les plantes qu'on pouvait manger et celles qu'il fallait éviter, les racines qu'on devait mâcher pour survivre et les baies vénéneuses qui empoisonnaient. Mais cela s'arrêtait là.

Essylt révélait un savoir beaucoup plus étendu dans ce domaine : elle trouvait une application pratique à des fleurs ou des herbes auxquelles Malcolm n'avait jamais prêté attention. Et apparemment, ces recettes étaient efficaces : il l'avait vue guérir des migraines, des toux, des rhumes avec des remèdes qu'il n'aurait pu imaginer. Précisément, elle était en train d'examiner le bébé qu'une grosse paysanne lui présentait.

« Ce n'est pas grave. Vous lui donnerez... »

Elle leva brusquement la tête et les tresses blondes battirent l'air. Les beaux yeux bleus regardèrent fixement Malcolm. Celui-ci comprit que sa présence n'était pas vraiment nécessaire. Il s'éloigna prestement.

Il rejoignit la palissade et la petite tourelle du guetteur. Ce n'était qu'un abri protégé de la pluie par une toiture et auquel on accédait par trois marches grinçantes. Il y grimpa et ôta son manteau pour plus de commodité. Malgré lui, il se retourna pour voir encore Essylt. Là-bas, dans la cour, la cape rouge de la princesse contrastait avec les pauvres robes des paysannes qui l'entouraient. Malcolm la trouvait de plus en plus séduisante et il se surprit à penser que Finn avait bien de la chance sans le savoir encore...

Il aperçut aussi la silhouette de Derdrain qui longeait la maison. La concubine du roi entra dans l'étable. Mais cela ne l'intéressait pas. Il préféra se retourner et observer la mer qui venait battre le rocher.

* * * * *
* * * *

Dans l'étable, il y avait Tibério, Gwanlon, Gondain, Denoal et Odric, ce dernier jeté sur la paille. Il y avait aussi Ingthild. La blonde Saxonne, installée sur un siège, trayait une vache. A peine entrée, Derdrain saisit une corne à boire accrochée à un pieu et la plongeait dans le seau de son amie. Elle avala une longue gorgée de lait.

« Cette folle est encore en train de vendre ses herbes, dit-elle enfin. Et ces imbéciles qui viennent de partout pour la voir ! »

« Les femmes d'Irlande ont toujours eu une réputation de sorcières », tenta d'expliquer Ingthild.

« Une sorcière, quelqu'un qui raconte des histoires à dormir debout pendant les dîners ? Elle est complètement folle, voilà tout ! »

Ce fut le moment que choisit Tibério pour glisser sa petite méchanceté.

« Elle est aussi très belle... »

Derdrain se retourna d'un bloc vers le nain et cracha littéralement :

« Toi, l'astrologue, tu ferais mieux de lire les étoiles pour nous dire ce qui nous attend ! »

« Les étoiles ne parlent que de temps en temps, protesta Tibério. Et en ce moment, elles sont muettes. Pourtant, je les observe tous les soirs. »

« Pas besoin de lire les étoiles pour connaître cet avenir-là, intervint Odric sans se lever. La guerre finie, Finn reviendra et il épousera la princesse. Et pour ma part, je n'y trouve aucun inconvénient. »

Ce qui n'était évidemment pas le cas de Derdrain.

« Mais enfin, cette folle ne va pas devenir reine ! »

« Et comment pourrions-nous l'empêcher ? » gémit Ingthild qui trayait toujours la vache.

A ce moment, Tibério laissa tomber, un peu au hasard :

« Ma foi, la princesse est très belle. Elle pourrait plaire au chevalier Malcolm. Ainsi, vous auriez un prétexte pour vous débarrasser des deux... »

« C'est tout ce que tu as trouvé ? siffla Derdrain. L'astrologie te réussit de moins en moins ! »

Odric se leva alors, dressant sa haute taille dans l'étable. Il tapota gentiment les flancs de la vache.

« Ma chère Derdrain, dit-il très doucement, je crois qu'il serait temps de mettre certaines choses au point. Vous voulez vous débarrasser d'Essylt, je veux me débarrasser de Malcolm. C'est le seul intérêt que nous ayons en commun et le seul qui nous pousse à unir nos forces. »

« Que voulez-vous dire ? » s'étonna Derdrain.

« Pour ma part, je me moque bien que Finn épouse Essylt. De même que vous vous moquez bien que Malcolm soit désigné comme l'héritier de Finn. Il ne faudrait donc pas que vous preniez des initiatives intempestives qui pourraient monter le roi contre moi. Agissons ensemble, dans notre intérêt à tous les deux. »

Sans se gêner le moins du monde, il posa sa grande main sur la poitrine de la brune et caressa les seins généreux sous la laine.

« Sachez que j'apprends toujours d'où me viennent les mauvais coups. Et il me serait douloureux de faire du mal à une aussi belle personne... »

Le neveu du roi et la concubine s'observèrent. Bien sûr, ils avaient parfois couché ensemble. Mais sans jamais dépasser le stade de l'amour physique. Tout sentiment était impossible entre ce guerrier brutal et cette femme ambitieuse. Derdrain savait donc qu'Odric était parfaitement capable de mettre sa menace à exécution.

Il tourna les talons et sortit de l'étable, suivi de ses trois acolytes. Ils enfourchèrent leurs chevaux et traversèrent la cour dans un grand nuage de poussière. Au passage, ils n'eurent pas un regard pour Essylt qui, avec l'aide de ses servantes, démontait son étal.

* * * * *

* * * *

Du haut de sa tourelle, Malcolm apercevait Essylt qui marchait dans la campagne. Le rituel s'exécutait chaque jour : après avoir rangé son étal et ses corbeilles, la princesse sortait de l'enceinte du Château et parcourait les alentours à la recherche de ses plantes médicinales. Plus personne n'y prêtait attention, mais Malcolm était toujours intrigué : à chaque fois, elle s'enfonçait dans le petit bois, tout près, et ne réapparaissait que lorsque le soleil déclinait. Devait-elle réellement aller aussi loin et aussi longtemps pour trouver ses herbes ?

Ce jour-là, comme d'habitude, il vit la cape rouge et les tresses blondes disparaître derrière les premiers arbres. Ce fut plus fort que lui : il sauta de la tourelle et traversa la cour en coup de vent. Il se lança à la poursuite de la jeune fille.

Il la retrouva après quelques minutes. La cape rouge se glissait entre les branches tombantes. Il la suivit en se dissimulant derrière les troncs. Elle marcha un long moment dans les taillis. Enfin, elle déboucha sur une clairière au milieu de laquelle s'élevait une cabane. Parvenue devant la porte, elle se retourna et parcourut des yeux les environs. N'ayant pas aperçu Malcolm, elle franchit l'entrée et disparut dans la maisonnette.

Le chevalier connaissait cette bicoque : elle permettait aux forestiers et aux bergers de se protéger de la pluie. Mais que venait y faire une princesse partie à la recherche de plantes médicinales ?

Il se posta derrière un buisson, juste en face de la porte. Un peu plus tard, il eut la surprise de voir s'élever un filet de fumée par l'orifice du servant de cheminée : Essylt avait allumé un feu à l'intérieur de la cabane. Il ne faisait pourtant pas froid ! Malcolm décida de ne pas bouger. Et il attendit... tout l'après-midi !

Ce fut ainsi : Essylt resta dans la cabane jusqu'au crépuscule et le chevalier resta blotti dans le buisson. Mais que pouvait-elle faire là-dedans ?

Le soleil déclinait quand la porte se rouvrit enfin et qu'elle réapparut. Elle rajusta sa cape, referma l'entrée de la bicoque et s'en alla. Il la vit disparaître entre les arbres. Alors, il quitta enfin sa

cachette et entra dans la cabane. Rien.

La bâtisse était aussi vide que d'habitude. Le même sol de terre, les mêmes murs poussiéreux. Et au milieu, le cercle de pierres installé par les bergers pour contenir le feu qui les réchauffait en hiver. Celui allumé par Essylt y couvait encore. Il eut beau chercher, il ne trouva rien d'autre. La princesse avait passé l'après-midi dans une baraque, à regarder brûler un feu !

Il sortit de là perplexe, avec une seule idée en tête :

« Décidément, c'est une drôle de fille... »

III

Essylt avait pleuré toutes les nuits depuis son arrivée, dans cette chambre étrangère, dans ce lit étranger. Même en ouvrant la fenêtre, elle ne pouvait laisser évader son esprit : la palissade l'empêchait d'apercevoir la mer qui la séparait de cet autre endroit qui occupait encore toute la place dans sa tête de jeune fille.

Il lui suffisait de fermer les yeux et elle ne voyait plus que cela : la baie de Wexford, les vertes collines d'Irlande. Celle qui n'était encore qu'une enfant courait sur ces chemins qu'elle connaissait par cœur. Elle traversait cette ville où tout le monde l'avait vue grandir. Elle arrivait à ce château qu'elle aimait tant. Sa chère maman l'attendait dans la chambre des femmes, assise en train de recoudre une robe. Jamais elle n'avait été aussi souriante, aussi chaleureuse.

« Ma chérie, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer : tu vas te marier... »

Son sourire ne disparut pas devant l'air atterré de sa fille.

« Me marier ? Mais... avec qui ? »

« Avec Finn, le roi des Celtes de Grande-Bretagne. »

« Mais maman, je ne le connais pas ! »

Cette remarque eut l'air de beaucoup surprendre sa mère.

« Mais ma chérie, quand j'ai épousé ton père, je ne le connaissais pas non plus ! »

Elle avait raison, comme toujours...

Le lendemain, sa vie s'achevait : du pont du bateau, elle voyait s'éloigner les collines de Wexford, la ville de Wexford. Elle avait pleuré chaque nuit de la traversée et chaque nuit depuis son arrivée au Château.

Cependant, les jours passaient et le soleil régnant sur le pays lui rendait ses couleurs. La jeune fille découvrait avec surprise que la vie ne s'achevait pas quand on quittait sa famille : elle continuait.

Alors, elle se reprenait à vivre, différemment. Dans l'attente de ce jour, si redouté, où elle deviendrait reine. C'est-à-dire l'épouse de ce roi Finn qu'elle ne connaissait pas.

Elle avait parfois entendu parler de celles que sa mère appelait des « femmes impudiques ». Elle avait cru comprendre que c'était des femmes qui aimaient les hommes. Alors, elle ne comprenait pas. Car elle aimait les hommes. Elle aimait les regarder passer devant le château de ses parents, détailler leurs silhouettes qui lui semblaient de plus en plus attirantes à mesure qu'elle grandissait. Elle les aimait, voilà tout. Devait-elle en avoir honte ?

Voilà qu'elle était sur le point d'en épouser un. Qu'elle ne connaissait pas, que son père avait choisi pour elle. Alors, elle comprenait encore moins : les « femmes impudiques » choisissaient les hommes qu'elles voulaient, et elle, fille de roi vertueuse et obéissante, se retrouvait jetée dans le lit d'un inconnu par la volonté de ses parents, au nom d'obscurs intérêts politiques auxquels elle ne connaissait rien !

Eh bien, elle avait décidé : elle serait une « femme impudique ». On la forçait à épouser le roi Finn ? Eh bien, elle n'aimerait pas cet homme ! Elle aimerait tous les autres, telle était sa volonté. A partir de ce jour, elle ferait ce qu'elle voudrait, quand elle voudrait, où elle voudrait. Et si c'était cela, être une « femme impudique », elle regrettait de ne pas l'avoir été plus tôt !

La nouvelle Essylt sortit de la chambre royale d'un pas décidé. Elle passa dans la chambre des femmes. Une agitation inhabituelle y régnait : les jeunes filles s'étaient agglutinées contre la fenêtre et gloussaient avec excitation.

« Regardez, c'est Malcolm, il descend de cheval... »

« Qu'il est beau... Il est de plus en plus beau chaque jour ! »

« Quel dommage qu'il n'enlève pas sa tunique : il doit avoir des bras si forts... »

Essylt n'en revenait pas de ce qu'elle entendait. Elle se décida à intervenir en tousotant. Les malheureuses filles sursautèrent en s'écartant de la fenêtre, confuses d'avoir été surprises par la princesse dans une attitude et avec des propos sans équivoque. Essylt fut amusé malgré elle.

« Mesdemoiselles, dit-elle, je suis heureuse de voir que vous travaillez toutes avec entrain et enthousiasme. Croyez bien que j'en informerai le roi à son retour et que j'en appellerai à sa reconnaissance. »

Elle eut envie de rire devant l'air effaré des jeunes filles.

« Je vais installer mon étal, reprit-elle. J'aurais besoin d'aide. »

Elle avisa une femme près du petit canal, qui n'était autre que Derdrain.

« Voyons, mademoiselle, voulez-vous m'aider ? »

Le regard de Derdrain valut tous les mépris du monde.

« Veuillez m'excuser, mais je dois donner à manger aux poules... »

Ce qui était un motif tout à fait valable. Mais la réponse n'avait aucune importance. Seul le ton de Derdrain avait résonné dans la chambre. Un ton qui était déjà au dessus du mépris, pratiquement dans l'insulte.

Essylt se raidit immédiatement. A son arrivée au Château, elle avait remarqué l'agressivité de Derdrain à son égard et avait compris le pourquoi en apprenant qui était cette femme. Mais désormais, il était hors de question pour elle de supporter l'hostilité ambiante sans réagir. Il était temps de marquer qui elle était, et surtout qui elle serait dans un avenir proche.

« Mademoiselle, voilà un moment que vous employez avec moi un ton irrespectueux ! Je ne voudrais pas le répéter trop souvent, mais je vous rappelle que je suis votre future reine. »

Derdrain avait retenu sa haine avec peine jusqu'alors, mais à ce moment la fragile barrière des apparences craqua sous la rancœur.

« Une reine ? Une folle, oui ! Quand vous raconterez vos sornettes à Finn, il vous fera sortir de son lit à coups de pied ! »

« Je ne vous demande pas d'aimer mes histoires : je vous demande de m'aider à installer mon étal dans la cour. Et maintenant, c'est un ordre que je vous donne. »

C'en était trop pour la concubine qui franchit la dernière marche de la colère.

« Jamais je n'obéirai aux ordres d'une putain ! »

Essylt n'eut même pas le temps d'être mordue par l'insulte. Son poing était déjà parti et s'écrasait sur le nez de Derdrain. Le cri de rage de cette dernière fut celui d'un animal.

Les deux femmes s'empoignèrent avec fureur. Deux haines qui s'entrechoquaient. Sous la violence de leur assaut réciproque, elles tombèrent ensemble dans le petit canal, soulevant une giclée d'eau qui leur retomba dessus. Elles s'en aperçurent à peine. Elles se relevaient déjà, méconnaissables sous l'eau qui déformait leurs vêtements et leurs cheveux. Elles s'empoignèrent à nouveau. Les poings s'abattaient sur les visages, les ongles griffaient la peau. Derdrain ayant trébuché sur le bord du canal, elle tomba sur le sol de terre et reçut le poids d'Essylt sur elle.

Malcolm arriva alors, accompagné de deux hommes, tous alertés par les cris. Le neveu du roi fut effaré par ce qu'il vit. Il hésita même un instant, se demandant s'il ne rêvait pas. Mais non, il voyait bien la fiancée et la concubine de Finn en train de se battre comme des furies !

Ils se précipitèrent et tentèrent de séparer les combattantes. Malcolm empoigna Essylt et la tira en arrière. Un cri inhumain fit trembler les murs. C'était Derdrain qui hurlait et Malcolm comprit tout de suite pourquoi : Essylt mordait à pleines dents le sein droit de la concubine. Il tira encore plus fort pour éloigner la princesse et quand il réussit, il ne fut pas très sûr qu'elle n'avait pas emporté un morceau du sein dans la bouche... Essylt roula par terre. Elle se relevait déjà.

« Mademoiselle, ça suffit ! » lui cria Malcolm.

Elle se précipitait pour se jeter à nouveau sur son adversaire.

« J'ai dit ça suffit ! » répéta-t-il en levant le poing.

Il le retint juste à temps, et ils restèrent ébahis l'un face à l'autre. Malcolm eut envie de s'enfoncer sous terre : il avait failli frapper la fiancée du roi, sa future reine et sa future tante !

La malheureuse Derdrain, tenant son sein encore douloureux, était emportée par les deux hommes. Essylt regarda longuement Malcolm, puis elle tourna les talons et se dirigea vers la chambre

royale, dégoulinante d'eau. Il resta désorienté : la rafale de folie qui venait de souffler avait en quelque sorte renversé le monde. Il tenta d'interroger Derdrain.

« Mais enfin, allez-vous m'expliquer... »

« Je la tuerai, je la tuerai ! » éructait-elle.

On l'emporta. Malcolm se demandait ce qu'il pouvait faire dans cette situation nouvelle pour lui, quand il tomba nez à nez avec Odric.

« On m'a dit qu'il s'était passé des choses par ici », laissa-t-il tomber.

« Rien que de très normal, répondit Malcolm avec ironie. Une concubine et une fiancée légitime qui ont failli se crever les yeux : banal, non ? »

« Il y a donc tant de problèmes entre elles ? »

« Pas plus qu'entre toi et moi. Sauf que toi et moi ne nous sommes jamais battus. »

Odric répliqua par un sourire.

« Qui sait ? » dit-il.

Il sortit de la pièce, de cette démarche nonchalante qui le caractérisait. Malcolm se rendit dans la chambre royale. Essylt avait changé de robe. Avec un grossier peigne de bois, elle rectifiait rageusement ses cheveux décoiffés. Sa poitrine se soulevait encore d'excitation.

« Mademoiselle, allez-vous m'expliquer... »

« Laissez-moi tranquille ! » s'écria-t-elle.

Elle interrompit sa coiffure pour le regarder avec regret : elle venait de se rappeler que cet homme avait été le seul à lui marquer un peu de sympathie.

« Je ne me laisserai plus impressionner par personne dans ce château, poursuivit-elle sur un ton plus calme. »

Elle acheva de se recoiffer, remit sa cape encore trempée et ressortit de la chambre, droite comme un soldat. Le malheureux Malcolm passa la main dans ses cheveux en cherchant l'air pur de la fenêtre.

Décidément, il aurait préféré rester à la guerre...

* * * * *
* * * *

Malcolm arriva dans la cour alors que la princesse venait de terminer sa consultation. Comme tous les jours, elle avait conseillé les femmes pour guérir leurs petits maux. Il la trouva devant ses corbeilles de plantes. Elle avait repris quelques couleurs.

« Mademoiselle, êtes-vous calmée ? »

Elle se tourna vers son étal sans répondre. Il décida d'employer une autre méthode.

« Pourriez-vous me renseigner sur ces herbes que vous connaissez si bien ? »

Surprise, elle daigna enfin le regarder.

« Les herbes vous intéressent ? » demanda-t-elle.

« J'avoue que je suis un peu surpris par les médicaments que vous conseillez quelquefois. »

« Si vous ne croyez pas à mes recettes... »

« Mais je n'ai pas dit que je n'y croyais pas ! s'empressa-t-il de préciser. Simplement, j'aimerais les comprendre un peu mieux. »

Elle le regarda en hésitant et il ne sut pas ce qu'elle pensait. En réalité, elle le détaillait et se pâmait en silence. Comme il était beau... Ses grands yeux bleus s'attardèrent sur les bras puissants, sur le torse vigoureux qui palpitait juste devant elle. Mais c'était le cou qui la fascinait réellement : un épais cou de taureau supportant ce visage aux traits si réguliers. L'envie la prenait de poser les mains sur cette nuque, pour sentir la force de l'homme couler en elle et la transformer. Oui, elle voulait voler la force de Malcolm, en faire un enfant, afin d'avoir elle même la force d'un homme en restant une femme.

Elle frémit en pensant que le beau guerrier avait peut-être deviné ses pensées. Mais non, il attendait toujours. Alors, pour dissimuler son trouble, elle décida de se moquer un peu de lui.

« Vous voulez connaître les herbes et leurs pouvoirs ? dit-elle. Bien. Mais je n'en ai ici que quelques-unes. Ce seront juste des exemples. »

« Ils me suffiront, la rassura-t-il. Tiens, je reconnais là des baies de genièvre. »

« En effet, confirma-t-elle. Je les utilise pour désintoxiquer. »

« Comment ? » s'étonna-t-il, car ce mot lui était inconnu.

« Eh bien, lorsque vous avez mangé quelque chose de mauvais, qui tourne dans l'estomac, vous faites une infusion de baies de genièvre et cela s'arrange très bien. »

Ce n'était pas à cela que servaient les baies de genièvre pour Malcolm. Mais il désignait déjà autre chose.

« Ce sont des pétales de coquelicot, il me semble. »

« Oui, répondit-elle. C'est pour dormir. Quand vous avez du mal à trouver le sommeil, vous prenez une infusion et vous vous endormez très bien. »

Elle sentait parfaitement le scepticisme de Malcolm, mais elle s'en amusait.

« Et qu'est-ce que cela ? » demanda-t-il en changeant de corbeille.

« Ce sont des bourgeons de pin, expliqua Essylt. Ils servent contre les rhumes, quand vous avez le nez qui coule. Vous en prenez plusieurs infusions dans la journée et le nez se débouche. »

Il semblait de plus en plus sceptique et elle s'en amusait de plus en plus.

« Et cela, qu'est-ce ? » questionna-t-il.

Il regretta aussitôt d'avoir parlé, car le visage de la princesse devint férocement ironique.

« Ce sont des feuilles de sauge », dit-elle.

« Et à quoi servent-elles ? »

Elle se délecta à l'avance de sa réponse.

« Eh bien, je les donne à certaines femmes, mais sans que les autres le voient. Vous comprenez, dans certains cas, il faut être très discrète. »

« Et qu'arrive-t-il à ces femmes ? » demanda-t-il.

« Oh non, ce n'est pas pour elles, c'est pour leurs maris. C'est pour cela qu'il faut rester discrète. Vous comprenez, il y a des femmes dont les maris ont... quelques difficultés pour accomplir le devoir conjugal. »

Elle le regardait en retenant son rire.

« C'est très efficace, je vous assure », ajouta-t-elle.

« Ma foi, je ne pense pas en avoir besoin... »

« En êtes-vous si sûr ? » lança-t-elle, mutine.

« Mademoiselle, une telle question pourrait être vexante. »

« Je me préoccupais simplement de votre santé ! »

« Enfin, êtes-vous sorcière pour connaître aussi bien les plantes et leurs pouvoirs secrets ? »

A ce moment, elle le regarda avec dans ses yeux bleus un reflet étrange. Très étrange.

« C'est ce qu'on dit... », laissa-t-elle tomber sur un ton évasif.

Elle s'était bien moqué de lui. Alors, il décida qu'il était temps de passer à autre chose.

« Je vous remercie pour ce petit cours très instructif. Mais à présent, puisque vous n'avez plus de patiente, voulez-vous venir vous promener un peu dans la campagne ? Je sais que vous aimez bien cela. »

Il crut qu'elle hésitait, alors que le cœur de la princesse battait d'espoir.

« Mais pourquoi pas ? Je vous suis. »

Ils franchirent la porte de l'enceinte et s'en allèrent dans la campagne verdoyante. Sur les prés s'étaient étalés les troupeaux du roi Finn, avec les gardiens qui apparaissaient sur les buttes. Malcolm et Essylt marchèrent un moment côte à côte, sans échanger un mot. Un temps superbe les accompagnait.

« Ma mère est norvégienne », dit soudain la jeune fille.

Devant l'air étonné de Malcolm, elle poursuivit :

« Vous alliez me demander pourquoi mes cheveux sont si blonds, n'est-ce pas ? »

Et en effet, c'était la question qu'il allait poser.

« Parce que les femmes norvégiennes... »

« ...Ont toutes des cheveux de cette couleur, confirma-t-elle. Je ne suis jamais allée en Norvège, mais ma mère m'en a beaucoup parlé. Il y a des golfes très grands, avec d'immenses rochers qui les surplombent : on les appelle des *fjords*. Dans l'arrière-pays, les terres sont couvertes d'arbres qu'on ne trouve pas par ici. Quand un roi norvégien veut se marier, il organise un concours de brassage de bière. »

« Un concours de quoi ? » s'étonna-t-il.

« Les filles candidates au mariage se présentent au château. On leur donne une marmite à chacune et elles doivent brasser de la bière. Ensuite, le roi la goûte et il épouse celle qui a brassé la meilleure. »

« L'essentiel est assuré ! » s'écria-t-il, vraiment estomaqué.

Ils rirent tous deux de bon cœur.

« Pardonnez-moi, reprit Malcolm, mais Essylt est un nom étrange. Je ne l'ai jamais entendu. »

« Ma mère me disait que c'était un nom norvégien. Je ne sais si je dois la croire : elle inventait beaucoup. Mais vous même... Je n'ai jamais connu de Malcolm avant vous. »

« C'est normal, puisque je suis le seul par ici à m'appeler ainsi. Il s'agit d'un nom écossais. »

« Comment, vous n'êtes pas né dans ce Château ? » s'étonna-t-elle.

« Non. Je suis le neveu de Finn, mais j'ai vu le jour en Ecosse où mon père était allé guerroyer. A sa mort, je suis venu vivre ici. En quelque sorte, je suis un étranger. Un peu comme vous, mademoiselle. »

« C'est pour cela que vous êtes venu à mon secours pendant le dîner ? »

« Oui, confirma-t-il. Cette hostilité qu'on vous a manifesté, je l'ai connue aussi. Certains ne me pardonnent pas de venir de loin et de parler avec un accent bizarre. »

Elle fut intéressée d'apprendre que son destin était, en quelque sorte, parallèle au sien. Elle se pencha pour couper un brin d'herbe qu'elle mâchonna rêveusement. Tout en marchant, ils avaient atteint le troupeau de porcs. Ils se mêlèrent à ces animaux.

« C'est un beau cheptel », remarqua Essylt, admirative.

« Oui, répondit Malcolm. Mark est un des hommes les plus riches parmi les tribus celtes. Sa fortune fait beaucoup d'envieux. »

Il tapota les flancs d'un cochon qui passait près de lui.

« Le jour de votre mariage avec lui, on en tuera quelques-uns et on fera un beau festin. »

Tout de suite, il sut qu'il venait de dire ce qu'il ne fallait pas dire. Essylt mâchonna son brin d'herbe sans répondre. Tant pis, il décida d'aller jusqu'au bout. Il s'arrêta pour l'obliger à s'arrêter aussi, et la regarda.

« Mademoiselle, c'est un peu drôle : vous êtes là pour épouser Finn et vous ne m'avez pas encore demandé comment il est. »

Elle reprit soudain l'ironie qu'elle avait déjà manifesté lors de la présentation des plantes.

« Comment est-il ? »

Elle aurait tout aussi bien pu crier : « *Que voulez-vous que ça me fasse, comment il est ? Même s'il est laid comme un crachat, il faudra bien que je l'épouse !* » Embarrassé, Malcolm chercha quelque chose à dire.

« Eh bien, il est grand, avec une barbe, très fort. Sa vaillance au combat est admirée de tous et sa sagesse de roi est louée par ses sujets. »

Et pour compléter le portrait, il ajouta :

« Il plaît beaucoup aux femmes, vous savez. »

Elle mâchonnait toujours son brin d'herbe, mais cette fois avec une lueur très amusée dans ses yeux bleus.

« Vraiment ? répondit-elle. Autant que vous ? »

Il resta interdit.

« Qui vous dit que je plais aux femmes ? »

« On voit que n'habitez pas dans la chambre des dames ! s'esclaffa-t-elle. Depuis mon arrivée, je n'entends parler que de vous : le beau Malcolm, le grand Malcolm ! On raconte des histoires flatteuses à votre sujet ! »

« J'assume mes exploits guerriers, se défendit-il. Quant à mes exploits amoureux, ils sont très exagérés. »

« Si vous n'avez fait que la moitié de ce que j'ai entendu, vous devez avoir des bâtards dans tous les villages de ce pays ! »

Malcolm se rendit compte qu'il était pris au piège. Mais cette fille avait assez joué avec lui : il décida de contre-attaquer.

« Vous savez, il ne faut pas trop écouter ce que disent les femmes. Dans ce pays, il y en a quelques-unes qui sont vraiment étranges. Tenez, il y en a même certaines qui se promènent tou-

tes seules dans la forêt, qui entrent dans des cabanes isolées et qui y restent tout l'après-midi sans que personne ne sache ce qu'elles y font. »

Elle resta pétrifiée en le regardant. Elle venait de comprendre que Malcolm l'avait suivie. Et pour la première fois, elle trahit ce qui ressemblait à de l'affolement. Mais cela ne dura qu'un instant. Elle reprit sa marche sans répondre, parmi les porcs qui s'écartaient sur son passage. Il la suivit sans un mot. Cette fille était de plus en plus étrange.

Elle s'arrêta soudain. Quand Malcolm revint à son niveau, il fut surpris du changement de son expression.

« Regardez », dit-elle.

Il tourna la tête et vit un cheval, un superbe étalon qui trottaient un peu plus loin.

« Il va monter une jument », prédit-elle d'une voix qui le surprit encore plus.

« Comment pouvez-vous le savoir ? »

« J'aime les chevaux. J'arrive à prévoir ce qu'ils vont faire. Venez, allons voir. »

Elle se mit à courir et il la suivit. Ils montèrent sur la crête d'une petite butte, d'où ils dominèrent un vaste pré dépouillé de tout arbre. Quelques chevaux y étaient éparpillés. Plus exactement quelques juments, car il n'y avait que des femelles. L'étalon s'était mêlé à elles et les observait en préparant son choix. Il s'agissait d'équidés à moitié sauvages, qu'on laissait vivre près du Château et qu'on capturait et dressait quand on en manquait.

« Il va choisir celle-là », affirma Essylt en désignant une belle poulinière.

En effet, ce fut vers elle que se dirigea l'étalon. Il lui flatta tendrement le museau, en fit le tour en découvrant le corps de cette femelle. Puis il monta puissamment sur elle et commença sa saillie.

Malcolm fut stupéfait de la métamorphose qu'il découvrit chez Essylt. Bouche essoufflée, yeux écarquillés, elle était presque quelqu'un d'autre. Elle semblait fascinée. Elle l'était. Par le sort de la jument. Accablée de coups brutaux, soumise à la plus brutale des violences, elle aurait dû souffrir le supplice des torturés. Mais non. Par l'étrange volonté du Ciel, cette torture-là apportait le plaisir à la femelle. Et cette férocité, au lieu de la plonger dans la souffrance et la mort, l'élevait vers le bonheur et la vie.

La saillie terminée, l'étalon libéra la poulinière et les deux chevaux s'en allèrent côte à côte sur le pré.

Essylt semblait avoir oublié la présence de Malcolm. Elle était toujours captivée, la tête encore pleine d'encolures frémissantes, de flancs à bout de souffle. Il osa enfin s'adresser à elle.

« Essylt... »

C'était la première fois qu'il l'appelait par son nom.

« ...Essylt, que faisiez-vous dans cette cabane ? »

Elle retrouva ses esprits et son regard était à nouveau goguenard quand elle le reporta sur lui.

« Je vous le dirai quand cette jument aura fait de beaux poulains. »

Elle redescendit la butte et s'éloigna en gambadant sur l'herbe. Elle traversa le troupeau de porcs sans oublier d'en tapoter gentiment quelques-uns au passage. Malcolm suivit longtemps cette cape rouge et ces tresses blondes qui retournaient au Château.

* * * * *

Ce fut le lendemain, alors qu'une pluie torrentielle s'abattait sur le pays celte, que Malcolm découvrit qu'il aimait Essylt.

La pluie l'avait surpris près de la palissade et il se retournait pour se mettre à l'abri quand il aperçut la jeune fille dans l'encadrement de la porte de la chambre des femmes. Les bras croisés, elle regardait tomber l'averse. Il s'immobilisa devant cette vision. Il ne vit plus que ce beau visage éclatant de santé et de vie, ces longues tresses blondes tombant voluptueusement sur les hanches en frôlant la poitrine, ce corps qu'il devinait si tendre sous la robe. Plus rien d'autre n'exista pour lui. Il la fit entrer dans ses yeux, l'enfonça dans son esprit.

La pluie ruisselait sur lui. Il ne s'en rendait plus compte. Il était amoureux de la fiancée du roi. Et il n'en éprouvait aucune honte. Les quelques jours écoulés l'avaient complètement transformé.

Essylt retourna vers l'intérieur de la maison et disparut. Malcolm resta sur place. Ses cheveux noirs se plaquaient sur sa tête, son nez dégoulinait. Qu'importait. Il était insensible à tout.

Quand la pluie cessa, il savait que son destin serait tragique et qu'il ne pourrait y échapper.

* * * * *
* * * *

Le soir venait de tomber et l'heure du dîner approchait. En sortant de la chambre royale, Essylt trouva Malcolm qui l'attendait.

« Chevalier, m'accompagnez-vous à la salle ? »

Il parla d'une voix rauque :

« Essylt, dites-moi ce que vous faisiez dans cette cabane. »

Surprise par la question, elle marqua un temps d'arrêt. Puis elle passa devant lui sans un mot. Aucun énervement, aucune agressivité : elle lui faisait simplement comprendre qu'elle ne répondrait jamais. Découragé, il la suivit.

Le dîner se déroula dans l'ambiance habituelle, c'est-à-dire avec le clan d'Odric perdu en conciliabules. Malcolm s'efforçait de ne pas regarder Essylt. Curieusement, la cavalcade qui résonna dans la cour leur fit lever la tête à tous. Pourtant, ce genre de bruit était courant au Château. Mais cette fois, tous comprirent qu'il se passait quelque chose.

Le cavalier qui entra était couvert de peaux de bêtes, mais avait lui même l'air d'une bête brutale. Il traînait littéralement la poussière récoltée en chemin. Cette bête poussiéreuse se planta devant Malcolm.

« Le roi Finn revient victorieux de sa campagne contre les Saxons. Il sera au Château après demain. Et son mariage avec la princesse sera célébré aussitôt que possible. »

Personne ne pouvait deviner l'état qui enserrait le cœur de Malcolm.

« Nous sommes tous heureux d'apprendre cette nouvelle, répondit-il. Allez manger et vous reposer. »

La table fut desservie et tout le monde se retira. Odric et ses acolytes disparurent en se perdant dans une discussion animée, preuve que la situation changeait totalement.

Le chevalier allait disparaître aussi, quand il aperçut Essylt immobile et debout près de la porte. Il s'approcha. La nouvelle métamorphose opérée en elle le frappa autant que les précédentes. Elle était redevenue la petite fille seule et perdue du premier dîner.

Sa voix était pourtant calme quand elle lui dit :

« Demain, je vous conduirai à la cabane et je vous montrerai ce que j'y faisais... »

IV

Ils partirent en tout début d'après-midi. L'averse de la veille avait laissé en guise de traces un ciel grisâtre et une mer en colère qui battait les rochers.

Malcolm n'avait pas dormi de la nuit. Son excitation le surprenait : quand approchait une bataille, il dormait très calmement. Essylt portait un petit panier, avec quelques plantes. Ils s'enfoncèrent dans la forêt. Le Château disparut vite à leurs yeux. Les buissons étaient encore luisants de pluie et les branches basses pleuraient des gouttes d'eau.

La princesse se penchait souvent pour arracher des herbes ou cueillir des fleurs. Sa science dans ce domaine impressionnait de plus en plus Malcolm : les femmes d'Irlande avaient depuis toujours une réputation de sorcières, mais il commençait à penser que c'était vrai.

« Vous avez l'air nerveux », dit-elle soudain.

Il dut admettre qu'il avait sursauté.

« Heu, non, bafouilla-t-il. Mais vous comprenez, je suis un soldat et il m'arrive rarement de me promener dans les bois avec une jeune fille. »

« Rassurez-vous : je ne vais pas vous manger ! »

Elle souligna la réponse d'un large sourire pour montrer qu'elle n'était point dupe. Car il était effectivement nerveux. Il commençait à se demander ce qu'il venait faire dans ce traquenard : lui, le guerrier admiré pour sa vaillance, se rendant dans une cabane isolée avec une petite fille. Une petite fille qui allait lui enseigner des jeux de petite fille, sans aucun doute. Et il aurait l'air fin !

Ils atteignirent la bicoque. La pluie avait formé des flaques boueuses près des murs. Malcolm poussa la porte qui crissa sur le sol de terre. Essylt entra, il la suivit. La bâtisse était la même que tous les jours, c'est-à-dire qu'elle ne contenait absolument rien. Il demeura perplexe : mais que diable pouvait-on faire dans une cabane vide ? Tout cela ressemblait de plus en plus à une plaisanterie...

Essylt avait ôté sa cape qu'elle avait accrochée à un pieu. Agenouillée, elle écartait à présent les flancs de son panier. Durant le trajet, elle avait notamment ramassé une bonne quantité de brindilles. Elle les jeta par poignées dans le petit cercle de pierres où on allumait le feu.

« Mais enfin, s'impatienta Malcolm, voulez-vous me dire pourquoi vous allumez le feu ? Il ne fait pas froid ! »

« Calmez-vous, répondit-elle. Franchement, vous semblez plus curieux, hier soir ! »

Elle replongea les mains dans le panier. Ce fut alors qu'il vit les champignons, pour la première fois. Ils étaient tout petits, très laids, avec des taches noirâtres et l'air de vouloir fondre à chaque instant. Essylt en prit deux et les déposa délicatement au milieu des brindilles.

« Mademoiselle, s'inquiéta-t-il, qu'est-ce que ces champignons ? Je n'en ai jamais vu de tels. »

« Ce qui est normal, rétorqua-t-elle. On ne les trouve pas par ici. Du moins pas tout à fait les mêmes : je crois que j'arriverai cependant à en trouver de la même famille. J'en avais bien trouvé en Irlande. »

« Ah, parce qu'ils ne viennent pas d'Irlande non plus ? »

« Non, ils m'ont été apportés par des *chamans* que ma mère faisait venir de Norvège. »

« Des *chamans* ? articula-t-il. »

« Ce sont des sorciers, expliqua-t-elle. Ils ne vivent pas en Norvège, non. Ils viennent de beaucoup plus loin. Par delà la Norvège, il y a un autre pays, si immense que personne ne peut en concevoir l'immensité. C'est là que vivent les *chamans*. Quelques-uns venaient à Wexford à l'invitation de ma mère. C'est ainsi que je les ai connus. Ils m'ont apporté ces champignons et m'ont appris à m'en servir. Les meilleurs viennent de cet immense pays, mais comme je vous l'ai dit, j'en ai trouvé des ressemblants en Irlande et j'espère en découvrir ici. »

« Et... Heu, à quoi servent-ils ? » demanda-t-il timidement.

Elle répondit très naturellement :

« Ce sont des champignons magiques. »

Comme elle aurait dit le temps qu'il faisait !

« Des quoi ? » s'étrangla-t-il.

Elle le regarda et eut pitié de lui. Evidemment, ce malheureux ne pouvait pas comprendre.

« Malcolm, viens t'asseoir devant moi. »

C'était la première fois qu'elle le tutoyait. Il s'aperçut que cela lui faisait plaisir. Alors, il vint s'accroupir dans la poussière, juste en face d'elle. Elle était vraiment très belle, vue de près. Involontairement (c'est du moins ce qu'il se dit pour se donner bonne conscience), son regard tomba sur la poitrine qui allongeait les plis de la robe. Bien entendu, il se garda bien de trahir ses pensées...

« Malcolm, reprit-elle, je vais te demander quelque chose : tu ne dois pas avoir peur. »

Il faillit sauter au plafond.

« Moi, peur ? »

C'était la première fois qu'on le soupçonnait d'un tel sentiment ! Essylt dut s'efforcer de lui expliquer.

« Ecoute, il ne s'agit pas de te battre contre des ennemis. Tu vas voir une chose que tu n'as jamais vue auparavant. Une chose que tu auras du mal à croire. Alors, sache-le : quoi que tu voies, quoi que tu entendes, il ne t'arrivera rien. Tu ne souffriras aucun mal. »

« Mais de quoi s'agit-il ? » questionna-t-il, de plus en plus intrigué.

« Tu vas le voir. Fais exactement ce que je te dis. »

Elle jeta un coup d'œil rapide sur les brindilles et les champignons qui attendaient toujours.

« Voilà ce que je vais faire, expliqua-t-elle. Je vais allumer le feu et le feu va brûler les champignons. »

« Et qu'arrivera-t-il ensuite ? » demanda-t-il.

« Je te l'ai dit : ce sont des champignons magiques. »

« Vraiment ? » douta-t-il.

Il les regarda : il ne vit que deux plantes laides, repoussantes et probablement non comestibles.

« Et qu'ont-ils de magique ? »

Pour la première fois, elle parut embarrassée.

« Eh bien, ils produisent... Enfin, ils font voir... Ecoute, il m'est difficile de t'expliquer. Je te répète qu'il s'agit de quelque chose que tu n'as jamais vu. Quelque chose d'inexplicable, que tu dois voir par toi même. Si je te le disais maintenant, tu me prendrais pour une folle. »

Il n'osa pas lui dire que c'était, en gros, ce qu'il pensait à ce moment précis ! Ce fut néanmoins avec méfiance qu'il observa le feu prêt à brûler.

« Et pour voir ce « quelque chose », dois-je me jeter dans les flammes ? »

« Non, bien sûr, répondit-elle. Tu vas t'allonger à côté, par terre, et tu ne bougeras plus. Il faut attendre que le feu brûle les champignons et cela peut prendre un certain temps. Surtout, tu ne dois pas bouger. Et maintenant, assez de palabres. C'est toi qui as voulu venir, n'est-ce pas ? Tu m'as même harcelée pour cela. Alors, à présent, fais ce que je te dis. Enlève ta cape et ton épée pour être plus à l'aise et allonge-toi par terre, près du feu. Je vais l'allumer. »

Le ton avait brusquement changé. Plus d'explication : Essylt s'était mise à donner des ordres. Et Malcolm, tout surpris, se rendit compte qu'il obéissait sans discuter...

Il accrocha donc sa cape et son épée au même pieu auquel la princesse avait déjà accroché son manteau rouge. Au moment de s'étendre par terre, il eut un dernier sursaut et saisit le poignet de la fille.

« Jure-moi que ce n'est pas une plaisanterie. »

« Je te le jure », le rassura-t-elle.

Avant d'ajouter avec malice :

« Tu vois bien que tu as peur de quelque chose... »

Et en effet, c'était désormais sa seule crainte. Il s'allongea donc sur le dos, avec une envie furieuse d'être plus vieux d'une heure et de savoir enfin ce qu'était ce « feu magique ». Essylt sortit du panier un briquet, autrement dit deux morceaux de fer. Elle les plaça sur les brindilles et les frappa entre eux. Elle dut les frapper une bonne dizaine de fois avant de produire une étincelle qui embrasa le premier bout de bois.

Ensuite, elle alla décrocher son manteau et revint. Malcolm vit la belle tête blonde qui se penchait sur lui.

« Tu ne restes pas ? » s'inquiéta-t-il.

« Non. Le feu magique, aujourd'hui, est pour toi et rien que pour toi. J'attendrai dehors. Ne bouge surtout pas et, je te le répète, quoi que tu voies, n'aies pas peur. »

Elle disparut et il entendit la porte se refermer. Ce fut alors qu'il prit conscience du ridicule de sa situation : étendu par terre, près d'un feu qui brûlait. Pourvu que personne ne vienne le surprendre...

Le brasier prenait peu à peu ses aises. Il entendait craquer les brindilles, la fumée venait lui chatouiller les narines. En tournant un peu la tête, il distinguait le rouge de la flamme qui grandissait. La fumée produite s'élevait telle un arbre : elle sortait du cercle de pierres en un tronc compact et, un peu plus haut, se scindait en branches de plus en plus nombreuses et de plus en plus longues. Il leva les yeux : au milieu du plafond, il apercevait le trou percé pour évacuer ladite fumée. Cela ne l'empêcha pas de se répandre vite dans toute la pièce.

Malcolm s'en trouva rapidement enveloppé. Il y était habitué, comme tous les Celtes passant les longs hivers dans des maisons chauffées au bois. Mais cela ne l'empêcha pas de toussoter. Il se rendit compte alors qu'un long moment s'était déjà écoulé. Et il ne s'était rien produit. Les flammes crépitaient à ses côtés, la fumée commençait à l'étouffer, mais il aurait eu du mal à qualifier tout cela d'extraordinaire ! Elle lui avait dit que cela prenait du temps, mais combien ? Il se souvint qu'elle avait parlé de brûler les champignons : ils devaient être consommés depuis plusieurs minutes.

Ses yeux commencèrent à picoter, à cuire. En levant à nouveau le regard, il ne distingua plus le trou dans le plafond. Il toussotait. Sa bouche et son nez cherchaient l'air qui se raréfiait.

Alors, il comprit. Il comprit qu'il venait d'être victime d'une énorme plaisanterie. Cette petite garce devait bien rire au dehors, sous un arbre ou devant la porte : elle s'était bien moquée de lui ! Et lui, maintenant, il étouffait, il pleurait presque. Tant pis : il allait se lever, sortir et retourner au Château en ignorant le rire de la princesse. Après tout, il en serait quitte pour une blessure d'amour-propre.

Mais il n'eut pas le temps de le faire, car à ce moment sa tête se mit à tourner. A tourner vraiment, avec des cercles douloureux sous son crâne. Il s'efforça de la secouer. Les cercles se poursuivirent. Ensuite, une autre sensation se manifesta : un goût âcre, une sorte d'angoisse qui se distilla dans sa gorge. Là aussi, il voulut se racler le gosier pour s'en débarrasser. Il ne réussit qu'à tousser un peu plus fort.

Malgré la fumée, il ouvrit grand les yeux. Son cœur se mit à battre : un nuage noir, opaque, le dominait à deux ou trois pieds du sol. Jamais il n'avait vu quoi que ce fut de semblable. De la fumée ? Aucune ne ressemblait à cela. De toute façon, il éprouvait du mal à penser, car sa tête tournait de plus en plus.

Cette fois, il n'en pouvait plus douter : ce feu n'était pas normal. Il avait eu tort d'en douter...

Ses yeux cuisants tentèrent de regarder et il vit le nuage opaque descendre, descendre comme un manteau sinistre qui allait le recouvrir. A ce moment, il réalisa ce qu'il ne voulait pas s'avouer : il avait peur. Il était mort de peur.

Sa gorge s'irritait, sa poitrine était oppressée, son estomac se soulevait, son nez brûlait, sa bouche s'essouffait. Trop, c'était trop. Sa frayeur fut trop forte. Il allait se lever et s'enfuir.

Il ne put pas. Il découvrit avec stupeur qu'il ne pouvait plus bouger. Tout simplement parce qu'il était lourd, monstrueusement lourd. Son petit corps pesait davantage qu'une charrette chargée. Il s'enfonçait, il s'incrustait dans le sol. Sa peur se mua en panique. Il allait mourir asphyxié, sans pouvoir rien faire.

En fait, il n'arrivait presque plus à penser à cause de cet horrible mal de tête. Sa conscience était cependant suffisante pour lui permettre de s'apercevoir que ses paupières, à leur tour, s'alourdissaient et s'abaissaient inexorablement. Il résista en sachant l'inutilité de son effort. Puis ses sourcils tombèrent comme un cavalier fauché. Il se retrouva dans le noir total.

Il n'entendait plus le crépitement du feu. Il tombait, il se précipitait dans un puits sombre et il s'en apercevait tout en s'en apercevant de moins en moins.

« *Mais où vais-je ? Où vais-je m'écraser ?* » pensait-il sans savoir si c'était lui qui pensait ou quelqu'un d'autre.

Puis il atterrit dans un lit doux et accueillant, qui le reçut et l'enveloppa. Et il n'eut plus connaissance de rien.

* * * * *
* * * *

Il ouvrit subrepticement les yeux. Un mur blanc lui faisait face. Un silence total l'entourait.

Il referma les paupières. Sa tête tournait encore. L'envie le prit de se rendormir, de replonger dans les ténèbres du sommeil. Mais il n'y parvint pas, car le réveil arrivait inéluctablement. Alors, il rouvrit les yeux. Le mur blanc lui faisait toujours face. Dans son cerveau douloureux, des idées curieuses défilèrent : il se demandait où il était et qui il était. Pourquoi se posait-il ces questions ? Elles étaient curieuses, en effet. Puisqu'il savait très bien *où* il était et *qui* il était.

Un soupir profond lui échappa et il sortit un peu plus du sommeil.

« Goliath, Goliath », dit une voix.

Il avait sursauté en entendant rompre le silence. Ensuite, il se demanda à qui appartenait cette voix et il ne comprit pas, à nouveau, pourquoi il se demandait cela. Il savait qui lui parlait.

« Goliath, réveille-toi », dit encore la voix.

Une main se posa sur son ventre. Il savait à qui elle était et il ne se le demanda plus. La main remonta sur son plexus, ses côtes, sa poitrine.

« Goliath, tu m'entends ? »

La main était presque sur son cou. Il tourna enfin la tête, très lourdement. Il la vit alors, penchée sur lui. Elle lui souriait. C'était une très jolie fille, avec des cheveux noirs, une peau mate, de grands yeux moqueurs, une bouche rieuse.

« Goliath, quelle idée de t'endormir en plein après-midi ! »

Cette réflexion le réveilla complètement.

« Excuse-moi, Sahada, mais le bon repas que j'ai fait, la chaleur... »

« Ce n'est pas moi qui te fatigue, au moins ? » dit-elle en riant.

« Non, Sahada. Comment pourrais-je être fatigué avec toi ? Tu sais que je t'aime. »

Elle se frotta contre lui. C'était inconcevable : elle était minuscule, il était un géant. Le corps de la jeune fille était à peine plus gros que les bras de l'homme.

« Ah, mon Goliath, comme tu es beau quand tu dors ! J'ai eu tort de te réveiller. »

« Non, Sahada, tu as eu raison. »

Elle s'allongea à ses côtés. Il se redressa sur un coude pour la regarder. Qu'elle était jolie. Il n'en connaissait pas de plus jolie.

« Goliath, dit-elle, mon Goliath, je t'aime. »

« Je t'aime aussi, Sahada. »

Il se plaça sur elle. C'était ahurissant : il aurait pu l'écraser, comme un taureau sur un veau. Mais ce fut avec tendresse qu'il se pencha vers elle, avec douceur qu'il s'enfonça dans son ventre. Il aurait pu la couper en deux d'un simple coup de reins. Mais lui, Goliath, faire du mal à Sahada ! Bien au contraire : il aurait tué quiconque aurait voulu la faire souffrir. Son seul désir était de lui apporter le bonheur.

Et elle, la toute petite, elle n'avait pas peur. L'homme qui la recouvrait pouvait la tuer d'un simple mouvement des hanches. Mais son visage mutin s'amusait sous la monstrueuse poitrine de Goliath. Les yeux fermés, son nez coquin frétilant, elle jouait avec le désir, s'ingéniait à le faire venir, à le rejeter, dansait dessus comme sur une vague. Elle avait décidé de ne le prendre que lorsqu'elle le voudrait. Et elle joua avec lui, c'est-à-dire avec Goliath, à volonté.

Quand elle l'eut décidé, et seulement alors, elle rejeta sa tête brune en arrière et prit son plaisir sans aucune honte. Son amant répandit sa semence en elle et elle eut la sensation de recevoir dans son corps toute la force de ce géant.

« Merci, Goliath », lui dit-elle en déposant un baiser sur le bras titanesque.

Elle lui échappa en se glissant sous la masse des muscles et sortit de la pièce. Il se leva pour la suivre. Mais il dut se casser en deux pour passer sous la porte. Dans la cour, sous le soleil éclatant, Sahada s'était juchée sur le sommet d'une murette. En levant le bras, elle atteignait la branche d'un oranger. Elle cueillit très simplement une orange, la pela et commença à la manger. Goliath la dévorait des yeux. Elle s'en aperçut et se mit à rire.

« Tu as faim, mon chéri ? Tu veux une orange ? Viens, viens la manger. »

Elle lui parlait comme à un petit chien, comme d'habitude, et comme d'habitude, cela le vexa. Il protesta faiblement.

« Sahada, arrête de te moquer de moi... »

Elle éclata d'un rire clair, qui rendait Goliath encore plus amoureux quand il l'entendait.

« Mon pauvre, je ne me moque pas de toi. Je t'aime, tu vois bien. C'est pour cela que je m'amuse avec toi. Allons, viens manger ta petite orange. »

Le géant, très docilement, vint sur la murette et se pencha pour dévorer le fruit que la fille lui tendait en riant. C'était un spectacle incroyable, car presque impossible : le grand Goliath, terreur de tous les champs de bataille, devenait un gentil toutou en présence de ce petit bout de chair en forme de femme.

Oui, il était amoureux de Sahada et sa force guerrière lui était inutile contre elle. Toujours riant, elle sauta de la murette.

« Viens avec moi ! Je vais te montrer quelque chose. »

Il la suivit. Ils descendirent la colline, traversèrent un ruisseau et il vit, au bord de l'eau, une maison. Une demeure en briques rouges entourée d'une palissade de bois. Il était passé devant autrefois, mais sans jamais y entrer. Sahada en ouvrit la porte et l'invita à passer. Bien entendu, il dut se pencher et eut même du mal à se faufiler par l'encadrement. La maison était vide et même assez sale. La fille l'observa, les yeux brillants, et étendit les bras dans un geste de propriétaire.

« Goliath, dit-elle, c'est ici que nous allons habiter. »

Il fut vraiment étonné.

« Nous allons vivre ici ? »

« Bien sûr. Nous allons nous marier, tu sais bien. Mon père a décidé de nous offrir ce logement.

Nous nous y installerons. Dans cette pièce, nous aurons notre salle à manger. A côté, ce sera notre chambre. Et par là, ce sera la cuisine. Tu construiras une petite étable et nous pourrons y mettre une vache, quelques chèvres et des poules. Nous aurons de quoi vivre. Ce sera merveilleux, tu ne crois pas ? »

Le cœur de Goliath battait très fort. Il envisageait le mariage avec Sahada depuis un certain temps, mais voir ce moment arriver enfin le rendait heureux comme jamais il ne l'avait été. La jeune fille se méprit sur son silence.

« Comment, tu n'es pas content ? Tu ne veux plus m'épouser ? »

Il sursauta en entendant cette question et la prit dans ses bras.

« Mais si, tu es ce que je désire le plus au monde. En fait, tu es toute ma vie. Seulement, je suis un soldat et une guerre va commencer. Je dois rejoindre l'armée. »

« Nous nous marierons à ton retour, répondit-elle. Je sais que ton engagement touche à sa fin. Cette campagne sera la dernière pour toi. Quand tu reviendras, les bras chargés de butin, tu en auras assez pour remplir la maison ! Alors, nous nous marierons. »

« Oui, dit-il. Oui, nous allons nous marier. »

Et il la serra contre lui. Ce fut à nouveau poignant : le petit bout de chair en forme de femme disparut complètement entre les bras et le torse du géant.

« Ah, mon chéri, dit-elle, comme nous allons être heureux... »

Il s'appelait Goliath et il représentait un cas inexplicable. Tout petit déjà, il était grand. Dans les ruelles, les enfants de son âge ne voulaient pas jouer avec lui, car il était trop fort. A dix ans, il pouvait se mesurer à la lutte avec des hommes ayant le double de son âge. A quatorze ans, on le prit dans l'armée et il devint vite célèbre dans tout le pays de Canaan. Il était « le géant Goliath », ou simplement « Goliath ». On le voyait venir de loin, puisqu'il mesurait presque le double d'un homme normal. Quant à son poids, il frisait celui d'un bœuf.

Personne ne comprenait cet incroyable phénomène. Il n'y avait aucun antécédent dans sa famille, où tout le monde avait une taille normale. Des médecins égyptiens, venus pour l'examiner, s'en étaient allés sans avoir trouvé la moindre explication. On en conclut qu'il s'agissait d'un caprice des dieux. En attendant, l'armée philistine ??? des Philistins n'avait qu'à se louer des services de ce géant. Dans les combats, il en faisait plus que cinquante ça veut dire quoi ?. Il était invincible, car beaucoup trop grand et trop fort. Et l'armée philistine était invincible avec lui.

Quelques jours après sa visite à Sahada, il rejoignait son poste. L'armée était installée dans un village de tentes. Il se rendit immédiatement dans la plus grande, celle du général. Celui-ci était un prince de la famille royale. Il dépouillait des messages et s'interrompit pour saluer son visiteur.

« Goliath, heureux de te voir. Tu as repris des forces pendant ta période de repos ? »

Il était évidemment obligé de lever la tête pour lui parler, car il lui arrivait à peine à la ceinture !

« Général, dit très calmement Goliath, je suis venu vous annoncer une nouvelle : cette guerre sera la dernière pour moi. »

Le général fut naturellement surpris.

« La dernière ? Que se passe-t-il donc ? »

« Général, j'ai décidé de me marier. Je vais épouser une jeune fille. Je m'installerai fermier et je ne m'occuperai plus que de cultiver ma terre. »

Son supérieur fut manifestement déçu. D'autant qu'il comprit tout de suite que la décision de Goliath était irrévocable. D'une certaine façon, il l'approuvait : ce fameux soldat guerroyait depuis plus de quinze ans.

« Je respecterai ta volonté. Cette campagne sera la dernière pour toi. Mais elle sera aussi la plus glorieuse et la plus profitable. Nous te devons bien cela, n'est-ce pas ? Le roi, mon père, va arriver bientôt. Il a déclaré la guerre aux Hébreux. C'est contre eux que nous allons nous battre. Nous allons gagner, bien sûr, et tu seras notre héros, une fois de plus. Mais passe à côté : mon cuisinier va te préparer un de ces repas dont il a le secret. »

Il était vrai que Goliath, à lui seul, dévorait autant que dix soldats !

Le roi des Philistins arriva quelques jours après. Il confirma qu'il était bien en état de guerre avec les Hébreux. On démonta le village de tentes et l'armée entière s'ébranla derrière son souverain monté sur un char.

Le vieux pays de Canaan était déjà résigné à la folie des hommes et il n'y prêtait plus guère attention. Les orangers et les oliviers regardaient passer cette longue colonne de soldats aux bou-

cliers et aux cuirasses luisant sous le soleil. Il en était ainsi depuis si longtemps... Depuis que le monde était monde, cette mince bande de terre au bord de la mer voyait défiler des armées en guerre. Moabites, Ammonites, Edomites, Amalécites, Hébreux, Philistins et quelques autres se battaient féroce­ment pour une vallée caillouteuse, pour une colline plantée de quelques arbustes.

Goliath ne passait pas inaperçu : il dépassait de presque la moitié de son corps les autres guerriers. A son passage, des cris de joie et des acclamations parcouraient les rangs. On criait « Vive Goliath », on lui adressait des remerciements. Il fut flatté et ému. Il se rendait compte à quel point il avait été aimé, à quel point ses exploits avaient été utiles à son peuple.

Les Hébreux étaient donc les adversaires de cette campagne. De tous les ennemis des Philistins, ils n'étaient pas les plus dangereux, mais à coup sûr les plus étranges. Il s'agissait d'un petit peuple, divisé en plusieurs tribus, qui avait un jour surgi du Sinaï et qui s'était installé au pays de Canaan à coups de glaive. Leur particularité était qu'ils ne croyaient qu'en un seul dieu, qu'ils appelaient tour à tour « *Yahvé* », « *Seigneur* » ou « *Tout-Puissant* ». Ce qui, dans le tohu-bohu des dieux et déesses qui se bouscuaient entre le Jourdain et la Méditerranée, était à coup sûr une preuve d'originalité !

A l'aurore d'un jour, les trompes de guerre se mirent à résonner. Elles s'appelaient, se répon­daient de vallée à vallée, se défiaient aussi à grands ronflements. Les collines frémirent bientôt de la rumeur familière des armées s'alignant en ordre de bataille. Quand le soleil fut bien haut sur l'ho­rizon, Philistins et Hébreux se faisaient face.

Les boucliers ronds formaient deux longs murs parallèles, les javelots frémissaient par dessus les têtes. De sa position, Goliath apercevait le roi des Hébreux, Saül, monté sur un char. Le roi des Philistins était un peu sur sa gauche, lui aussi monté sur un char et surveillant l'alignement de ses soldats.

A ce moment, le général s'adressa à son père et souverain pour lui dire quelque chose à l'o­reille. Le roi acquiesça de la tête et le général remonta les rangs jusqu'à Goliath.

« Goliath, mon père est au courant pour ton départ. Il voudrait te faire un honneur, en recon­naissance pour tes services : il te demande de t'avancer et de lancer un défi aux Hébreux. Ce sera ton dernier combat et ta dernière victoire. »

Il accepta avec joie. Il était heureux de rendre ce dernier service à son peuple. Son départ serait ainsi moins triste.

Les rangs des Philistins s'écartèrent avec respect et confiance. Goliath, le géant Goliath, s'a­vança entre cette haie improvisée pour livrer son ultime duel. Il raffermist son bouclier rond dans la main gauche, il serrait son glaive dans la main droite. Le soleil, qui le prenait un peu de côté, l'é­blouissait à moitié. Il sortit de la masse d'un pas ferme et vint au beau milieu du champ de bataille. Pas un souffle de vent pour faire tressaillir son pagne ou sa barbe. Jamais on n'avait vu un jour aussi beau. Il en conclut que les dieux lui offraient cette belle journée pour le récompenser de tant d'années à leur service.

Sa voix puissante secoua les rangs des ennemis.

« Hébreux ! criait-il. Je suis Goliath, soldat philistin ! Je vous lance un défi : que l'un de vous, s'il ose, sorte des rangs et vienne se mesurer à moi ! »

Ce genre de défi était fréquent. Les duels qui suivaient avaient surtout un but psychologique : le guerrier qui en remportait un faisait monter le moral de ses compagnons et logiquement baisser celui des ennemis.

Bien entendu, un souffle d'effroi passa sur l'alignement des Hébreux. Aucun bouclier, aucun javelot ne tressaillit. Pas un de ces hommes ne souhaitait s'avancer vers cet incroyable géant. Sur son char, Saül, désespéré, voyait bien que le défi allait rester sans réponse. Ce qui serait peu glo­rieux pour son armée. Goliath commençait à se dire qu'il n'aurait pas son dernier combat, quand un petit cri, poussé par une voix sifflante, jaillit de derrière les rangs adverses.

Quelques-uns s'écartèrent et il vit surgir un jeune garçon, tout jeune, qui ne devait pas avoir quatorze ans. Il criait :

« Moi ! Moi, je veux ! Laissez-moi le tuer ! »

Le roi Saül paraissait navré de n'avoir trouvé que cet enfant parmi ses forces pour se dévouer. Les Hébreux tentaient d'ailleurs de le retenir. En vain : il leur avait déjà échappé.

C'était un petit berger qu'on appelait David. Il avait la réputation d'être débrouillard et malin. Il allait pieds nus, portait une tunique déchirée et un bandeau dans les cheveux. Beaucoup ne remar-

quaient même pas qu'il tenait à la main droite une fronde, arme assez courante pour l'époque. Tout de même, cette minuscule silhouette isolée devant cet incroyable géant était une vision quasi-irréelle.

« Je suis David ! criait le jeune garçon. Et je vais te tuer, Goliath ! »

Il approchait et Goliath pouvait mieux le distinguer : le berger avait de petits yeux rusés qui le fixaient avec une haine inimaginable. Il comprit que cet enfant, pour des raisons qu'il ignorait, détestait à mort les Philistins.

« Je préférerais me battre contre un homme ! » lança-t-il.

Les orbites de David crachèrent littéralement des éclairs.

« C'est contre moi que tu te battras ! Et je vais te tuer ! »

La haine le soulevait presque. Goliath se demandait s'il allait réellement se battre contre cet enfant. Il avait rêvé d'un autre adversaire pour son dernier combat. Mais la guerre était la guerre.

David sautillait à une bonne distance devant lui, en le provoquant, en exhalant son fiel. Soudain, il se pencha et Goliath n'y prit pas garde. Ce fut ensuite qu'il s'aperçut que le berger venait de ramasser une pierre de bonne taille et qu'il la fixait sur sa fronde. Tout de suite après, il agita la lanière de cuir avec toute la force contenue dans son bras. Goliath n'avait pas peur : il avait souvent reçu des pierres et s'en était sorti avec des égratignures. Mais le bras de David tournoyait de plus en plus vite.

Enfin, sans que le Philistin s'en soit rendu compte, il lâcha la fronde. Le gros caillou traversa la distance qui les séparait comme une flèche. Avec une précision que personne n'avait jamais connu, elle vint s'écraser en plein milieu du front de Goliath.

Il fallait vraiment une adresse exceptionnelle, doublé d'une haine profonde, pour atteindre une telle précision !

Le choc fut rude. Touché à cet endroit sensible, le géant Goliath, comme n'importe quel homme, ne pouvait qu'être étourdi. Il le fut. Sa vue se brouilla. Il senti à peine son glaive lui échapper. Mais il sentit bien ses jambes vaciller, sa tête tourner. Une douleur coupante lui traversait le crâne.

Toute l'armée philistine, stupéfaite, incrédule, vit son géant invincible tomber à genoux dans la poussière. Un étourdissement passager, sans plus. Il suffirait de quelques secondes à Goliath pour retrouver ses esprits.

Mais ces quelques secondes, il ne les eut pas. Le petit David, avec l'agilité d'un singe, s'était précipité, avait volé presque. Il vint tout près de son adversaire agenouillé. Il avait déjà ramassé le glaive alors que la main de Goliath le cherchait encore. Son visage était déformé par la haine. Avec une férocité qui décuplait la force de son bras, il levait l'épée pour frapper sur la nuque du Philistin. Ce dernier ne distinguait que le sol caillouteux et les pieds de l'enfant. Il ne vit pas le glaive s'abattre. Il ressentit brutalement la douleur.

Tout devant ses yeux se couvrit de rouge. Un rideau rouge de sang. Pendant un instant, il se demanda quel était ce voile qu'il n'avait jamais vu. Quand il le comprit, le rideau était devenu noir.

Sur ce linceul sombre, il vit soudain une image. Celle d'une jeune fille, aux cheveux noirs, au nez mutin, montée sur le sommet d'une murette, en train de manger une orange dont le jus dégoulinait sur le menton. Il n'eut pas le temps de se souvenir de son nom, ni qu'il devait l'épouser et lui faire des enfants. Car tout de suite après, le géant Goliath tomba dans le puits noir de la mort...

* * * * *
* * * *

Malcolm ne sortait plus du noir. Il sentait pourtant son corps couché par terre. Il ouvrit enfin les yeux. Il était dans une cabane de bois. La mémoire lui revenait peu à peu. La fumée s'était presque entièrement dissipée.

Son corps retrouvait peu à peu la force. Il eut même celle de tourner la tête. Dans le petit cercle de pierres, il ne vit plus qu'un tas de cendres. La vie revenait à ses membres : il pouvait remuer les pieds, puis les bras. Il se redressa sur un coude. Autour de lui, il n'y avait rien, ni personne. Il aperçut sa cape et son épée accrochées à un pieu. A présent, il se souvenait. La princesse Essylt, le feu magique. Il regarda les cendres, encore fumantes. Il se souvint qu'il n'avait pas cru à cette

magie. Comme il avait eu tort !

Retrouvant complètement ses forces, il se releva. Il redevenait lui même. Le chevalier Malcolm, celui qu'il avait toujours été. Il reprit son manteau et son épée et sortit de la cabane. L'air frais le fit frissonner. Le ciel était nuageux et menaçant de pluie. Quelle étrange impression de revoir ce paysage familier, après le rêve qu'il venait de faire.

Il aperçut très vite Essylt. Elle était assise au pied d'un chêne et elle attendait. Elle se leva en le voyant. Comme il avait du mal à parler après ce qu'il venait de voir, ce fut elle qui s'adressa à lui.

« Alors, tu vois bien qu'il ne t'est rien arrivé. Tu n'avais aucun motif d'avoir peur. »

Encore sous le charme, il n'avait pas grand-chose à répondre.

« Tu avais raison. J'ai eu tort de ne pas te croire. Ton feu était vraiment magique. Je me suis endormi et j'ai fait un rêve. Un songe vraiment merveilleux. J'étais dans un pays que je ne connaissais pas. Et j'étais quelqu'un d'autre : je m'appelais Goliath. J'en suis encore tout remué. »

Elle l'observa d'un air étrange et même un peu grave. Soudain, elle s'approcha de lui et posa les mains sur ses épaules. Elle semblait sur le point de dire quelque chose de très important.

« Malcolm, écoute-moi bien. Et surtout, n'aie pas peur. Tu as vu que tu n'avais rien à craindre, n'est-ce pas ? Alors, maintenant, je peux te parler franchement. Ecoute : *ce que tu viens de voir n'était pas un rêve.* »

Il ne comprit pas, évidemment, et le montra.

« Mais Essylt, j'ai bel et bien rêvé, je t'assure. J'ai rêvé que j'étais dans un autre pays, plein de soleil et désertique, où je ne suis jamais allé. J'ai rêvé que j'étais quelqu'un d'autre, qui s'appelait Goliath, et que je n'ai jamais été. »

Le regard de la princesse se fit encore plus intense.

« Malcolm, viens t'asseoir au pied du chêne. Je vais t'expliquer. »

Après ce qu'il venait de vivre, il n'en était plus à se cabrer. Il s'assit docilement sur la mousse, contre le tronc. Elle s'agenouilla devant lui.

« Ecoute, Malcolm, ce que tu as vu sous l'influence du feu magique n'était pas un rêve. Tu l'as réellement vécu. Vois-tu, il y a une chose que personne ne sait de nos jours, mais que nos ancêtres ont su voici longtemps. Je l'ai découverte grâce à ce feu. C'est que nous, les êtres humains, ne vivons pas une seule fois. Avant de naître dans la vie que nous vivons actuellement, nous avons déjà vécu, ailleurs, à d'autres époques. Nous sommes morts et, plus tard, nous sommes revenus au monde, avec une autre apparence et un autre nom. Dans certaines civilisations, on appelle cela la *réincarnation*. En ce moment, tu t'appelles Malcolm et tu es un guerrier celte. Mais il y a bien des siècles, tu vivais déjà : tu étais quelqu'un d'autre, tu portais un autre nom. Naturellement, tu ne peux pas t'en souvenir, car c'était une autre vie que tu as oublié à ta mort. De même que, le jour de ta mort, tu oublieras la vie que tu vis maintenant. Et il en est ainsi pour tous les êtres humains, y compris moi. »

L'air effaré de Malcolm indiquait assez clairement son incrédulité !

« Bien sûr, je l'ignorais aussi. Jusqu'au jour où les *chamans* m'ont fait découvrir ces champignons magiques. Quand on les brûle, par la fumée qu'ils dégagent, ils ont le pouvoir de nous endormir et de nous faire, en quelque sorte, plonger en nous même, dans notre âme. Ils nous permettent de passer à travers notre vie actuelle pour retrouver les vies passées que nous ne connaissions plus. C'est cela, le « feu magique ». Ce que tu as vu n'était pas un rêve : c'était *réellement* une vie, que tu as *réellement* vécu à une autre époque. Ensuite, tu es revenu ici, avec moi. Tu as retrouvé ton existence actuelle. »

Les yeux de Malcolm sortaient presque des orbites. Il ne *pouvait* pas croire ce qu'il entendait. La « réincarnation » ? Jamais il n'en avait entendu parler !

« Mais enfin, Essylt, ce n'est pas possible : quand on est mort, on est mort. On ne revient jamais de la mort. »

« Tu devrais me croire, reprit-elle doucement. Tu en as été témoin. »

Alors, l'évidence apparut à Malcolm. Sous la forme d'un souvenir, très récent, qui lui revint subitement.

« Essylt, un moment... Le soir de mon retour... L'histoire que tu avais raconté au dîner... La bataille sur le mur d'Hadrien, au temps des Romains... Mais alors, c'était vrai : tu y étais réellement... »

« Oui, répondit-elle simplement. C'était une de mes vies antérieures que j'avais revécu grâce au feu magique. »

Et au ton de sa voix, personne, absolument personne au monde, n'aurait pu douter de ce qu'elle disait. C'était vrai...

Ensuite, Malcolm ne sut plus très bien. Il vit les arbres qui tournaient, la terre qui montait vers lui. Ce fut Essylt qui le retint alors qu'il glissait au sol.

« Malcolm, je t'en prie, ne t'évanouis pas ! »

Il ne s'évanouit pas, mais ce fut pire. Il regarda Essylt, et cette fois avec terreur.

« Tu es une sorcière... », murmura-t-il

« Bien sûr, répondit-elle d'une voix tranquille. Ne le savais-tu pas ? »

La peur fut trop forte : il voulut se relever et s'enfuir en courant. Elle dut s'accrocher à son manteau pour le retenir.

« Ne t'en va pas, je t'en prie ! Je ne te veux pas de mal ! Au contraire, tu es le premier à qui je révèle ce secret. A présent, nous ne sommes que deux, toi et moi, à connaître cette chose prodigieuse. »

C'était trop, beaucoup trop pour lui. Sa tête allait éclater.

« Retournons au Château, parvint-il à dire. Je veux m'endormir et tout oublier... »

« D'accord, retournons au Château. Mais surtout, n'oublie pas : tu ne dois parler de cela à personne. »

Il n'y avait aucun risque à ce sujet : jamais Malcolm n'oserait souffler mot d'une si extraordinaire révélation !

Elle dut l'aider à se relever et le soutint pour marcher, tant il avait été impressionné. Ils traversèrent la forêt. Parvenus en vue du Château, elle s'arrêta et l'observa. Le malheureux était encore bouche bée, et visiblement effrayé.

« Je dois te laisser ici, dit-elle. Si je te raccompagnais plus loin, on nous verrait ensemble. Tu es capable de rentrer seul ? »

Rien n'était moins sûr ! Il fit cependant un effort pour se tenir debout.

« Ecoute, reprit-elle, si un jour tu veux refaire un « voyage » dans le passé, pour revivre une vie antérieure, tu n'auras qu'à me le demander : je te rallumerai le « feu magique ». »

A présent, Malcolm frôlait simplement la folie.

« Non, murmura-t-il. Non... »

Puis il s'en alla. Essylt ne le retint plus. Il s'éloigna à travers le pré, d'un pas aussi troublé que son âme. Il ne savait même pas où il allait.

Elle le suivit des yeux, sans s'inquiéter, sachant qu'elle avait gagné. Elle savait qu'elle le tenait, qu'il était son esclave pour toujours. Le secret qu'elle venait de lui révéler serait la plus solide des chaînes. La sorcière irlandaise rectifia sa cape et retourna tranquillement au Château.

* * * * *

* * * *

Comment Malcolm aurait-il pu manger ou dormir après une journée pareille ? Il marcha, marcha. En réalité, ses pas aveugles le menaient vers la ville.

Les habitants, artisans, pêcheurs, femmes, le regardèrent passer avec étonnement. Le grand Malcolm, qu'ils admiraient tous, déambulait dans les ruelles, l'air hagard, hébété. Il se retrouva sur le port, sans savoir comment il y avait atterri. Il resta un long moment devant les barques, observant l'horizon qui s'obscurcissait.

La nuit le surprit là, immobile. Quand il se retourna, tous les foyers de la ville étaient éteints. A la lueur de la lune, il remonta la grande colline pour rentrer au Château. Il pensa d'abord rejoindre la chambre des hommes, mais il devinait qu'il ne dormirait pas. Alors, il alla jusqu'à la palissade.

Mais il se rendait fort bien compte qu'il trichait. Il savait parfaitement où il voulait aller. Et après des hésitations interminables, il se décida à y aller.

Il contourna la longue maison pour rejoindre la deuxième cour, du côté de la mer. Arrivé là, il s'accorda un sursis en se hissant par dessus les pieux pour voir la mer. La tempête était là et le faisait savoir. Le ciel noir préparait ses éclairs, la mer écumait déjà, le vent gonflait son manteau. La bourrasque promettait d'être terrible.

Il s'arracha à la palissade, longea le mur où toutes les fenêtres étaient sombres et parvint à celle du milieu. Celle qu'il cherchait. Elle n'était fermée que par un rideau, que le vent commençait à attaquer.

Malcolm n'hésita pas vraiment. Il regarda une dernière fois ce ciel, cette mer, ces premières gouttes de pluie qui tombaient. Ensuite, il décida de ne plus penser.

Il enjamba le rebord de la fenêtre, écarta le rideau, et un instant après, il entra dans la chambre du roi Finn. D'abord, il ne vit rien. Il crut que la pièce était plongée dans l'obscurité. Ce ne fut qu'après qu'il s'aperçut qu'une petite lampe à huile éclairait ce qu'elle pouvait. A cette maigre lumière, il put distinguer deux lits qui lui faisaient face. Sur celui de droite, une ombre bougea. Il discerna un bras qui saisissait la lampe et la rapprochait du lit.

C'était Essylt. Elle était étendue sur la couche, telle qu'il la rêvait depuis le premier soir. Totalement nue. Elle l'attendait, bien sûr, et ne dit rien. Elle le regarda sans bouger. Reposant sur les peaux de bêtes servant de couvertures, elle offrait à la mince flamme toute la splendeur de ses chairs. Malcolm fut fasciné par le pli à l'intersection de la hanche et de la cuisse repliée. Les tresses surtout retinrent son attention. Ces longues nattes blondes partaient du crâne, descendaient sur le ventre en caressant les seins au passage. Il se demanda à quoi elles le faisaient penser. Avant de comprendre : le serpent, évidemment. Deux serpents blonds qui se coulaient sur la peau, qui voulaient presque se lover amoureusement dans chaque courbe de ce corps merveilleux.

Malcolm ne dit rien non plus. Il savait qu'il n'y avait rien à dire. Il ôta sa cape, la jeta dans un coin. Il déboucla son ceinturon, détacha ses chaussures et fit glisser son pantalon de laine grossière. Le fracas de la tempête lui parvenait, mais de si loin qu'il en paraissait étranger.

Il fit monter un genou sur le lit, puis l'autre. Essylt n'avait pas changé d'attitude. De si près, sa chair semblait troublée et elle en était plus troublante encore. Il enleva lentement sa tunique qui atterrit sur le sol. A présent, il était aussi nu qu'elle, mais s'en apercevait à peine.

Alors, il accepta son destin. Il se pencha en avant et il fit ce dont il rêvait depuis le dîner du soir de son retour : il prit dans ses mains les beaux seins d'Essylt. Ces femelles rondeurs qu'il avait en vain tenté d'imaginer sous la robe, il les possédait enfin. Il les découvrait débordantes de chair, déjà pleines de vie malgré le jeune âge de la sorcière. Celle-ci ne tenta pas de les défendre. Bien au contraire, elle tendit volontiers la poitrine pour s'offrir davantage à la caresse de l'homme.

Au dehors, la tempête avait pris possession de tout le pays. Le ciel déchargeait des éclairs, par pleines poignées.

Dans la chambre royale, Malcolm écartait avec rage les tresses blondes, pour avoir le tendre corps à lui et rien qu'à lui. Il était heureux de la toucher, elle était heureuse d'être touchée. Quand il se détacha des seins, ce fut pour partir à la recherche d'autre chose dont il avait beaucoup rêvé : la grande, l'immense bouche rouge d'Essylt. Elle était là, frôlant ses lèvres. La maigre lumière de la lampe à huile n'éclairait plus qu'un seul corps sur les peaux de bêtes.

La tempête semblait leur avoir transmis sa fureur. Malcolm écarta avec autorité les cuisses de la princesse, s'agenouilla entre elles. Il n'eut pas le temps de se demander s'il allait lui faire du mal. Il ne vit pas le visage un peu anxieux de la fille. L'instant d'après, il s'enfonçait en elle et brisait la virginité d'Essylt.

A son grand soulagement, il ne lui causa pas vraiment de douleur. Elle poussa juste un gémissement, de gratitude plus que de souffrance. Il lui sembla même qu'elle ne perdait que deux ou trois gouttes de sang insignifiantes. Ensuite, le feulement reconnaissant et consentant de la femme rythma son va et vient. Il comprit alors la scène vécue deux jours plus tôt. Il saisit la fascination d'Essylt pour les belles juments montées par les beaux étalons. A présent, c'était elle, la belle jument. A son tour, elle subissait la saillie.

Le vent en colère gonflait le lourd rideau de la fenêtre, mais ils n'en avaient cure. Malcolm ne voyait plus que le visage de la sorcière. A cet instant précis, le soleil tout entier était contenu dans ce visage. Il aurait voulu y plonger, s'y perdre. Il dut se contenter de se pencher pour l'embrasser. Qu'elle était belle.

Il était peu après minuit, et la tempête se déchaînait vraiment sur la mer, qu'elle soulevait, et sur la terre, qu'elle balayait.

Dans la chambre royale, le bonheur arriva enfin jusqu'à Essylt. Il la souleva, la raidit des cheveux aux orteils, gonfla superbement ses seins. Ses genoux faillirent s'enfoncer dans le torse de Malcolm tant ils le serraient fort. Ensuite, elle retomba doucement sur le lit, brisée par le plaisir,

presque désarticulée. Sa tête s'affaissa sur le côté. Une tresse blonde vint se poser amoureusement contre sa joue, comme pour la reconforter.

Minuit était passé et la tempête repartait de plus belle. Les éclairs illuminaient une mer noire et totalement démontée.

Dans le lit défait, Malcolm se remit à penser, alors et alors seulement. Il prit enfin conscience de ce qu'il venait de faire.

« Essylt, c'est épouvantable, murmura-t-il. Le roi va arriver demain. Il va t'épouser et, pendant la nuit de noces, il va s'apercevoir que tu n'es plus vierge. Sa colère sera terrible. »

« Ne crains rien, mon chéri, le rassura-t-elle. On ne tue pas les femmes adultères, chez les Celtes. Et puis, tu sais, les filles d'Irlande ne sont pas si prudes qu'ont le dit. A Wexford, j'avais des amies qui n'attendaient pas le mariage pour découvrir l'amour. Elles m'expliquaient comment elles faisaient : elles préparaient du sang de pigeon dans un petit sachet de cuir et, pendant la première nuit, elles le répandaient sur le lit, pour faire croire à leur mari qu'il venait de les déflorer. C'est ce que je ferai avec Finn. Et de toute façon, si j'en juge par ce qu'on m'a raconté sur lui, il sera tellement ivre qu'il ne s'apercevra de rien. N'aie pas peur, mon chéri... »

Ce fut le mot « chéri » qui fit comprendre à Malcolm qu'ils étaient désormais amant et maîtresse. Après la découverte du « feu magique », après la révélation des talents de sorcellerie de la belle princesse, c'était trop, beaucoup trop pour une journée. Il ferma les yeux, un bras en travers de la tendre poitrine d'Essylt et s'efforça de ne plus penser.

V

Le retour de Finn fut triomphal. Il retrouvait son royaume désolé par la tempête. Mais sa réapparition rendait espoir à son peuple. Les paysans et les bergers couraient à travers les prés pour venir sur le bord du chemin acclamer leur seigneur.

Passant sur son cheval, il répondait par des signes de la main à ces manifestations de fidélité. Derrière lui s'étirait la longue colonne de cavaliers et, tout à fait à l'arrière, une dizaine de charrettes ployant sous le poids du butin. Manifestement, l'armée revenait victorieuse. Ils atteignirent le Château autour duquel la foule s'était assemblée. Une clameur accueillit Finn à son retour dans sa demeure. Saluant toujours de la main, il franchit le portail et entra dans la cour.

La foule n'était pas admise jusque-là. Les soldats et les servantes s'alignaient devant la grande maison. Finn mit pied à terre. Il trouva, devant l'escalier, ses deux neveux qui l'attendaient. Il salua tout d'abord Odric.

« Salut, Odric. »

« Salut, mon oncle. »

Les deux hommes s'embrassèrent en se tapant rudement sur les épaules. Ensuite, Finn se tourna vers Malcolm.

« Salut, Malcolm. »

« Salut, mon oncle. »

Ils s'embrassèrent pareillement. Odric profita de l'occasion pour parler le premier au roi.

« Mon oncle, à votre départ pour la guerre, vous m'aviez confié une mission. J'ai le plaisir de vous annoncer qu'elle a été menée à bien. Le traité avec le roi d'Irlande est conclu. En guise d'accord définitif, il vous donne sa fille. Elle est ici et elle vous attend. »

« Je te remercie, répondit Finn. Tu as rendu un grand service à mon royaume. »

Malcolm ne disait rien. Odric étalait sa réussite. Lui n'avait rien à exhiber. Au contraire, il avait quelque chose à cacher. Un secret terrible.

« C'est bien, s'écria Finn. Maintenant, allons saluer la fille du roi d'Irlande. »

Sous les hurras de la foule massée derrière la palissade, ils gravirent l'escalier pour entrer dans la salle. Essylt se trouvait au fond, près de la porte de la chambre des hommes. Elle était belle et blonde et se tenait très droite, les mains jointes sur le devant. Les deux Irlandais roux l'encadraient en silence.

Finn s'immobilisa à l'entrée et ne dit rien pendant un moment. En fait, ce qu'il pensait était évident pour tous. Il revenait de la guerre afin de se marier et pensait trouver chez lui une femme.

Mais il découvrait un bijou, un chef-d'œuvre d'orfèvrerie, comme il ne devait pas y en avoir deux dans les pays celtes.

Enfin, il traversa la salle, d'un pas fatigué, pour s'approcher de sa fiancée. La saleté et la sueur qui dégoulaient sur ce grand guerrier barbu contrastaient avec la propreté lumineuse de la belle fille.

« Mademoiselle, j'ai l'honneur de me présenter à vous. Je suis Finn, roi des Celtes. Et désormais l'allié de votre père. Il vous offre à moi comme épouse et j'étais loin de me douter du cadeau qu'il me faisait. Vous êtes très belle et vous ferez à n'en pas douter une grande reine pour mon peuple et pour moi. »

Devant l'entrée, Odric et Malcolm se tenaient côte à côte. Le dernier nommé avait du mal à réprimer un tremblement...

* * * * *

Le lendemain, Finn emmena Derdrain à l'étable du Château. A peine entrés, il lui envoya une gifle telle que la malheureuse alla atterrir sur la paille. Elle se redressa hargneusement sur un coude. Les cheveux noirs volèrent sous le mouvement rageur de la tête.

« Voilà une victoire plus facile que contre les Saxons ! »

« Les Saxons me causent moins de soucis que toi ! répliqua-t-il. Très bonne idée que tu as eue : te battre contre ma fiancée, et devant tout le monde ! »

« Ta fiancée ! mâchonna-t-elle. Une folle, oui ! Elle est complètement détraquée. »

« Ma fiancée est ma fiancée. Ce qui signifie qu'elle sera bientôt reine de ce pays et que chacun, y compris toi, doit se montrer respectueux envers elle. »

Un peu calmé, il s'assit sur la paille, tout près de sa concubine. Celle-ci en profita pour se rapprocher de lui.

« Finn, que s'est-il passé ? Depuis trois ans, c'est moi qui réchauffe ton lit. T'ai-je déçu ? Ai-je perdu de ma beauté ? »

Le roi était parti pour infliger une sévère correction à sa maîtresse et il se retrouvait avec une discussion ennuyeuse sur les bras. Il soupira.

« Ecoute, Derdrain, tu ne m'as jamais déçu en rien. C'est beaucoup plus simple : je suis roi, et un roi doit se marier tôt ou tard. Ce ne peut être avec toi : tu n'es pas fille de roi. »

Ce qui était une énorme évidence. Mais comment l'esprit de la fille brune aurait-il pu laisser passer une si abrupte réalité ? Pour elle, cela allait de soi : Finn ne *pouvait pas* aimer une autre femme.

« Mais si tu l'épouses, que vais-je devenir ? »

« Ecoute, rien ne changera pour toi. Absolument rien. Tu resteras ce que tu es ici depuis trois ans. Il y aura seulement une femme de plus à table. »

« Oui, gémit-elle. Une femme qui passera devant moi pour tout. Ta table sera la sienne et ton lit aussi. Moi, je passerai après et je prendrai ce qu'elle aura laissé. »

Finn ne répondit pas, car cette discussion n'avait plus de sens pour lui. La douleur de Derdrain devenait pathétique. Le roi lui tournait le dos. Elle employa alors les seules armes dont elle disposait contre cet homme. Elle détacha fébrilement le cordon qui fermait sa robe et fit glisser rapidement le vêtement de laine sur sa peau. Le buste dévoilé, elle se colla contre Finn en écrasant ses seins voluptueux contre le large dos musclé.

« Je t'aime, souffla-t-elle en lui embrassant le cou. Je t'aime vraiment, je t'ai toujours aimé et je t'ai tout donné... »

Il se laissa tomber sur la paille qui craqua sous son poids. Elle le suivit en continuant à l'embrasser avec une fougue désespérée. Puis elle se mit à califourchon sur son amant. Il la regardait faire sans réagir, presque indifférent. Elle releva sa robe comme une possédée et s'empala sur le roi avec un gémissement qui déforma sa bouche. Ensuite, elle le chevaucha, comme si elle était l'homme et lui la femme. Finn, toujours immobile, observait fixement les beaux seins qui tressaillaient dans une danse folle au rythme échevelé des coups de reins de Derdrain. Et il n'y avait dans ses yeux ni désir, ni admiration. Seulement la lassitude et l'ennui.

Elle s'unissait à lui comme jamais elle ne l'avait fait. Soudain, elle poussa un petit cri, se raidit sur le corps de son amant. Puis elle retomba en avant, haletante. Elle reprit son souffle sur la poitrine de l'homme.

« Finn, je t'aime, répéta-t-elle en le caressant. C'est moi qui t'aime, pas elle. Elle t'épouse par obligation. Renvoie-là en Irlande et toi et moi recommencerons comme avant. Nous avons été heureux, n'est-ce pas ? Eh bien, nous le serons plus encore. »

La malheureuse, dans sa détresse, était tout à fait sérieuse en demandant au roi de rompre son mariage !

Finn avait apprécié l'agréable moment, mais cette discussion lui torturait vraiment la tête. Il était difficile d'imaginer pareille incompréhension. Pour Derdrain, l'homme qui l'enlaçait était le seul espoir, de vie ou de survie. Quitter le Château signifiait retourner dans la hutte de ses parents, ne pas savoir ce qu'on mangerait, être à la merci d'une mauvaise récolte qui viendrait tôt ou tard. Alors, elle s'accrochait à lui comme un naufragé à sa planche. Or, elle le sentait, si une épouse légitime s'installait au Château, il se détacherait peu à peu d'elle, jusqu'au jour fatidique.

Mais que diable Finn, roi des Celtes, pouvait-il comprendre à tout cela ? Pour lui, tout était plus simple : cette femme était sa concubine. Elle avait donc tout pour être heureuse. Le reste n'était dans son esprit que des états d'âme sans importance.

Alors, pour toute réponse, il la repoussa doucement et se releva en rattachant son ceinturon. L'odeur de la paille avait repris possession de l'étable. Il se retourna et dit simplement :

« Demain, j'épouserai Essylt. Tu verras, tu t'y feras vite. Pour toi, rien ne changera. Et bien entendu, quand tu rencontreras la reine, tu auras toujours une attitude respectueuse. Sinon, je me fâcherai. »

La question était réglée pour lui. Il quitta la pièce sans un mot de plus. Derdrain resta étendue sur la paille, à demi dévêtue. Sa poitrine laiteuse trahissait son désarroi en se soulevant fiévreusement. Elle retomba à plat-ventre. Et pour la première fois depuis qu'elle n'était plus une petite fille, elle se mit à pleurer.

* * * * *

La religion chrétienne avait déjà imposé ses rites sur les pays celtes, même si elle avait du mal à imposer sa morale. C'est donc dans une église catholique, sous l'autorité d'un évêque, que le roi Finn épousa la princesse Essylt, en présence de tous les chefs de clan de son royaume.

Le mariage fut suivi d'un grand festin au Château. On avait effectivement tué un nombre important de cochons, comme l'avait prédit Malcolm. La viande était chaude et juteuse. La bière coulait à flots et les tonneaux vidés jonchaient la salle.

Quand la nuit fut bien avancée, tout le monde était déjà loin sur le chemin de l'ébriété. Le plus ivre de tous, une fois de plus, était Finn. Comme tous les rois celtes, il se sentait très fier de ses prouesses de buveur et tenait à ce qu'elles fussent connues dans tout le pays. Il avait, cette fois encore, surpassé les autres à propos de la quantité de cornes englouties. Il fallut qu'un des invités lui rappelle le motif de cette fête.

« Finn, le moment est venu de vous retirer dans votre chambre avec votre femme. »

« C'est vrai ! se souvint-il. Où avais-je la tête ? »

Il titubait et ne restait debout que par miracle. Il parvint néanmoins à retrouver Essylt qui était tout simplement assise à table. La nouvelle reine avait fait elle aussi honneur à la bière, mais en se modérant assez pour conserver le contrôle de son esprit.

« Madame, dit Finn d'une voix éraillée, notre chambre nous attend. »

« Je vous suis », répondit-elle.

La fête marqua un temps d'arrêt, tous les invités interrompant leur beuverie pour regarder les deux nouveaux époux qui traversaient l'assistance désormais silencieuse. Si le pas d'Essylt était ferme, celui de Finn se révélait plus hésitant. Tous deux disparurent dans la chambre royale et le festin reprit de plus belle.

Personne ne remarquait Malcolm, dans un coin de la salle, curieusement inquiet par cette nuit

de réjouissances. Nul ne savait, nul ne devait savoir, qu'il portait un secret dans son âme. Que la nouvelle reine celte n'était déjà plus vierge. A cause de lui.

* * * * *
* * * *

Malcolm avait tort de s'inquiéter. Comme l'avait prévu Essylt, le roi Finn était si ivre qu'il tomba sur le lit comme une masse inerte, presque privé de conscience. Il accomplit son acte d'époux mécaniquement, le cerveau noyé dans la brume de la bière. Ensuite, il s'endormit profondément. Sans s'être aperçu que la femme qui se collait contre lui sous la couverture n'était déjà plus tout à fait la sienne. Et sans se douter, évidemment, que cette tendre princesse blonde était en réalité la plus redoutable des sorcières.

* * * * *
* * * *

Le lendemain, les servantes vinrent dans la chambre royale pour aider Essylt à s'habiller. Elles la coiffèrent de la guimpe, ce voile qui couvrait la tête et distinguait les femmes mariées.

En la coiffant, toutes remarquaient ce qui n'était que très évident : la nouvelle reine était radieuse de bonheur. Un petit sourire flottait sur ses belles lèvres. Son regard se perdait au loin. Bien sûr, toutes pensaient que c'était la nuit d'amour avec Finn qui la rendait heureuse.

Elles n'avaient pas le droit de savoir, ces braves filles, que la vérité était bien différente. Que les pensées d'Essylt volaient vers quelqu'un d'autre. Avec qui elle partageait désormais deux secrets merveilleux et terribles. Elles ne pouvaient le savoir et c'était mieux ainsi.

Une d'elles se planta devant sa souveraine.

« Votre Majesté... »

Elle sourit d'un air un peu gêné.

« Je suis la première à vous appeler Votre Majesté... »

« Merci », répondit Essylt en souriant aussi.

Elle était heureuse et elle était la seule à savoir pourquoi.

VI

Dans les châteaux médiévaux, quelles qu'en fussent les formes et les dimensions, il y avait un habitant, nulle part mentionné dans les chroniques et pourtant bien présent. L'ennui.

Il était le compagnon quotidien de chaque habitant. Il était pour ainsi dire le décor de chaque journée, à tel point qu'on en arrivait à se demander si on vivait dans un château ennuyeux ou dans un ennui en forme de château. Les femmes avaient du moins quelques tâches domestiques dont s'acquitter. Les hommes, eux, n'avaient rigoureusement rien à faire. La fin d'une guerre les jetait dans un désœuvrement proche du désespoir. Le Château du roi Finn s'ornait de tonneaux de bière dans presque tous les coins, avec une corne à boire suspendue au dessus et bien visible. Et l'on buvait, l'on buvait, l'on buvait. A part cela, les pauvres guerriers privés de combat et de pillage déambulaient d'un endroit à l'autre, leurs épées inutiles battant sur les cuisses.

Seules des occupations passagères, comme la chasse, parvenaient à ranimer la flamme de la vie. Mais l'ennui, inéluctablement, reprenait vite son hégémonie.

Les distractions étant rares, il fallait aller les chercher. Les habitants du Château surprenaient fréquemment quelques gémissements derrière une cloison ou deux silhouettes s'enlaçant près de la palissade. Les hommes celtes avaient le sang chaud, les femmes celtes avaient la cuisse facile. Le reste était affaire d'occasion, et elle se présentait tôt ou tard.

Ce jour-là, le roi Finn, comme il le faisait souvent, s'en était allé avec une escorte pour inspecter ses terres. Les souverains se devaient de parcourir fréquemment leur royaume, pour se mont-

rer à leurs sujets et assurer ainsi leur autorité à une époque où elle était synonyme de contact direct. Cela ne lui prenait généralement qu'une journée et il était de retour le soir pour le dîner.

La reine Essylt quitta le Château en début d'après-midi, comme elle le faisait souvent, avec un petit panier sous le bras, et s'en alla dans la campagne pour cueillir des herbes. Ce rituel faisait désormais partie de la vie quotidienne du royaume. Ce qui n'en faisait pas partie, c'était ce qu'elle allait réellement chercher en s'enfonçant dans la forêt.

Elle chercha longtemps entre les taillis, entre les chênes. Elle parcourut des yeux les troncs immobiles et les buissons. Impatiente, elle commençait à se dire qu'il y avait eu peut-être erreur sur l'heure du rendez-vous.

« Bonjour, Essylt ! » dit soudain une voix derrière elle.

Elle sursauta en se retournant. Son amant venait de surgir de derrière un chêne.

« Malcolm, tu m'as fait peur ! Je t'en prie, arrête de me surprendre ainsi. »

Mais elle comprit vite que ce n'était pas par jeu qu'il l'avait faite sursauter. Il n'avait pas son allure habituelle.

« Madame va-t-elle bien ? » demanda-t-il avec ironie.

« Mais bien sûr, je vais bien », répondit-elle sans cacher sa surprise.

« Je le crois volontiers ! s'écria-t-il. D'ailleurs, pourquoi madame n'irait-elle pas bien ? N'a-t-elle pas tout ce qu'elle désire ? »

Cette fois, elle n'en pouvait plus douter : Malcolm était en colère.

« Mais absolument tout ce qu'elle désire ! poursuivit-il. Madame a un beau château, madame a un mari qui lui assure le gîte et le couvert. Et puis, madame a un amant, qui est toujours à son service pour la distraire dans ses moments de solitude. Oui, vraiment, pourquoi madame ne serait-elle pas heureuse ? Elle a tout pour l'être ! »

Elle avait du mal à suivre ce discours incohérent. Bouche bée, elle descendit son voile sur les épaules pour découvrir ses cheveux.

« Mais enfin, Malcolm, que t'arrive-t-il ? »

« Eh bien, le bel amant voudrait bien savoir s'il n'est que cela, et s'il ne sert qu'à meubler les instants d'oisiveté de la dame. En un mot comme en cent, le bel amant voudrait savoir s'il existe ! »

« Mais Malcolm, je ne m'attendais pas à un tel accueil... As-tu quelque chose à me reprocher ? »

« Rien du tout. Il se trouve simplement que, hier soir, j'avais du mal à trouver le sommeil. Alors, je me suis levé et j'ai eu l'idée, un peu bête, de coller mon oreille contre le mur de la chambre royale. Et j'ai entendu. »

« Qu'as-tu entendu ? »

« Ce qu'il fallait. Une femme qui gémissait. Et le mur a beau être épais, il ne s'agissait manifestement pas de gémissements de douleur. »

Essylt ne put réprimer un soupir en comprenant enfin ce qui chagrinait son amant.

« Voyons, Malcolm, il n'y a rien d'extraordinaire dans cela. Ce que tu as entendu hier soir était seulement une femme au lit avec son mari. »

« Et elle était visiblement heureuse de s'y trouver ! grinça-t-il. Il est vrai que c'était un moment important pour elle. Ceux qu'elle me consacre ne sont que de vulgaires passe-temps. Quant à moi, j'ai renoncé à toutes les femmes, à tous les plaisirs. Eh bien, c'est mon lot ! Manger ma pitance en attendant que la dame veuille bien faire appel à mes services. »

« Enfin, Malcolm, que me reproches-tu ? »

« Je ne regarde plus une autre femme que toi. Je ne couche plus qu'avec toi. Mais toi, tu couches toutes les nuits avec Finn ! »

La malheureuse Essylt fut complètement suffoquée. Elle dut se taire pour reprendre son souffle. Ensuite, elle s'efforça de donner du poids à sa réponse.

« Mais si tu veux, je peux lui dire que je préfère coucher avec toi : je suis certaine qu'il sera fou de joie ! »

La réplique le laissa sans voix. Il comprit en une seconde l'absurdité de ses propos. Alors, il s'enferma dans un silence rageur. Essylt lui posa la main sur l'épaule et poursuivit sur un ton plus serein.

« Malcolm, je te rappelle que je suis mariée avec lui. Et tu sais parfaitement que ce n'est pas par ma volonté. »

La colère du chevalier était calmée. Mais pas sa jalousie.

« Essylt, allons-nous en. Partons le plus loin possible, dans un endroit où nous pourrions nous aimer sans nous cacher. Il n'y aura personne entre nous. »

« Vraiment ? soupira-t-elle. Et de quoi vivrons-nous ? »

« Je serais soldat, expliqua-t-il très naturellement. Il y a partout des rois qui cherchent des guerriers. Nous vivrons avec le butin que je ramènerai. »

« Oui, songea-t-elle. Nous aurons à manger un jour sur deux. Et avec un peu de chance, je pourrais peut-être changer de robe chaque année... Ecoute, Malcolm, je comprends ton impatience, mais ton idée est... impraticable. »

Bien sûr, il le comprenait. Mais des arguments raisonnables ne pouvaient calmer sa jalousie déraisonnable.

« Mais alors, qu'allons-nous faire ? Continuer à nous voir en cachette ? Je ne le supporte plus. »

« Je t'ai déjà dit que nous ne risquons rien tant que nous restons prudents. Et maintenant, arrête cette scène. Elle a assez duré. »

Malcolm dut faire un effort pour ravalier son amertume. Il recula de quelques pas en se frottant le visage. Mais quand il se retourna, il semblait complètement transformé. En fait, il paraissait avoir oublié toute sa jalousie pour penser à autre chose.

« Dis-moi, Essylt, tu en as trouvé ? »

Elle sourit de l'air de celle qui savait qu'on en arriverait là. Car elle savait évidemment de quoi parlait le chevalier.

« Oui, j'en ai trouvé, répondit-elle. Cela n'a pas été facile, car ils sont rares par ici. Mais hier, en fin d'après-midi, j'en ai découvert près d'une rivière. J'ai dû les cueillir discrètement, parce que des soldats m'accompagnaient, et les dissimuler dans un sac. »

« Montre-les moi », dit-il d'une voix excitée.

Toujours souriante, elle souleva son panier et écarta les quelques herbes qu'il contenait. Malcolm frissonna : au fond, il apercevait les champignons. Les champignons magiques qu'il connaissait si bien à présent.

Depuis qu'il avait éprouvé les effets incroyables du « feu magique » d'Essylt, il était comme envoûté. Cette pensée l'obsédait : s'allonger près des flammes et partir pour un merveilleux voyage dans le passé, pour revivre une de ses vies antérieures. Ce secret fantastique avait transformé sa vie. Celle-ci lui semblait bien insipide désormais. Le Château, l'époque primitive où il vivait, l'avenir sans alternative qu'il entrevoyait, tout lui apparaissait dorénavant sans chaleur et sans intérêt. Le « feu magique », et lui seul, éclairait maintenant son existence.

Mais pour l'allumer, il fallait d'abord trouver ces champignons si particuliers. Ce qui s'avérait une tâche ardue. Essylt devait battre la campagne, fouiller chaque buisson. Il pouvait s'écouler un mois entier avant qu'elle en trouve. Pendant ce temps, le pauvre Malcolm se consumait d'impatience.

Et puis... Et puis, il y avait Essylt elle-même. La sorcière, c'était elle. C'était elle, et elle seule, qui pouvait allumer le feu. Alors, elle était devenue la maîtresse, et lui l'esclave.

A présent, il observait les boules sombres et laides au fond du panier, les yeux exorbités, le souffle court. Tel un affamé qui reçoit enfin du pain.

« Allume-le moi, s'il te plaît », demanda-t-il.

Essylt reprenait son emprise sur lui. Elle savait que la vue des champignons prodigieux l'avait remis à ses pieds. Alors, elle le prit par le menton et le força à lever les yeux.

« Je vais te l'allumer, mon chéri. Mais d'abord... Je n'ai pas aimé la scène de jalousie que tu m'as faite tout à l'heure. Donc, si tu veux ton feu, tu vas me le demander à genoux. »

Comme il ne comprenait pas très bien, elle dut répéter à voix lente :

« Allons, Malcolm, mets-toi à genoux et demande-moi d'allumer le feu. »

Il comprit enfin, et brusquement, ce qu'elle exigeait de lui. Jamais personne, même le roi Finn, n'avait osé exiger cela de ce grand chevalier ! La colère l'envahit.

« Essylt, tu... tu mériterais que je te frappe ! Quelle femme es-tu pour me traiter de la sorte ? Moi qui suis ton amant ! »

Impitoyable, elle répéta :

« Mets-toi à genoux et demande-moi d'allumer le feu. »

Fou de rage, il recula à nouveau en frémissant de tous ses muscles de guerrier. L'idée lui venait presque de sortir son épée.

« Assez ! Je ne supporterai plus cela. Sorcière ! Sorcière méchante et cruelle ! Tu ne m'as révélé

lé le secret du feu magique que pour faire de moi ton esclave. Maintenant, je ne peux en parler à personne, car on me prendrait pour un fou. »

« Tu as compris cela ? » dit-elle avec une ironie blessante.

« Assez ! Garde tes sorcelleries et garde ton Finn, puisqu'il semble te plaire. Je ne veux plus entendre parler de toi ! »

Il tourna les talons et disparut dans un taillis en direction du Château. Jamais de sa vie il n'avait ressenti une telle fureur.

Essylt ne s'affola absolument pas. Elle posa son panier par terre, jeta sa cape sur la mousse, au pied du chêne, et s'assit en rejetant ses tresses blondes. Puis elle attendit, sans marquer la moindre impatience. Elle savait que Malcolm reviendrait. Le malheureux ne *pouvait pas* se passer du feu magique. C'était devenu un besoin presque physique pour lui. Et elle seule pouvait l'allumer.

Bien entendu, il revint quelques minutes plus tard. Toujours en colère, mais déjà plus accommodant. Il approcha en se frottant nerveusement les mains. Il cherchait manifestement un moyen de s'en tirer de manière honorable.

« Essylt, je... »

« Demande-le moi à genoux ! »

Il soupira. Ensuite, résigné, il mit un genoux à terre devant la femme toujours assise. Et dit d'une voix monocorde :

« Essylt, allume-moi le feu, je t'en prie. *J'en ai besoin...* »

La sorcière implacable posa la main sur sa tête et caressa les cheveux noirs. Avec un sourire vainqueur.

« C'est bien, mon cher Malcolm. Mais écoute : je ne veux plus entendre ce genre de scène. A l'avenir, si tu veux continuer à profiter du feu magique, il faudra être bien sage. »

C'en était trop ! Il était en position d'infériorité, soit, mais gardait néanmoins un droit sur elle. Un seul. Il saisit les épaules de la reine, la renversa par terre. Elle poussa un petit cri. Trop tard, il avait déjà écarté le haut de la robe pour dévoiler la poitrine. Les beaux seins d'Essylt se soulevaient de manière attirante. Il les prit dans ses mains, comme s'il voulait les écraser.

« Arrête, tu me fais mal », gémit-elle.

Il n'y prit pas garde. Elle l'avait assez humilié pour qu'il prenne sa revanche ! Il releva le bas de la robe, découvrant les cuisses blanches qui palpitaient de désir. Visiblement, elle avait autant soif d'amour que lui. Alors, il l'embrassa et la caressa avec la même rage qu'il mettait peu avant dans ses reproches. Loin de rester passive, elle répondait aux baisers avec fougue. Car la jeune fille vierge que Malcolm avait défloré dans la chambre royale était désormais oubliée. Maintenant, Essylt était devenue une amoureuse accomplie. Leurs bouches demeurèrent liées pendant un long moment. Les cheveux noirs de l'homme se mêlaient à la crinière blonde de la femme.

Puis il se redressa. Il l'observa un instant, couchée, décoiffée, à demi dévêtue. Avant de lui écarter les cuisses avec autorité. Ce fut elle même qui rejeta les pans de la robe pour ne pas le gêner. Il se défit à son tour. Tout de suite après, il s'enfonçait dans le ventre blond qu'elle lui offrait. La sorcière ne manifesta aucune réticence. Au contraire, un gémissement rauque prouva qu'elle appréciait le traitement que lui infligeait Malcolm. Elle le prouva encore en poussant un râle à chaque assaut qu'elle recevait. Le chevalier y mettait tout son cœur.

Au pied du grand chêne, sur la mousse hospitalière, leurs deux corps collés formaient comme une espèce de gros insecte. La comparaison se fit plus évidente encore quand Essylt enroula ses jambes autour du torse de son amant. Décidément, elle n'avait plus rien à apprendre en matière d'amour. Sans rompre l'étreinte, elle prit dans sa main droite une brindille qui traînait par là. Elle la serra, la serra, la serra. Jusqu'au moment où, soulevée par la vague du plaisir, elle la brisa net en fermant les yeux et en geignant doucement.

Malcolm donna quelques coups de reins de plus. Il s'arrêta et déposa un tendre baiser sur la joue de la belle blonde avant de se relever. Lui aussi avait atteint le bonheur avec ravissement. Il rajusta ses vêtements en silence. Essylt retrouva peu à peu ses forces et se releva à son tour en baissant la robe de laine qui retomba sur les tibias, dissimulant les traces des délices interdits qu'elle venait de goûter avec d'autant plus de délectation qu'ils étaient précisément interdits à une dame mariée à un roi.

Elle rectifia ses tresses, referma son corsage et reprit sa cape. Son attitude redevenait celle

qu'elle avait eu auparavant.

« Mon chéri, je vais te l'allumer, ton feu magique. Tu l'as bien mérité. Viens avec moi. »

Elle ramassa le panier et s'éloigna d'un pas décidé. Voyant qu'il ne bougeait pas, elle se retourna.

« Allons, Malcolm, viens avec moi. »

Il soupira et se résigna à la suivre. A quoi bon résister ? Il savait qu'il était prisonnier de cette femme. Définitivement.

Ils se rendirent à la cabane. Cette dernière était aussi vide qu'à l'accoutumée. Une fois la porte refermée, Malcolm suivit le même cérémonial que d'habitude. Il ôta son manteau et son épée en les accrochant au pieu. Puis il s'allongea près du cercle de pierres où Essylt préparait déjà le feu. Il l'observa de profil. Son beau visage était en partie dérobé par une tresse blonde. Il posa la main sur son dos.

« Essylt, pardonne-moi pour tout à l'heure. J'ai été ridicule. »

Elle se pencha pour l'embrasser.

« Imbécile, je ne t'en veux pas... »

Elle sortit du panier les deux petits champignons, les déposa délicatement sur les brindilles. Ensuite, elle heurta plusieurs fois les deux morceaux de fer. L'étincelle jaillit et embrasa le foyer. La flamme jeta une lueur étrange sur les traits de la jeune sorcière.

Essylt reprit le panier et déposa un dernier baiser sur les lèvres de Malcolm.

« Bon voyage, mon chéri », dit-elle en souriant.

Puis elle le quitta en fermant la porte. Une fois de plus, le chevalier resta seul, étendu près du feu.

La torpeur s'écoula peu à peu en lui. La fumée l'enveloppait. Maintenant, il connaissait parfaitement le processus et n'attendait plus d'être inondé pour fermer les yeux. Il s'amusait presque en se sentant devenir lourd, lourd, en ayant l'impression de s'enfoncer dans le sol. La tête qui tournait était en définitive la seule note désagréable qui restait dans cette opération. Son cerveau tourna donc de plus en plus vite, en lui faisant de plus en plus mal.

Et quand la fumée l'eut complètement recouvert, il n'était déjà plus dans le monde celte du VI^{ème} siècle...

* * * * *
* * * *

Un contact dur sur ses reins. Le bruit d'une conversation, tout près. Sa respiration qu'il entendait, régulière. Il était réveillé, mais n'ouvrait pas les yeux. Il voulait profiter encore de ce moment de quiétude. Une main le força à sortir de sa somnolence en secouant doucement son épaule.

« Tzoltal, c'est l'heure. Il faut nous préparer. »

Alors, il souleva les paupières. Un décor familier se présentait à lui. Un vestiaire. Une petite pièce avec des banquettes le long des murs.

Il se redressa en s'étirant. Il y avait quatre autres personnes dans la salle. Tout d'abord, le prêtre qui venait de le réveiller, vêtu d'une longue cape en peau de jaguar. Ensuite, ses trois coéquipiers : Pacal et Loltan, qui allaient jouer avec lui, et un très jeune garçon nommé Uxmal qui allait servir de remplaçant pour le cas où un des joueurs se blesserait. Tous trois, à l'exemple de Tzoltal, étaient complètement nus, à l'exception d'un collier de jade autour du cou. C'était son équipe. L'équipe de pelote avec laquelle il jouait.

« Préparez-vous à entrer sur le terrain », dit le prêtre à haute voix.

Ils prirent chacun sur la banquette un pagne blanc qu'ils s'enroulèrent autour de la taille. Mais ils restèrent pieds nus. Le prêtre, à ce moment, dirigea ses pas non vers la porte donnant sur le terrain, mais vers l'autre. Celle par laquelle ils étaient entrés. Il jeta un coup d'œil dans le corridor et se retourna.

« Avant que le match commence, annonça-t-il, vous avez le droit de voir une dernière fois vos épouses. »

Cette habitude était assez répandue. Les quatre joueurs passèrent dans le couloir. En effet, quatre femmes y attendaient. Chacun prit la sienne dans ses bras et s'efforça de s'isoler dans un

coin. Entreprise plus que difficile dans un si petit espace. Tzoltal serrait très fort contre lui Chortan. Elle n'était pas encore son épouse mais ne tarderait plus à le devenir. En tout cas, elle était belle, avec ses yeux bridés, son large faciès aux pommettes saillantes, ses cheveux noirs. Il l'embrassa et caressa ce visage tant aimé.

« Je t'aime, Chortan. »

« Je t'aime aussi, répondit-elle. Et je suis fière d'être aimée de toi : tu es le meilleur joueur de pelote du monde. »

Elle s'exprimait en yucatèque et Tzoltal avait encore du mal à saisir cette langue. Il était originaire des Hautes Terres et n'était descendu dans le Yucatan qu'à sa majorité, pour gagner sa vie. Mais en réalité, lui aussi se sentait fier d'être aimé de Chortan. Cette belle fille, issue d'une des plus aristocratiques familles d'Uaxactun, était tombée amoureuse de lui, pauvre petit étranger, parce qu'il était un grand joueur de pelote. Il répondit par un rire.

« Je te remercie, Chortan. J'aimerais en être aussi sûr. »

« Mais c'est vrai, insista-t-elle, tu es le meilleur. Tu as toujours gagné. Et aujourd'hui, tu vas encore gagner. Après ta victoire, tu viendras chez moi. »

« Oui, répondit-il. J'irai chez toi, ce soir. Si le match est terminé. Nous passerons une nuit comme jamais nous n'en avons connue. »

Ils s'embrassèrent à nouveau et se regardèrent en silence. Ils ne trouvaient plus rien à se dire. Que peux-t-on se dire quand on s'aime ?

La voix du prêtre traversa le couloir.

« C'est le moment. Nous allons sortir du vestiaire. »

Les joueurs échangèrent un dernier et rapide baiser avec les femmes, puis quittèrent le corridor. Le prêtre avait déjà ouvert l'autre porte, celle donnant sur le terrain, et attendait sur le seuil. Tzoltal en profita pour grouper ses trois coéquipiers en cercle et leur parler.

« N'oubliez pas ce que nous avons préparé. Je vous répète que nous devons... »

Il leur donna brièvement quelques instructions techniques. Tous trois l'écoutaient avec sérénité. Leur confiance en lui était totale. Il s'agissait de Tzoltal, le meilleur joueur de pelote de tout le pays maya. Ses paroles étaient celles d'un maître.

Le prêtre reçut enfin le signal et se retourna.

« Allons-y », leur dit-il.

Il s'avança. Ils sortirent du vestiaire, Tzoltal en tête. Le soleil leur tomba sur les yeux. Quand l'éblouissement se fut dissipé, Tzoltal observa ce décor si bien connu. Ils entraient sur le terrain de pelote d'Uaxactun.

Les deux frontons parallèles délimitant le champ de jeu. Au dessus, des tribunes occupées par des spectateurs. Et puis, au delà, assez loin, il y avait la pyramide. La grande pyramide dressée vers le soleil. Avec cet immense escalier qui montait. Tout en haut, on apercevait les formes du temple. Le ciel lui même semblait le couvrir avec respect. Un feu sacré brûlait devant l'entrée et la fumée emportait les vapeurs d'encens vers les dieux.

Les spectateurs avaient déchaîné le tumulte en voyant apparaître les joueurs. L'autre équipe était sortie de son vestiaire en même temps que celle de Tzoltal. Elle se tenait un peu sur la gauche. Bien alignés derrière leurs capitaines, d'un pas égal, les huit joueurs traversèrent le champ de jeu sous les clameurs. Ils franchirent la grande pelouse verte en direction de la pyramide.

A ce moment, les cris du public s'estompèrent, muselés par un respect mêlé de crainte. Le silence était retombé quand les équipes parvinrent au pied de l'escalier.

Sur les premières marches se tenaient deux prêtres-guerriers couverts de capes en peaux de jaguar, arborant des plumes d'oiseaux sur leurs casques, et tenant entre les mains de lourds javelots aux pointes d'obsidienne. Au milieu se tenaient trois autres prêtres, plus légèrement vêtus. Devant eux, sur le sol, étaient posés les équipements des joueurs. Ceux-ci s'alignèrent en regardant le sommet de la pyramide. Puis ils se prosternèrent dans un seul et unique mouvement. Ensuite, ils se redressèrent en regardant le prêtre du milieu.

« Avez-vous accompli les rites sacrés pour vous purifier ? » demanda ce dernier.

« Oui », répondirent les huit joueurs d'une même voix.

« C'est bien, dit le prêtre. Vous pouvez donc jouer à la pelote, pour le plaisir des dieux. »

Il se retourna et monta un à un tous les degrés du grand escalier. Interminable moment que Tzoltal trouvait plus interminable encore à chaque match. Le prêtre atteignit enfin le sommet et se

présenta devant l'entrée du temple, devant le feu sacré. Il jeta une poignée d'encens dans les flammes, puis se prosterna à son tour. On le vit étendre les bras, mais personne n'entendit ses paroles. Qu'importait, puisque tout le monde les connaissait.

Le prêtre redescendit l'immense escalier. Un autre moment interminable. Revenu en bas, il les regarda avec gravité.

« Je vous rappelle les règles : le match commencera quand le soleil sera sur le temple. Il durera jusqu'à l'heure où l'ombre du bâton planté devant le temple atteindra la ligne. L'équipe qui aura marqué le plus de points aura gagné. S'il y a égalité, le match reprendra demain. Et maintenant, habillez-vous. »

Les joueurs s'approchèrent. Chaque prêtre devait habiller une équipe. Tzoltal reçut une bande de caoutchouc qu'on lui enroula autour de la taille pour protéger des blessures. On lui mit ensuite une brassière autour du coude droit. Pour terminer, on le coiffa du casque orné de plumes d'oiseaux. Il était prêt à jouer à la pelote maya. Les autres joueurs furent équipés de la même façon. Le prêtre reprit la parole.

« L'équipe de Tikal a gagné le tirage au sort et effectuera l'engagement. »

C'était l'équipe adverse.

« Allez vous mettre en place. »

Ils retournèrent au centre du champ de jeu. Les remplaçants allèrent se poster devant les vestiaires. Les deux équipes de trois joueurs chacune se mirent face à face. Autour de la pelouse, il y avait quatre prêtres-arbitres. Comme à l'accoutumé, Tzoltal fixa le regard sur le but à atteindre. Sur le fronton de l'équipe adverse, à deux mètres du sol, un anneau de pierre accroché au mur, avec un orifice à peine plus large que la balle. C'était par là qu'il fallait la faire passer. Il ferma les yeux en se concentrant.

Le public maintenant regardait le sommet de la pyramide. Là haut, un prêtre observait le bâton planté à la verticale et l'ombre produite par le soleil. Lorsque celui-ci passerait au dessus du soleil, l'ombre serait presque nulle. Il serait alors midi et le match pourrait commencer. Lorsque le soleil, tombant sur l'ouest, aurait rallongé l'ombre du bâton jusqu'à une ligne tracée devant le temple, le match se terminerait.

Le silence régnait sur l'immense pelouse entourée de tribunes. Le peuple attendait le début du match...

Qu'est-ce que la vie ? Tzoltal ne s'était pas souvent posé la question, car il n'avait pas vraiment de préoccupations intellectuelles. Ce jour-là, pourtant, il se la posa. Il était à Uaxactun, la grande et belle ville où il vivait. Autour, il y avait des forêts, des vallées, des collines. Le pays des Mayas.

Au loin, les Hautes Terres se découpaient, nimbées de mystère par des nuages toujours bas, figées dans une majestueuse immobilité. Ensuite, les terres devenaient basses et la péninsule du Yucatan s'étirait jusqu'à la mer. Partout, des forêts, denses, hautes, omniprésentes. Un authentique manteau hermétique qui recouvrait tout, de la mer aux Hautes Terres. Tout, jusqu'au moindre caillou. Sous cet élément végétal et tyrannique, un œil aérien aurait eu du mal à apercevoir l'élément humain.

Quelques milliers de petits hommes aux yeux bridés, à la peau couleur de cacao, aux corps trapus marchaient sous les arbres, sur des sentiers à peine praticables, portant des charges incroyables de bois, de sel, de jade ou d'obsidienne. Ces longues caravanes descendaient jusqu'au bord de la grande mer. Ils déchargeaient leurs marchandises pour en faire les cargaisons de petits bateaux caboteurs. Ensuite, les petits hommes replongeaient encore et toujours dans la forêt.

Le pays des Mayas. Pourquoi se considéraient-ils ainsi ? Ils parlaient vingt-quatre langues et se groupaient en quelques dizaines de tribus, dont certaines encore à demi nomades. En réalité, ce qui les unissait était peut-être la réponse à la question que se posait Tzoltal. Qu'est-ce que la vie ?

Parce que pour ces petits hommes à la peau couleur de cacao, cette question ne se posait même pas. La vie pour eux se ramenait à trois choses : le Soleil, l'Eau, le Maïs. Si le Soleil ne brillait pas, si l'Eau ne coulait pas, si le Maïs ne poussait pas, la vie n'existerait pas. C'était simple et terrible. Et cela arrivait assez souvent.

Alors, les prêtres s'étaient dit que si les dieux du Soleil, de l'Eau et du Maïs étaient si capricieux, c'était peut-être qu'il leur manquait un quatrième élément. Et ils étaient arrivés à la conclusion que ce quatrième élément était le Sang. Un homme devait accepter de sacrifier sa vie, et son sang cou-

lant sur la terre maya irriguerait suffisamment celle-ci pour assurer la croissance du maïs. Le sang d'un homme pour garantir la nourriture d'un peuple.

Mais quel homme ? Les prisonniers de guerre n'étaient pas dignes de servir de boisson aux dieux. Il leur fallait un sacrifice plus prestigieux.

Alors, on avait inventé la pelote maya, ce jeu sacré où il fallait faire passer la balle dans le cercle accroché au fronton en s'aidant simplement des coudes, des hanches et des genoux. Le capitaine de l'équipe vaincue devenait le sacrifice qu'on offrirait aux divinités.

Ce jour-là, à travers les montagnes couvertes de forêts, des milliers d'hommes braquaient leurs yeux bridés en direction d'Uaxactun. Là allait avoir lieu le match que tous attendaient. Le perdant serait décapité sur la pyramide. Et son sang, s'écoulant, irriguerait la terre pour faire pousser le maïs. Aucun Maya n'aurait à craindre la famine. Ni pour lui, ni pour les siens. Mais d'abord, il fallait jouer le match...

Une clameur fit trembler le terrain de pelote. Le prêtre, tout en haut, venait de lever le bras. Le soleil était sur le temple et la partie pouvait commencer.

L'équipe de Tikal était excellente. Elle arrivait avec un palmarès flatteur. Ses trois joueurs manifestèrent aussitôt une parfaite technique du genou pour contrôler la balle de caoutchouc. Tzoltal avait disposé sa formation selon sa tactique habituelle : lui même se tenait sur la droite, Loltan sur la gauche et Pacal en retrait pour protéger le cercle. Dans cette disposition, ils protégeaient parfaitement leur fronton.

Les hommes de Tikal firent tourner la balle un bon moment avant de lancer leur première attaque. Une combinaison de passes qui plaça leur capitaine en bonne position tout près du mur. A ce moment, il fallait éviter de le heurter et reprendre la boule du coude en direction du cercle. Si on avait de la chance, elle passait au milieu. Si on n'en avait pas, elle cognait contre le bord et retombait. Il fallait alors refaire l'engagement. Cette fois-ci, elle frappa la limite et n'entra pas de justesse. Tzoltal fit la grimace : cela s'annonçait dur...

Les hommes d'Uaxactun se mirent à attaquer à leur tour. Eux aussi firent circuler la balle de genou à genou en cherchant la faille entre les trois joueurs qui leur faisaient face. Tzoltal se décida à tenter sa chance. Il s'enfonça dans la défense adverse. Un adversaire se colla immédiatement contre lui. Il leva cependant le bras gauche pour réclamer la pelote. Loltan la lui envoya d'un coup bien précis. Le capitaine réalisa alors son geste favori : il reprit la boule du genou gauche pour la faire passer par dessus le défenseur qui le marquait. Se retournant avec vivacité, il la reprenait déjà derrière lui du genou droit en l'amenant le long du fronton. Là, il frappa du coude. La balle de caoutchouc entra proprement dans le cercle de l'équipe de Tikal.

La clameur devint une tempête. Les partisans d'Uaxactun criaient et s'embrassaient. Quand le calme revint, on n'entendit plus qu'un murmure admiratif. Tzoltal était bien le meilleur.

Le match reprit. Le point marqué en avait complètement modifié le visage. La domination de l'équipe d'Uaxactun devint écrasante. Contrôles du genou, passes des hanches, tirs du coude, tout y passait. La seule chose qui manquait était les points. Près de dix fois, la lourde balle heurta le cercle de pierre sans vouloir y entrer.

Avec tout cela, Tzoltal ne s'aperçut pas que le temps passait. Soudain, il leva la tête et constata que l'après-midi déclinait déjà vers sa pente descendante. Cela renforça son moral : allons, la victoire était proche. Il pensa à Chortan et à la nuit merveilleuse qu'ils allaient passer ensemble.

Les joueurs de Tikal repartirent à l'attaque. Ils semblaient avoir retrouvé une énergie perdue. Leurs démarrages laissaient les adversaires à un pas derrière. Un soupçon vint à Tzoltal : de nombreux joueurs de pelote maya prenaient des substances hallucinogènes pour surmonter la fatigue. Cela était interdit, bien sûr, mais il y avait bien des moyens d'échapper aux contrôles. Tzoltal savait cela aussi. Car il avait lui même employé ces substances à ses débuts, quand il voulait s'imposer à tout prix dans ce sport si difficile.

Il leva encore la tête. L'après-midi touchait à sa fin. Il se demanda s'il valait mieux rester groupés en défense ou risquer de nouvelles offensives. Son tempérament le fit opter pour la seconde solution. Prenant un risque qui lui avait souvent été favorable, il partit seul vers le fronton adverse. En général, Pacal lui adressait alors une longue passe à travers tout le champ de jeu et, avec son talent infini, il parvenait à la contrôler en plein vol pour se retrouver idéalement placé pour marquer. Mais ce jour-là, la boule ne vint pas. Et pour cause : en se retournant, il vit que Pacal l'avait perdue. Un adversaire l'emportait avec les genoux. Cet adversaire la passa à son capitaine. Et le capi-

taine ajusta posément un coup de coude. La pelote, très proprement, alla fuser en plein milieu du cercle de l'équipe d'Uaxactun.

Tzoltal ferma les yeux en s'efforçant de ne pas entendre les cris du public. C'était trop bête : encaisser ce point qui signifiait l'égalisation à l'approche de la fin du match...

Tout était à refaire. S'il n'y avait pas de vainqueur, il faudrait remettre la partie au lendemain. Il grimaça : il ne pourrait plus rejoindre Chortan, cette nuit.

Et en effet, les joueurs de Tikal, tout heureux, se regroupaient devant leur fronton. De toute évidence, ils cherchaient à préserver ce résultat en espérant rejouer le jour suivant. Les minutes s'écoulaient. Le public se taisait peu à peu et préférait suivre la courbe du soleil qui annonçait déjà le crépuscule. La fatigue et la soif accablaient les hommes qui jouaient.

Tzoltal hésita quelques secondes. Tant pis, il fallait essayer une dernière fois. Quand son équipe eut la balle, il s'engouffra entre les trois adversaires, juste sous le cercle. Loltan et Pacal combinèrent à deux et le second adressa la boule à son capitaine d'un coup de hanche qui surprenait toujours les rivaux. Il la vit arriver et s'apprêtait à la recevoir. Mais un coude venu de nulle part jaillit devant lui et lui enleva cette pelote de caoutchouc tant convoitée. Quand il tourna la tête, son cœur s'arrêta de battre.

Il voyait le capitaine de Tikal qui s'échappait vers le fronton d'Uaxactun, absolument seul et jonglant avec la balle entre les genoux. Ce n'était pas possible : ils n'allaient pas perdre maintenant ! Tous trois se lancèrent dans une poursuite désespérée. La fatigue collait leurs pieds au sol. Comme dans un rêve, Tzoltal vit son adversaire arriver sous le cercle, élever la boule avec le genou, ajuster un coup de coude. Le rêve vira au cauchemar : la pelote entra dans l'orifice du cercle.

Les partisans de Tikal déchaînèrent un ouragan sur le champ de jeu. A présent, c'était eux qui entrevoyaient la victoire. Tzoltal regarda le ciel : le soleil dégingolait sans pitié. Le match était pour ainsi dire terminé.

Il s'efforça de galvaniser ses coéquipiers et effectua lui même l'engagement. Ce fut avec l'énergie du désespoir qu'ils repartirent à l'attaque. Mais les joueurs de Tikal se collèrent à eux. Impossible de s'approcher de leur fronton. Malgré tout, il parvint à se glisser entre les défenseurs en contrôlant la balle. Il l'amena contre le mur. Et là, épuisé mais debout, il eut la force de donner un ultime coup de coude. Ses yeux suivirent la trajectoire capitale.

La boule de caoutchouc se dirigeait tout droit vers le cercle. Elle allait entrer. Elle frappa l'intérieur du cercle, rebondit et retomba. Sans être entrée.

Tzoltal n'entendit pas les cris du public. Il ne vit pas le prêtre sur la pyramide lever les bras pour signaler que la partie était terminée. Il ne vit pas les adversaires qui sautaient de joie. Simplement, il comprenait. Il comprenait qu'il venait de perdre.

Alors, il revint au centre du champ de jeu. Ses camarades s'approchèrent pour l'embrasser. Jamais leurs effusions n'avaient été si longues, si fraternelles. Le remplaçant Uxmal arriva à son tour sur la pelouse. Tzoltal ne saisit pas pourquoi les yeux du jeune homme étaient mouillés de larmes. Il ne saisit pas non plus pourquoi les joueurs de Tikal, venus l'embrasser à leur tour, étaient si chaleureux.

Simplement, il fit ce qu'il avait à faire. Ayant salué tout le monde, il traversa le champ de jeu. Pendant qu'il marchait sur le grand rectangle encore jonché de traces de pied, un silence profond l'accompagnait. Les spectateurs qui, quelques minutes plus tôt, braillaient à n'en plus pouvoir, s'étaient figés dans une immobilité muette. Il arriva au pied de la pyramide.

Les deux prêtres qui montaient la garde ne frémirent pas. Celui qui l'avait reçu était au milieu de la première marche. Curieux contraste : Tzoltal haletait furieusement, la sueur trempait son corps cuivré. Le religieux était parfaitement propre et très droit. Il posa les mains sur les épaules du joueur de pelote.

« Tzoltal, dit-il, tu as été désigné par les dieux... »

Alors, Tzoltal comprit enfin pourquoi les autres joueurs l'avaient embrassé avec autant de chaleur ! Il comprit enfin qu'il venait de jouer son dernier match.

Sans le brusquer le moins du monde, le prêtre le débarrassa de son équipement. Il demeura tel qu'il était venu, seulement vêtu de son pagne et du collier de jade.

« Tzoltal, les dieux t'appellent... »

Il se retrouva devant l'immense escalier qui montait vers le ciel. Tout là-haut, il apercevait la

fumée du feu sacré qui flottait dans l'azur immaculé.

Presque sans en avoir conscience, il se vit remuer le pied pour gravir une marche, puis une autre, puis encore une autre. C'était interminable. Il se disait qu'il n'arriverait jamais au sommet. Mais degré par degré, il s'élevait toujours. Derrière lui, il le savait, des milliers de personnes le regardaient. Il n'eut pas même l'idée de se retourner. Il n'était plus parmi eux. Il était déjà ailleurs.

Et il montait sans arrêt, et les marches se succédaient. Une image pourtant lui vint à l'esprit : celle de Chortan, son ample visage, ses joues si douces. Il se demanda furtivement si elle en aimerait un autre et se rendit compte avec surprise que cela lui était égal. Les choses de la vie apparaissaient dérisoires, presque inexistantes, aux portes de la mort.

Après une éternité, il atteignit les derniers degrés. Encore un ultime effort pour monter sur la pyramide. Il était très haut, maintenant, et il se dit qu'il était dans le ciel. Au dessous de lui, il y avait la terre et les hommes. Mais c'était si loin... Devant l'entrée du temple, deux nouveaux prêtres-guerriers étaient postés en sentinelles. Deux autres attendaient en le regardant. Au milieu, il y avait un feu. D'un rouge vif et éclatant. L'odeur de l'encens lui agressa les narines et il se dit que c'était déjà l'odeur d'un autre monde.

Mais surtout, il vit ce à quoi il n'avait pas pensé. Curieusement, car c'était la première chose à laquelle il aurait dû penser. Un billot, posé par terre, qui attendait qu'il posât la tête dessus. Il vit aussi un homme, un peu à l'écart. Celui-ci était grand et vigoureux. Il tenait à la main droite une hache à la cognée d'obsidienne taillée.

Tzoltal, qui s'était maintes fois posé la question au cours de sa carrière de joueur de pelote, n'eut pas peur. Son destin s'étalait naturellement devant lui. Il leva les yeux pour observer le soleil. Il était merveilleux.

« Les dieux t'attendent, lui dit un prêtre. Purifie-toi une dernière fois. »

Il s'exécuta machinalement. Il se prosterna devant le feu, le front sur la pierre. Il était censé se recommander aux divinités. En réalité, il pensait à tout, sauf au panthéon de la religion maya. Il revoyait encore et toujours la belle Chortan, son corps tant aimé, ces nuits sans fin passées à le caresser. Il s'aperçut avec étonnement que de sa vie entière, ce serait en définitive la seule chose qu'il regretterait vraiment dans l'au-delà.

Le prêtre, pendant ce temps, étendait les bras et parlait au ciel. Il s'adressait aux dieux et leur expliquait, en résumé, que leur soif allait être apaisée et que leur colère ne devait pas tomber sur les Mayas. Quand il n'entendit plus sa voix, Tzoltal sut qu'il devait se relever. Ce qu'il fit. Le prêtre le saisit par l'épaule et, sans le pousser en aucune manière, l'incita à avancer. Il vit approcher le petit billot sur lequel allait s'achever sa vie. C'était étrange : un si petit meuble pour finir une existence...

Toujours sur l'injonction du prêtre, il s'agenouilla. Ensuite, il hésita : que devait-il faire ? Ah oui, baisser la tête, poser le front sur le billot. Maintenant, il ne voyait plus rien. Mais il n'avait plus rien à voir. Simplement à attendre.

Alors, il attendit. Il ne vit pas l'exécuteur qui s'approchait, la hache levée. Il ne vit pas le grand homme fort se poster un peu sur la droite. Il se surprit à penser que c'était un peu long. Devait-il fermer les yeux ? Il préféra les garder ouverts. Qu'attendait le bourreau ? Il était là pour abattre la hache. Qu'il le fasse.

Un souffle d'air lui apprit soudainement qu'il venait de le faire. L'instant d'après, une atroce, une inimaginable douleur, comme jamais Tzoltal n'aurait pu en concevoir, éclata sur sa nuque. Il vit mille étoiles rouges danser dans ses yeux. Il sentit la folie parcourir son crâne. Criait-il sous la souffrance ? Il ne le savait pas. Mais il souffrait, il souffrait...

Sa dernière sensation fut le sang qui s'écoulait à flots sur sa peau. Ce sang qui devait irriguer les champs de maïs du pays maya. Ce fut effectivement sa dernière sensation, car les dieux du Soleil, de l'Eau et du Maïs, magnanimes envers lui, abrégèrent son horrible douleur en l'emmenant rapidement dans le noir de la mort...

* * * * *
* * * *

Malcolm eut du mal à se réveiller. Il suffoqua un moment et ne sut pas très bien s'il s'agissait encore de l'influence du feu magique ou s'il était redevenu Malcolm, le guerrier celte. Le « voyage » qu'il venait de faire l'avait particulièrement impressionné. Tzoltal, la pelote maya... Malgré lui, il porta la main à son cou pour vérifier qu'il n'était pas décapité.

Quand il put respirer normalement, il constata, rassuré, qu'il était bien revenu dans la petite cabane. Le feu, près de lui, était éteint et recouvert de cendres. Il se releva, reprit son manteau et son épée, et sortit. A sa grande surprise, il n'aperçut pas Essylt. Elle ne se trouvait pas au pied du chêne où elle attendait d'habitude.

En fait, il ne s'inquiéta pas vraiment, car il comprit tout de suite que c'était une nouvelle fantaisie de la sorcière blonde. Il partit à sa recherche dans la forêt. Mais il ressortit de cette dernière sans l'avoir trouvée. Sa marche l'amena près de la mer. Il ne sut pas quel étrange instinct le fit descendre sur la plage de galets. Il ne sut pas non plus ce qui le poussa à se diriger vers quelques rochers, un peu plus loin. Dans un de ces rochers, le plus grand, s'enfonçait un creux, une sorte de souterrain naturel.

Il se présenta à l'entrée. Bien entendu, Essylt était là. Tranquillement assise sur une grosse roche, les genoux repliés sous la robe, jouant négligemment avec sa longue tresse. Evidemment, elle ne le regarda même pas.

« Essylt, lui reprocha-t-il doucement, tu aurais pu rester devant la cabane. Imagine que quelqu'un soit venu et qu'il m'ait trouvé près du feu... »

Elle ne se donna pas la peine de répondre. Il entra dans le souterrain. La mer arrivait jusqu'au bord du tunnel naturel. Elle léchait tendrement la roche, tout près de lui.

« Malcolm, dit-elle soudain, déshabille-toi... »

Une telle requête, en un moment et à un endroit pareil, était pour le moins saugrenue. Mais il n'y avait rien à faire : Malcolm était totalement privé de volonté en présence de cette sorcière. Sans un mot de protestation, il commença à se déshabiller. L'air marin lui emplissait les narines pendant qu'il jetait ses vêtements par terre. Très vite, il se retrouva aussi nu qu'au jour de sa naissance. Essylt jouait toujours avec sa tresse sans le regarder.

« Viens ici », dit-elle simplement.

Il frissonna et ce n'était pas de froid. C'était une impression qu'il connaissait bien désormais et qui lui faisait un peu honte. Contre toute autre personne, y compris le roi, il se serait rebellé, n'aurait pas accepté ce désir manifeste d'humiliation. Mais avec Essylt, tout était différent. Elle commandait et il obéissait. Cela commençait à devenir naturel pour lui.

Alors, il s'approcha d'elle, presque à la toucher. Toujours assise, elle daigna enfin le regarder. Avec dans ses yeux bleus un mélange d'admiration et d'amusement. Elle prit ses deux tresses et les jeta sur les épaules nues, dans un geste de propriétaire.

« Pourquoi m'as-tu dit de me déshabiller ? » demanda-t-il.

« Pour voir si tu obéirais », répondit-elle d'une voix espiègle.

« Mais tu sais bien que je t'obéis toujours ! soupira-t-il. Je fais tout ce que tu me demandes. »

« C'est pour cela que c'est amusant », sourit-elle.

Malcolm ne pouvait plus se retenir. Il la prit dans ses bras, l'écrasa sur la roche où elle était assise et l'embrassa aussitôt. Elle l'enlaça aussi en caressant avec joie le dos de son amante. Quand l'union fut faite, elle enroula les jambes autour de son torse. Leurs bouches ne se quittaient plus. Quand les coups de reins de l'homme se firent plus violents, Essylt ferma les yeux et respira tout à la fois le plaisir et l'air marin.

Elle libéra le chevalier de l'étau de ses cuisses qui pendirent à nouveau sur les bords de la roche. Malcolm reprenait son souffle. Il s'apprêtait à se retourner vers ses vêtements, quand la voix d'Essylt le fit à nouveau sursauter.

« Malcolm, mets-toi à genoux... »

Bien sûr, elle voulait tester jusqu'au bout sa puissance sur lui. Elle put en mesurer la portée, car il ne marqua qu'une seconde d'hésitation. Tout de suite après, il pliait une jambe et s'agenouillait devant elle. Elle tendit la main et caressa les beaux cheveux noirs.

« Dis-moi que tu m'aimes... », demanda-t-elle.

Il leva la tête et reçut dans les yeux le choc du regard d'Essylt. Le regard d'une sorcière. Il fut subjugué.

« Je t'aime... », murmura-t-il.

Satisfaite, elle lui tapota gentiment la joue, avant de sauter au bas de la roche. Elle ramassa son panier et se drapa dans sa cape.

« Nous nous reverrons au dîner, ce soir », lança-t-elle, mutine.

Au moment de quitter la cachette, elle se retourna une dernière fois.

« Pense à te rhabiller avant de passer à table ! »

Resté seul, Malcolm le fit avec des gestes résignés. Aucune issue ne s'offrait à lui. Cette sorcière blonde était son amour. Et son malheur.

* * * * *

Essylt gambada à travers les prés pour rentrer au Château. Celui-ci, emmitouflé dans son ennui, ne tressaillit même pas en la voyant arriver.

En traversant le petit verger, elle distingua deux silhouettes allongées au pied d'un pin. Un garçon et une fille enlacés. Elle reconnut Dahuda, une de ses servantes. La jeune domestique qui avait été la première à l'appeler « Votre Majesté » après la nuit de noces. Elle était occupée à une activité sans équivoque et l'homme qui l'étreignait était un des gardes du Château. La main du soldat se perdait dans les cheveux blonds, la bouche de Dahuda courait sur le visage masculin. Cela fit sourire Essylt. Elle s'éloigna en feignant de n'avoir rien vu.

Elle entra dans la chambre des femmes. Et se retrouva nez à nez avec Derdrain. Cette dernière, bien plantée près du canal, l'attendait visiblement. Elle n'était pas seule. Odric et ses trois acolytes étaient assis sur les lits, un peu à l'écart, et le nain Tibério se tenait debout à l'entrée de la chambre des hommes. Essylt se mit instinctivement sur la défensive.

« Bonjour », dit-elle avec politesse.

« Bonjour, Votre Majesté, répondit Derdrain d'une voix ironique. Votre Majesté a-t-elle fait une bonne promenade ? »

« Mais excellente, ma chère, excellente. La campagne est superbe, aujourd'hui. Il y a un ciel bleu, un soleil jaune, une herbe verte. Une floraison de couleurs, comme vous le voyez. Ah, j'oubliais : il y a aussi des petits lapins dans la forêt. Adorables, croyez-moi. »

Le ton moqueur ne troubla pas la concubine.

« Il y avait aussi, dit-elle, le chevalier Malcolm... »

Essylt comprit brusquement le but de cette embuscade. Elle s'efforça de dissimuler les palpitations de son cœur.

« Que dites-vous ? Malcolm ? Mais non, il ne m'a pas accompagnée ! Vous savez bien qu'il garde les troupeaux du roi, puisque c'est sa fonction. »

« Il garde aussi des bêtes qui s'égareront ! grinça Derdrain. Arrêtez de mentir : Malcolm vous accompagne chaque fois que vous vous promenez dans les bois. On vous a vus. »

Essylt pria pour ne pas céder à la panique. Odric restait assis sans intervenir, observant la scène d'un œil presque indifférent. S'il laissait la concubine de Finn se défouler, c'était qu'il n'avait rien de concret contre la reine. Le moindre geste, la moindre parole imprudente de cette dernière pourrait devenir un soupçon contre elle.

« Voyons, Derdrain, pourquoi employez-vous ce ton ? Bien sûr, le chevalier Malcolm m'escorte parfois dans mes promenades et il m'aide très gentiment à cueillir mes herbes. Y voyez-vous quelque chose de mal ? »

« A cueillir des herbes ? répliqua la voix sceptique de la brune. Et vous avez besoin de lui pour cela ? »

Elle se planta résolument devant Essylt et cracha ce qui lui brûlait les lèvres :

« Malcolm couche avec vous ! »

Aucun d'eux ne put voir le tressaillement qui parcourut la reine. Elle répondit d'une voix qui se voulait calme.

« Allons, mademoiselle, en toute honnêteté, vous me donnez l'impression d'avoir abusé de la bière. Malcolm et moi sommes d'excellents amis, c'est un fait, mais cela s'arrête là. »

« Il couche avec vous ! Tout le monde le sait, sauf ce pauvre Finn ! »

« Pourquoi Finn saurait-il une chose qui n'existe pas ? »

« Cela existe ! Malcolm vous couche sous un arbre, il vous soulève la robe et il vous touche tout ce que vous cachez au dessous ! »

« Mademoiselle, votre imagination dans ce domaine me laisse bouche bée. »

« C'est la vérité ! »

Dans la pièce, ils étaient tous tendus vers Essylt, attendant le geste, la parole qui la trahirait. Elle resta de marbre.

« Prouvez-le... », dit-elle simplement.

« Oh, mais je le prouverai ! Et j'aurai l'immense joie de voir votre museau de sorcière traîné dans les pierres par un cheval au galop. »

« Hum, mademoiselle, vous semblez vous être endormie voici un siècle : il y a longtemps qu'on n'inflige plus ce genre de châtement chez les Celtes. Nous nous sommes un peu civilisés, malgré tout. Du reste, j'avoue avoir du mal à comprendre votre attitude : de quoi vous plaignez-vous ? Vous êtes dans ce château exactement ce que vous étiez avant mon arrivée. Et Finn, je le sais, continue à vous ouvrir son lit assez régulièrement. »

« Oui, et à chaque fois, j'y tombe sur votre odeur nauséabonde qui imprègne les draps... »

« Je pourrais moi-même me plaindre de trouver votre odeur quand j'entre dans « mon » lit. Mais Finn a voulu garder ses concubines et je respecte sa volonté. Je connais les coutumes celtes, puisque ce sont les miennes. Donc, je vous répète ma question : de quoi vous plaignez-vous, puisque rien n'a changé dans votre situation ? »

« Je me plains que vous êtes là et que je voudrais bien que vous n'y soyez plus ! »

« Malheureusement, il faut une reine à ce pays et il se trouve que c'est moi. »

« Une reine ? éructa Derdrain. Vous osez vous classer dans cette catégorie alors que vous trompez votre mari ! Moi, je vous classe parmi les folles ! Vous êtes une sorcière de pacotille. Vos infusions ne sont que des tromperies qui ne guérissent rien du tout. »

« Mademoiselle, si vous ne croyez pas à mes recettes... »

La concubine l'interrompit pour se lancer à l'attaque frontale :

« Vous êtes une putain ! »

La manœuvre était trop grossière. Derdrain attendait, bien sûr, la gifle d'Essylt qui donnerait le signal d'une nouvelle bagarre. Elle ne tomba pas dans le piège et resta immobile et silencieuse.

« Putain ! » répéta Derdrain, presque bouche contre bouche.

Odric semblait s'amuser follement à ce spectacle. Essylt se forçait à n'avoir aucune réaction. Voyant que sa rivale était décidée à ne pas répondre, la brune s'écarta et sortit de la pièce après un dernier regard de haine. La reine tourna les yeux vers le neveu du roi.

« Est-elle toujours aussi douce et attentionnée ? » demanda-t-elle avec ironie.

Odric sourit en se levant.

« Dommage que vous ne lui ayez pas répondu, comme elle le désirait. »

« Cela vous aurait fait plaisir ? »

« Les distractions sont si rares, par ici ! »

« Vous n'allez pas accorder foi à ces élucubrations concernant Malcolm et moi même ? »

Il ne se donna pas la peine de répondre. Suivi de son clan, il s'apprêtait à sortir lui aussi. Essylt l'interpella.

« Odric, je sais très bien ce que Derdrain me reproche. Mais vous, que reprochez-vous à Malcolm ? »

Il répliqua par un sourire un peu triste.

« Aussi grand que soit un royaume, il n'a jamais qu'un seul trône. »

« Je vois, dit-elle. Vous craignez que Malcolm vous prenne celui de Finn ? »

« Il est son neveu, comme moi. Nous avons les mêmes devoirs. Mais aussi, hélas, les mêmes droits. »

« Si je donne un héritier à Finn, fit-elle remarquer, la question sera réglée. Ce n'est donc pas Malcolm que vous avez à craindre pour cela. »

Odric la regarda en plongeant ses yeux dans les siens.

« Encore faudrait-il que cet héritier soit vraiment de Finn... »

« Je mettrai qui que ce soit au défi de prouver le contraire ! » répondit-elle fermement.

Il haussa les épaules, puis sortit en entraînant ses acolytes avec lui. Dans la pièce, il n'y avait

plus que Tibério avec elle.

« Mon cher astrologue, dit-elle, si vous pouviez m'expliquer ce qui m'arrive, vous me rendriez service, car je me vois entouré de fous. On m'accuse de tromper mon mari, vous rendez-vous compte ? »

Le nain se sentait toujours étrangement mal à l'aise devant la reine.

« Les étoiles, répondit-il, me disent que votre conduite n'est pas celle d'une honnête femme. »

« Vraiment ? Les étoiles vous ont-elles dit cela ou est-ce l'interprétation que vous en faites ? »

« Je suis un grand astrologue, sursauta Tibério. Je connais toutes les étoiles, je parle avec elles et elles me révèlent tous leurs secrets. »

« Mais aujourd'hui, elles se trompent complètement sur moi. Après tout, c'est peut-être parce que je ne suis pas une femme ordinaire : je suis une sorcière. »

« Oui, je sais. Vous savez guérir les maladies. »

« Il n'y a pas que cela. Je connais aussi un secret fabuleux. Je possède des champignons magiques. »

« Comment ? » s'étonna-t-il.

« Oui. Quand on les fait brûler, ils ont le pouvoir de transporter les êtres humains dans le passé, à des époques où nous n'étions pas nés... »

Tibério se raidit sous la plaisanterie.

« Vous avez tort de vous moquer de moi ! Je suis un grand astrologue, et un jour je vous le prouverai ! »

Il sortit de la pièce à son tour, terriblement vexé. Restée seule, Essylt put enfin respirer et réfléchir.

Ainsi, tout le monde savait, pour elle et Malcolm. Elle s'en doutait déjà un peu. Mais à présent, la certitude était physique. Cependant, elle ne s'affola pas. Tout le monde savait, sauf Finn. Et personne n'oserait le lui dire sans une preuve irréfutable.

D'un pas lent, elle retourna dans la chambre royale, et là, se perdit tellement dans ses pensées qu'elle en oublia d'ôter sa cape. Bien sûr, elle pouvait se rassurer en se disant qu'elle était une sorcière capable de beaucoup de choses. Mais sa situation apparaissait ensuite dans toute sa crudité : elle était la reine et elle trompait le roi. Dans ce cas précis, ses connaissances en sorcellerie ne lui étaient d'aucun secours ! Elle devrait réagir comme n'importe quelle femme.

« *Je continuerai à voir Malcolm, mais il faudra être plus prudente* » décida-t-elle.

Des cris la tirèrent de ses réflexions. Surprise, elle quitta la chambre royale pour se rendre dans la grange voisine. Ce fut pour tomber sur un spectacle très sympathique : les jeunes gens du Château avaient décidé de se baigner. Ils avaient installé deux grands bacs au milieu de la chambre, avaient allumé un feu pour chauffer l'eau et barbotaient à présent dans la plus totale promiscuité, comme cela était souvent le cas en ce temps. Il y avait trois garçons et trois filles plongés dans la cuve, occupés à se tremper et à rire.

Une des baigneuses l'aperçut. Elle était aussi blonde que la reine, arborait les mêmes tresses, déjà défaites et mouillées.

« Madame, madame, voulez-vous vous joindre à nous ? »

Essylt sourit. Elle savait que si les jeunes gens se baignaient presque chaque jour, c'était davantage pour tromper leur ennui que par véritable souci de propreté.

« Pourquoi pas ? » répondit-elle.

Elle se déshabilla en faisant passer la robe par dessus sa tête. Pendant qu'elle se penchait pour se déchausser, elle devinait les regards qui détaillaient son corps. Les rires se turent pendant qu'elle approchait, complètement nue. Ses lourdes mamelles laiteuses tressautèrent quand elle enjamba le rebord du bac. Elle plongea avec délice dans l'eau chaude.

La jeune fille qui l'avait invitée se frottait les seins en la couvrant des yeux. Il n'y avait chez elle ni jalousie, ni envie. Seulement une admiration réelle et naïve.

« Madame, vous êtes la plus belle des reines », dit-elle avec simplicité.

« Merci », répondit Essylt, sincèrement ravie.

Puis elle enfonça la tête dans l'onde bienfaisante.

* * * * *

Dans la chambre des hommes, quand tombait la nuit, les ronflements résonnaient à travers l'obscurité. Les hommes dormaient pour la plupart deux par deux. Malcolm partageait un lit avec son ami Korvegall, un de ceux qui l'avaient accompagné quand Finn l'avait renvoyé de l'armée.

Cette nuit-là, Korvegall se retourna sous la couverture. Soudain, il se mit à parler très doucement.

« Malcolm, je dois te demander quelque chose. »

« Quoi donc ? »

Korvegall semblait très gêné.

« Tu sais, depuis quelque temps, on raconte des choses dans le pays. A propos de toi. De toi et de la reine... »

Malcolm sentit son visage rougir de colère dans l'obscurité.

« Qui ose affirmer cela ? Dis-le moi ! »

« Malcolm, je sais que c'est vrai, insista Korvegall avec patience. Et tout le monde le sait. J'ai beaucoup d'amitié pour toi, et jamais je ne jugerai tes actes. Mais je voudrais savoir si tu es conscient de ce que tu fais : elle est la femme du roi... »

Le chevalier ne répondit pas. A quoi bon ? Toutes ses dénégations auraient sonné faux. De plus, il lui répugnait de mentir à Korvegall. A travers l'écran des ténèbres, il ne pouvait voir le regard scrutateur de son ami.

« Malcolm, je ne veux rien savoir de tes sentiments. Si tu es amoureux d'elle, je te comprends très bien. Mais vraiment, je ne comprends pas. »

« Tu ne comprends pas quoi ? »

« Ecoute, tu ne t'en rends peut-être pas compte. Mais les autres s'en rendent compte pour toi : tu as changé. Beaucoup changé. Tu n'es plus du tout le même. »

Il se tut. Il hésitait visiblement à poursuivre.

« Veux-tu que je te dise à quoi tu ressembles maintenant ? Pardonne-moi, tu as l'air d'une épave. »

Malcolm tressaillit sous la couverture.

« Plus que d'une épave, poursuivait Korvegall, d'un esclave. Tu es amoureux d'elle, soit. Mais as-tu vu à quel point elle te commande ? Il lui suffit d'un regard, d'un sourire et tu es presque à ses genoux. Comme un enfant ! Tout le monde s'en aperçoit, tu sais. »

Malcolm remercia le Ciel d'être enveloppé par la nuit. Son ami ne pouvait voir la honte qui couvrait son visage. Oui, il était devenu l'esclave d'Essylt. Mais il ne savait pas que cela se voyait autant !

« Allons, je ne veux pas te condamner, ni même te juger. Mais je voudrais savoir : que t'a-t-elle fait ? Quel philtre t'a-t-elle donné pour te rendre amoureux à ce point ? »

Depuis un certain temps, Malcolm éprouvait le besoin de se confier à quelqu'un. Korvegall était la personne qu'il lui fallait. Il allait tout lui dire...

Les mots s'entassaient déjà dans sa bouche, prêts à se déverser comme un torrent. Il se retint juste à temps, s'apercevant de ce qu'il allait faire.

Il avait failli dire, tout naturellement : « *Eh bien, vois-tu, la reine Essylt est une sorcière. Une véritable sorcière. Elle connaît un secret incroyable : un feu magique. Ce sont des champignons. Non pas ceux que tu manges parfois. D'autres, très particuliers, qu'on ne trouve qu'au fond de la forêt. Quand on les brûle, ils ont un pouvoir extraordinaire : ils dégagent une fumée qui fait s'évanouir celui qui est juste à côté. Et cette personne se réveille ensuite dans le passé, à une autre époque et dans un autre lieu. Quand l'effet du feu magique s'estompe, on revient ici et on retrouve notre temps et notre corps. Voilà ce que m'a fait découvrir cette belle sorcière...* »

Il avait été à deux doigts de dire cela à Korvegall ! Il imaginait sans peine la tête effarée de son ami s'il avait prononcé une seule parole !

Non, décidément, il ne pouvait parler à personne de ce secret. Pas même à son meilleur ami. Il se rendit compte alors à quel point il était désormais prisonnier d'Essylt.

« Je ne peux pas te le dire, murmura-t-il. Ce n'est pas que je ne te fasse pas confiance. Mais tu me prendrais pour un fou... »

Il se retourna sur son lit et tenta de s'endormir.

Les mois avaient passé. Le Château était toujours aussi ennuyeux et la mer battait toujours imperturbablement le grand rocher.

Et Derdrain et le clan d'Odric étaient toujours au désespoir. Une fois de plus, ils se réunissaient dans l'étable, et une fois de plus, ils devaient avouer leur impuissance.

« Ces deux-là nous narguent, gémissait la concubine de Finn. Ils couchent ensemble, nous le savons tous. Mais pas moyen de le prouver ! Tous les soirs, au dîner, cette folle me regarde et elle rit presque. Je l'étranglerais ! »

« Malcolm en fait autant avec nous », répondit Gondain en écho.

Ils avaient en effet déjà tout essayé pour démontrer la liaison entre la reine et le chevalier, mais sans jamais pouvoir les prendre sur le fait.

« Nous n'avons peut-être pas employé le moyen qu'il fallait », laissa tomber Odric.

Tous le regardèrent : le neveu du roi ne parlait jamais pour ne rien dire.

« Tu as trouvé quelque chose ? » demanda Derdrain en reprenant espoir.

« Je suis bête de ne pas y avoir pensé plus tôt : Finn n'écouterait aucun d'entre nous. S'agissant de ce genre de décision, il n'écoute qu'une personne : le nain Tibério. Au diable si je sais comment cet astrologue raté a pu atteindre une telle influence sur lui ! Mais c'est ainsi. Ne cherchons pas plus loin : si Finn doit apprendre l'infidélité de son épouse, ce sera par Tibério et par personne d'autre. »

Dans le silence qui suivit, il s'adressa à Denoal.

« Va le chercher. S'il ne veut pas venir, amène-le par le fond de la culotte. »

Le guerrier disparut. Il revint un peu plus tard, accompagné par Tibério. Le nain regarda Odric avec la crainte que ce dernier lui inspirait toujours.

« Ecoute, soi-disant astrologue, lui dit le neveu du roi, pour une fois, tu vas essayer de te rendre utile. Voici ce que tu vas faire... »

* * * * *

Un faucon vint se poser sur le bras ganté. Finn le reçut sans frémir et lui caressa les ailes. Il y avait entre le rapace et lui une cruelle complicité, comme une amitié de sang. Finn aimait la chasse. Il ne pouvait vivre sans elle et soumettait sa cour à mille contraintes pour assouvir cette passion.

Ce jour-là encore, il avait entraîné la moitié de son entourage dans une battue où la nuit risquait fort de les surprendre.

« Voilà sans doute le meilleur chasseur de tous les pays celtes », dit Odric en s'avançant à pied vers son oncle.

Finn semblait comme fasciné par le bec assassin du faucon.

« Parles-tu de lui ou de moi ? » demanda-t-il.

« Lui et vous ne faites qu'un », répondit son neveu.

De fait, tous remarquaient l'étrange symbiose entre l'homme et l'oiseau de proie.

« Mais Odric, je ne te savais pas si porté sur la chasse. Pourquoi as-tu accepté de m'accompagner aujourd'hui, quand tu refuses bien souvent ? »

« Cette chasse m'arrangeait. Elle me permettait de me retrouver avec vous en pleine campagne, loin des murs du Château qui sont parfois gênants. »

« Gênants pour quoi ? » s'étonna Finn.

« Pour parler. »

« C'est vrai que tu n'as jamais été très doué pour cela ! Heureusement que tu l'étais davantage pour manier l'épée. Et de quoi veux-tu me parler, mon cher neveu ? »

« En réalité, ce n'était pas moi qui voulais vous parler, mais quelqu'un d'autre. J'ai pris la liberté de l'amener avec moi. »

A ce moment, Gwanlon et Denoal sortirent d'un bosquet, encadrant Tibério. Ils s'approchèrent

du cheval du roi. Le nain s'inclina avec respect.

« Tiens donc, Tibério ! Toi, en tout cas, c'est la première fois que je te vois à une partie de chasse : d'où te vient cette passion soudaine ? »

Odric s'empressa d'intervenir.

« Je l'ai amené avec moi, car c'était lui qui voulait vous parler et il ne pouvait le faire au Château. »

« Pourquoi donc ? Ce cher Tibério peut s'exprimer quand il le désire. D'ailleurs, je lui demande parfois son avis, et j'avoue que son influence sur moi est infime, mais réelle. »

Finn se montrait charmant. Mais pendant qu'il examinait toujours son faucon préféré, sa voix se durcit soudain.

« Tibério, je t'écoute. Vois-tu, depuis quelque temps, je ne suis plus très satisfait de tes services. Pour tout te dire, toutes tes prédictions se sont révélées fausses au cours de ces derniers mois. Ce n'est pas que je mette en doute tes talents, mais sans doute serait-il temps de... te ressaisir. »

Le nain n'était déjà pas très rassuré en approchant de Finn, mais après cela, il se mit vraiment à trembler de tout son petit corps. Odric dut le couvrir d'un regard menaçant pour le pousser à parler.

« Les étoiles sont comme les femmes. Certaines sont si luisantes qu'on les croirait pures comme l'eau de la source. Et pourtant, à les observer de plus près, on leur découvre bien des taches... »

Finn ne le regardait toujours pas.

« Je crois connaître assez les femmes pour ne pas avoir besoin de tes conseils. Si je te garde chez moi, c'est pour me parler des étoiles. Or, depuis quelque temps, elles ne te disent plus grand-chose... »

A nouveau, le pauvre Tibério faillit partir en courant. A nouveau, le regard d'Odric le força à rester sur place.

« Eh bien, je suis venu vous parler d'une étoile, et d'une seule. Celle que j'ai observée hier soir. Pour vous, et seulement pour vous. »

« Je t'écoute », dit Finn, toujours fasciné par le bec de son faucon.

Le nain prit une profonde inspiration avant de se lancer.

« Il était une fois une étoile. La plus belle, la plus brillante de toutes. Le ciel entier n'était fait que pour elle et toutes les autres pâlissaient à ses côtés. Les chevaliers les plus rudes arrêtaient leurs chevaux pour l'admirer. Tous ne pensaient qu'une chose : que celui qui serait un jour maître de cette merveille deviendrait l'homme le plus heureux du monde. Un jour, précisément, un homme devint son maître et la posséda. Il fit l'envie de tous, car tous le jalousaient. En effet, l'étoile était de plus en plus belle, brillait de plus en plus. Un jour, pourtant, par curiosité, cet homme eut l'idée de l'observer de plus près. Il se protégea les yeux, pour ne pas être ébloui, et s'approcha d'elle à la toucher. Alors, son sang se glaça d'effroi. Il découvrait la véritable nature de sa merveilleuse étoile. Scintillante à l'extérieur, certes, mais c'était seulement pour cacher son intérieur. Or, l'intérieur de cette étoile était plus sale que toutes les sales étoiles perdues dans tous les recoins du ciel. Et l'homme qui la possédait comprit qu'il était en fait le plus malheureux du monde... »

Tibério se tut. Son cœur battait très fort. Il se demandait évidemment si Finn allait comprendre cette parabole.

Le roi venait de repérer une proie. Il calcula l'instant propice et lâcha le faucon d'un geste définitif. Ses yeux suivirent le vol lourd de l'oiseau tueur. Quand il se retourna enfin, son visage était différent.

« Toi, le nain. Approche et explique-moi plus clairement ce que tu veux dire... »

* * * * *
* * * *

Essylt coiffait sa guimpe. Elle comptait se promener un peu au crépuscule, en attendant l'heure du dîner. La servante qui l'aidait n'était autre que Dahuda.

« Vous allez bien ? » lui demanda-t-elle gentiment.

« Mais très bien, Votre Majesté. »

« Et ce jeune homme, comment va-t-il ? »

« Quel jeune homme ? »

« Eh bien, le beau garçon qui monte la garde près de la tourelle... »

La malheureuse servante rougit violemment en comprenant que la reine l'avait surprise sous le pin avec le soldat. Essylt la rassura d'un sourire et d'une petite tape amicale sur la joue. Elle était heureuse pour Dahuda.

Elle quitta la chambre royale. Mais en traversant la chambre des hommes, le vacarme d'une chevauchée la surprit. C'était de toute évidence le roi qui rentrait de la chasse avec sa suite. Elle sortit rapidement sous le soleil. Finn était déjà descendu de cheval et se désaltérait dans une corne que lui tendait un guerrier. Les autres restaient à cheval.

« Avez-vous fait une bonne chasse ? » interrogea Essylt.

« Pas vraiment, répondit Finn d'une voix lasse. Nous allons repartir immédiatement. »

« Repartir ? s'étonna-t-elle. Mais la nuit va tomber ! »

« Je le sais. Mais nous avons repéré dans la forêt un sanglier, le plus grand que j'ai vu. Malheureusement, il nous a échappé. Vous me connaissez : je ne suis pas homme à rester sur un échec. Nous allons nous lancer à sa poursuite. Je le retrouverai, même si je dois y passer deux ou trois jours. Et je vous promets, madame, qu'à mon retour, vous mangerez sa viande. »

Sa passion pour la chasse devenait de plus en plus dévorante. Essylt le déplorait et s'en réjouissait tout à la fois. Précisément, Malcolm venait d'apparaître sur l'escalier de la salle. Elle glissa le regard vers lui et le malheureux dut détourner la tête.

« Vous allez dîner sans moi, dit encore Finn. Que cela ne vous coupe pas l'appétit. Je vous le répète : je ramènerai ce sanglier. »

Une fois de plus, il allait passer la nuit dehors, pour assouvir son amour-propre et sa passion. Essylt savait que rien ne le retiendrait.

« Bonne chasse, Finn, lui dit-elle donc. Et prenez garde : certains sangliers sont si méchants ! » Il se permit de sourire.

« Aucun sanglier n'est aussi méchant que moi, madame... »

Il remonta à cheval et traversa la cour. Au moment de franchir le portail, il se retourna pour adresser un dernier salut à son épouse. Elle lui répondit en agitant la main. Puis le roi et sa suite disparurent au galop dans la campagne.

La suite était facile à deviner ! Après le dîner, quand la nuit fut nettement tombée, Malcolm se glissa encore une fois dans la chambre royale. Les deux corps nus s'enlacèrent à nouveau sur le lit de la reine. Leur désir apaisé, ils s'étendirent côte à côte, avec les couvertures en peaux de bêtes qui leur caressaient la peau.

« Tu m'allumeras le feu, demain ? » demanda Malcolm.

« Encore ! s'écria Essylt. Mais tu es amoureux de moi ou de mon feu ? »

« Des deux ! » plaisanta-t-il.

« Tu mériterais que je ne te l'allume plus du tout... Ecoute, j'ai de plus en plus de mal à trouver les champignons magiques. C'est une espèce rarissime. A l'avenir, il faudra espacer nos « voyages ». Enfin, j'en chercherai demain et j'espère que j'en trouverai. »

Malcolm se perdit dans ses réflexions.

« Essylt, une chose m'étonne. Quand je reviens d'un de ces « voyages », je ne me souviens plus de ce que j'ai vu et entendu. Je garde très peu de souvenirs de mes vies antérieures. »

« C'est normal, répondit-elle. Notre esprit est solidement attaché à notre corps physique. Lorsque nous revenons dans notre vie actuelle, cette dernière reprend le dessus et les images que nous a apporté le feu magique s'estompent. »

« La réincarnation..., dit-il rêveusement. Je n'en aurais jamais soupçonné l'existence si tu ne me l'avais pas apprise. Jamais je n'aurais pensé que j'avais déjà vécu avant de naître. Vivrai-je aussi après ma mort ? »

« Bien sûr, confirma-t-elle. Après ta mort, tu renaîtras ailleurs et plus tard. Tu seras quelqu'un d'autre, avec une autre forme et un autre nom, et tu ne te souviendras plus du chevalier Malcolm. Ni de la reine Essylt. »

Dans la semi pénombre de la chambre, il observa le visage de la jeune sorcière blonde qui avait

bouleversé son existence.

« Mais dis-moi, Essylt, tu fais toi aussi des « voyages » grâce au feu magique. Dans tes vies antérieures, as-tu connu des hommes ? »

« Jaloux ? le taquina-t-elle. Eh bien, oui. J'ai vécu à des époques différentes et, à chaque fois, j'ai été très amoureuse. Rassure-toi, ils ne viendront pas dans notre vie actuelle pour te concurrencer. »

Il se tut un moment avant de reprendre.

« Mais qu'allons-nous devenir ? Nous ne pourrons rester éternellement amant et maîtresse. Il faudra que nous prenions une décision. »

Comme elle n'appréciait pas ce sujet de discussion, elle voulut lui rappeler que, dans leur couple, c'était elle qui commandait.

« Vois-tu... », commença-t-elle.

Elle s'interrompit et Malcolm, qui lui caressait doucement les seins, se demanda pourquoi. Il ne se le demanda pas longtemps, car elle poussa un cri de terreur. Elle venait d'apercevoir, par dessus le corps du chevalier, la tête de Finn.

* * * * *

* * * *

Ils n'eurent pas le temps d'esquisser un geste de défense. Ils furent empoignés et sortis du lit avec brutalité. Finn prit le visage d'Essylt dans sa main.

« Madame, je vous avais promis de vous ramener le sanglier... »

La chambre des hommes était pleine de monde. Ce fut là qu'on amena les deux amants, toujours nus. Malcolm était tenu par trois guerriers qui lui interdisaient tout geste. Il voyait bien Essylt, elle aussi immobilisée, mais il se retrouvait impuissant. Parmi la foule assemblée, il vit Derdrain et Tibério, un peu à l'écart. Il vit aussi Odric, appuyé sur l'encadrement de la porte donnant sur la salle. Il n'eut pas besoin de demander d'où venait la dénonciation.

Finn se planta devant lui. Sa barbe était noire comme jamais.

« Toi, mon neveu... », murmura-t-il.

Puis il déchaîna sa fureur. Son poing écrasa le visage, une fois, deux fois, trois fois. Il frappa sur l'estomac à le crever. Malcolm s'efforçait de dominer la douleur, mais il gémissait à chaque coup. Son nez et sa bouche s'étaient mis à cracher le sang. Finn frappait toujours avec une sauvagerie aveugle.

Quand il lui envoya un coup de pied en plein ventre, Malcolm cria enfin. Il glissa entre les bras de ceux qui le tenaient et s'écoula sur le sol, inanimé et ensanglanté. Son oncle dut donc arrêter. Il haletait d'une haine brûlante.

« Emmenez-le, dit-il. Enfermez-le dans la petite cabane, près de la falaise. Sa mort sera publique. »

On traîna le corps du neveu pour le sortir de la pièce. Finn s'était déjà retourné vers Essylt. Celle-ci, nue et terrifiée, avait suivi des yeux le corps de son amant qui disparaissait.

« Quant à toi, mon épouse... »

La grande main s'abattit sur le beau visage. Essylt cria, mais les gifles sauvages ensanglantèrent vite son visage. Les coups de Finn meurtrissaient ce tendre corps qu'il avait aimé. Il frappait toujours. Moins résistante que Malcolm, elle glissa au sol plus vite. Cela n'arrêta pas la colère du roi : il donna un coup de pied dans le ventre de sa femme.

Essylt s'évanouit au pied d'un lit. Mais Finn n'en avait pas terminé. Il s'avavançait encore vers la reine infidèle. Un homme surgit alors de l'assistance pour s'interposer.

« Roi, vous ne pouvez pas la tuer... »

« C'est ma femme ! cria-t-il. Je peux en faire ce que je veux ! »

« Vous êtes roi pour appliquer les lois, non pour les faire. Chez les Celtes, les femmes adultères ne sont pas condamnées à mort. Vous pouvez la punir comme vous voulez, sauf par la mort. »

Il s'écarta, laissant Finn devant la décision la plus difficile de sa vie. Ce dernier eut beaucoup de mal à dominer l'envie de meurtre qui l'habitait encore. Il y parvint cependant, et se contenta d'un

dernier coup de pied rageur à son épouse. Le corps nu et inconscient tressaillit à peine.

Finn traversa la pièce. Il se désaltéra d'une corne de bière qu'il avala d'un trait.

« Je ne la tuerai pas, dit-il enfin. Mais elle le regrettera. Oui, elle regrettera de n'être pas morte. Car ce que je lui ferai sera pire. »

Il se planta devant la porte ouverte pour regarder la nuit épaisse. Après un instant de réflexion, il appela ses soldats.

« Emmenez-la au nord de la ville, dans cette carrière où se sont établies des lépreux. Vous la laisserez là. Vivre avec des lépreux sera le châtement de la reine des Celtes. Elle y restera assez longtemps pour souffrir. Puis je la ramènerai ici et je verrai ce que j'en ferai. Allez ! »

Les soldats soulevèrent le corps d'Essylt et l'emportèrent. Dans un coin de la pièce, ignorée de tous, une jeune fille pleurait. C'était Dahuda. Elle était la seule à pleurer dans l'assistance.

* * * * *

Essylt était encore inconsciente, mais elle ressentait la douleur. Celle-ci irradiait sur ses côtes et surtout dans son ventre. Le goût âcre du sang sur ses lèvres lui apprenait aussi que son nez saignait. Visiblement, Finn avait failli la tuer sous ses coups sauvages. Elle n'avait pas besoin de se voir pour deviner son visage méconnaissable. Mais elle n'arrivait pas à ouvrir les yeux. Cependant, elle se rendait compte qu'elle était étendue sur une couverture et non plus sur le sol de terre du Château.

Elle fit un effort, parvint à remuer. La douleur au ventre se ravivait à chaque mouvement. Tant pis, il lui fallait bouger. Enfin, elle ouvrit les yeux. Et elle poussa un nouveau cri de terreur.

Au dessus d'elle, trois monstres hideux la regardaient.

* * * * *

Malcolm se réveilla, endolori de partout. Il reconnut très vite où il était enfermé, car il connaissait cette cabane : une vieille bicoque bâtie tout près du Château, sur le bord d'une haute falaise. Ainsi donc, c'était là que Finn l'avait fait enfermer, en attendant son exécution. Car il ne doutait pas que tel serait son sort. Il haussa les épaules. « Cela devait finir de cette manière », se dit-il.

Et en effet, son histoire ne pouvait pas finir autrement. Il l'avait su dès le jour où il s'était glissé dans la chambre royale.

Ses vêtements étaient jetés près de lui. Il voulut saisir sa tunique : tout son corps rayonna de douleur. Mais il devait la surmonter, et il s'habilla en grimaçant. Décidément, Finn avait failli lui briser les os... Avec effort, il se remit sur pied.

Il examina attentivement les murs. Rien. Pas la moindre fenêtre, pas le moindre interstice. Inutile de se casser la tête : de cette cabane, on ne pouvait sortir que par la porte. Elle était fermée, bien entendu, et de toute évidence quelqu'un montait la garde devant. Il passa la main sur son visage et la retira, tachée de sang.

« Sois heureux de voir ton sang, se dit-il. Bientôt, tu ne verras plus rien du tout. »

Il ne craignait pas la mort, mais ses pensées allaient vers Essylt. Quel sort Finn lui avait-il réservé ?

Tout cela ne le menait à rien. Alors, il se rassit simplement contre le mur, toujours endolori, et décida d'attendre, puisqu'il ne pouvait rien faire de plus.

Un bruit venant de la porte le fit sursauter. Il lui annonçait qu'elle allait s'ouvrir. Il resta incrédule. Venait-on le chercher pour l'exécuter, déjà ? Non, c'était impossible : on n'exécutait pas le neveu du roi à la sauvette. Surtout pour un crime comme celui qu'il avait commis ! C'était forcément autre chose.

Et en effet, c'était tout à fait autre chose.

« Korvegall... », murmura-t-il sans y croire.

Son ami, son compagnon d'armes aux cheveux blonds lui sourit en le voyant.

« Il y a toujours une main secourable pour vous sortir de la rivière quand elle est en crue, dit-il. Dépêche-toi, Malcolm : échappe-toi pendant que Finn prépare ton exécution. »

Le prisonnier était déjà debout, oubliant toute sa douleur.

« Korvegall, c'est toi qui étais chargé de surveiller la cabane ? Et tu me laisses m'échapper ? »

« Comment le saura-t-on ? Je dirai que je t'ai entendu gémir, que je suis entré pour voir ce qui t'arrivais, que tu en as profité pour m'assommer et que tu m'as enfermé à ta place. Je passerai pour un imbécile, mais ce n'est pas grave. Allez, enfuis-toi et n'oublie pas ceci. »

Il tendait à Malcolm l'épée de celui-ci, dans le ceinturon.

« Au bas de la colline, près du vieux dolmen, tu trouveras ton cheval. Il t'attend. »

« Mais je ne peux pas partir ainsi, se réveilla Malcolm. Et la reine ? »

Pour la première fois, Korvegall parut contrarié. Il prit les bras de son ami et tenta désespérément de le convaincre.

« Ecoute-moi, si je te sauve la vie, ce n'est pas pour que tu ailles la gâcher. Oublie cette femme. C'est à cause d'elle que tu es ici. Enfuis-toi, sauve-toi, et laisse-là où elle est. »

En entendant cela, Malcolm se raidit brusquement.

« C'est impossible. Je l'aime. »

« Tu ne l'aimes pas ! s'écria Korvegall avec force. Elle t'a ensorcelé ! Je ne sais comment elle s'y est pris, mais tu me l'as avoué toi même. Ce que tu prends pour de l'amour est de la soumission : elle a fait de toi son esclave. »

« Je l'aime », répéta le prisonnier.

« Je t'en supplie, laisse-là et pars tout seul... »

« Je l'aime ! »

Malcolm s'en voulut aussitôt d'avoir parlé ainsi à son ami fidèle qui risquait sa vie pour sauver la sienne. Korvegall soupira devant l'inutilité de ses prières.

« Bon, elle t'a vraiment ensorcelé, ton Essylt... Eh bien, tu la trouveras au nord de la ville, chez les lépreux. »

« Quoi ? » s'exclama le chevalier.

« C'est le châtement imaginé par Finn : il l'a confiée aux lépreux, ceux qui vivent de charité. Autant dire que la malheureuse ne tardera pas à mourir de faim. Elle est avec eux. Va la rejoindre, puisque tu y tiens... »

« Mais voyons, tout le monde sait que tu es mon ami. On va te soupçonner. »

Korvegall répondit par un sourire amer.

« Cela te semblera incroyable, comme à moi même, mais je n'ai absolument pas demandé à te garder. On m'a placé devant la cabane sans se soucier de savoir qui j'étais. Ton adultère avec la reine a vraiment jeté la pagaille dans le Château ! »

Son sourire amer se maintint après les paroles. Malcolm comprit : ce service que lui rendait Korvegall était un adieu. Son amour pour Essylt était un feu qui brûlait tout dans sa vie. A commencer par l'amitié.

Alors, il n'hésita plus. Il prit le ceinturon et l'attacha autour de sa taille.

« Merci, Korvegall, je n'oublierai jamais ce que tu fais pour moi aujourd'hui. »

Son ami ne répondit même plus. Il l'embrassa cependant. Ils étaient conscients l'un et l'autre qu'ils ne se reverraient jamais. Essylt les séparait définitivement.

Ensuite, Malcolm sortit de la cabane et enferma à son tour Korvegall. Derrière la bicoque, la falaise plongeait dans la mer. Sur la droite, une autre face était escarpée et tombait sur un vieux dolmen. L'intention de Malcolm était donc de descendre par l'autre face pour tenter de trouver son cheval.

Mais à peine avait-il commencé la descente qu'il dut s'immobiliser. Assis tranquillement sur l'herbe, les soldats de Finn devisaient de choses et d'autres. Naturellement, ils l'aperçurent en même temps que lui.

« Regardez, il s'échappe ! » cria l'un d'eux.

Ils furent tous debout en un clin d'œil. Malcolm remonta prestement la colline. Tant pis, il ne lui restait plus qu'à sauter. Jamais il n'avait sauté d'aussi haut. Il s'échapperait ou il se casserait les jambes.

Sans hésiter, il sauta. Sa chute fut interminable. Il eut presque la sensation de voler. La certitude de s'écraser le traversa. Mais après un long moment, il atterrit sur le dolmen en se recevant sur les jambes. Il dut se relever pour réaliser qu'il était toujours indemne. Ce vieux dolmen, vestige des temps anciens, quand il n'y avait ni Romains, ni Saxons en Grande-Bretagne, était devenu son complice.

Il bondit à terre. En effet, comme le lui avait dit Korvegall, son cheval était attaché tout près, déjà correctement sellé. Il n'eut qu'à le détacher et à sauter dessus. Quand il partit au galop, il entendit des cris derrière lui. Deux ou trois flèches volèrent. Mais plus personne ne pouvait le rattraper.

* * * * *
* * * *

Il chevauchait comme un fou, laissant derrière lui un nuage de poussière pour toute trace. Il commençait à désespérer.

Mais il aperçut enfin les lépreux. Ils étaient facilement reconnaissables de loin, avec les longues robes de bure qui les distinguaient. Il y en avait une bonne quinzaine, regroupés autour d'un arbre. Tous les gens du pays les connaissaient. Les malheureux s'étaient installés à cet endroit depuis des années. Ils y vivaient, ou plutôt survivaient, grâce à la charité de quelques habitants de la ville qui osaient s'approcher pour leur apporter de la nourriture.

Malcolm fondit littéralement sur eux et mit pied à terre en sortant son épée. Il était prêt à se battre contre tous.

« Ecartez-vous ! criait-il. Rendez-moi la reine ! Si un de vous veut m'empêcher de la reprendre, je le tue ! »

Les lépreux s'écartèrent, mais ils ne semblaient pas vraiment affolés. L'un d'eux sortit de leurs rangs, pour s'approcher à pas lents de Malcolm. Il s'agissait de toute évidence de leur chef. Il était assez grand, conservant un corps vigoureux malgré sa maladie. Il avançait en s'appuyant sur une longue canne. Quand il fut tout près, Malcolm fut une fois de plus horrifié par le visage décharné et les cheveux incolores que la lèpre infligeait à ceux qu'elle frappait.

« Chevalier, dit le personnage, votre épée est de trop. »

Malcolm fut surpris par la noblesse de la voix, qui trahissait une excellente éducation et donc une grande instruction.

« Nous sommes lépreux, mais point méchants, reprit le chef. Venez-vous pour la jeune femme blonde qu'on nous a confiée ? Eh bien, mais il suffisait de nous la demander. La voici, chevalier. »

Les lépreux s'écartèrent et Malcolm vit Essylt. Assise sur une pierre, en train de refaire une de ses tresses. Visiblement soignée et protégée. Elle l'aperçut à son tour.

« Malcolm ! » s'écria-t-elle.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Essylt, je m'attendais au pire... »

« Mais non, voyons. Ils ont été très gentils avec moi. »

Elle se tourna vers le chef des lépreux.

« Je vous remercie, vous et les vôtres, de la façon dont vous m'avez traitée. »

« Mais cela était naturel, madame, répondit l'homme avec toujours cette grande noblesse dans la voix. Je regrette simplement qu'une si belle femme ait dû supporter une compagnie si peu relevée. »

« Je l'ai préférée à beaucoup d'autres ! »

Malcolm s'adressa à son tour à lui, à présent un peu gêné de la manière dont il avait abordé ces pauvres gens.

« Je suis confus d'avoir tiré l'épée devant vous. Vous vous êtes très bien comportés avec Essylt. Mais... Si Finn apprend que vous avez laissé partir son épouse, il va vous punir. Cela ne vous fait pas peur ? »

« Que pourrait-il nous faire ? Nous tuer ? Pour certains d'entre nous, ce serait presque une délivrance ! »

Malcolm sursauta en entendant cette phrase. Evidemment, cette logique lui faisait mesurer la différence entre sa vie et celle de ces malheureux.

« Et moi, que puis-je faire pour vous remercier ? »

Le chef des lépreux eut un ricanement pareil au bruit de cette crécelle que lui et les siens agitaient sur leur passage.

« Pouvez-vous guérir la lèpre, chevalier ? »

Malcolm dut avouer son impuissance.

« Hélas, non. C'est d'ailleurs la seule chose que je ne puis faire pour vous. »

« Alors, je me contenterai de vous serrer la main... »

Le chef tendait déjà la sienne. Serrer la main d'un lépreux ? La dernière chose qu'aurait fait un homme « normal » en ce temps. Mais Malcolm se devait de le faire. Il tendit donc sa paume et la referma sur l'horrible main informe de cet inconnu. Les dix doigts se mêlèrent longuement, scellant une amitié brève, mais profonde.

« Adieu, et bonne chance, » dit Malcolm.

Il remonta à cheval et aida Essylt à monter derrière lui. Après un dernier geste d'adieu aux lépreux, il s'en alla, chevauchant vers l'horizon.

* * * * *

Les lépreux reprirent leur train-train quotidien. Une heure avait passé quand ils entendirent le vacarme d'une cavalcade. Un groupe de cavaliers arrivait. Celui qui les guidait mit pied à terre.

« Où est la jeune femme blonde ? »

« Quelle jeune femme blonde ? » se permit de répondre le chef des lépreux.

« Eh bien, celle qu'on vous avait confiée. Nous venons la reprendre sur ordre du roi. Il a changé d'avis et il veut la ramener au Château pour lui infliger une punition publique. »

« Vous présenterez au roi mes lépreuses et néanmoins respectueuses salutations. Malheureusement, nous ne pouvons accéder à sa demande : la jeune femme n'est plus avec nous. Elle est partie. »

« Comment, partie ? Toute seule ? »

« Non, un chevalier est venu la prendre. »

« Et vous l'avez laissée partir ? »

« Pourquoi l'aurions-nous retenue ? Nous n'avions aucun titre de propriété sur elle, et puisqu'elle était d'accord pour s'en aller avec ce chevalier... »

Il n'y avait rien à objecter à cela.

« Et par où sont-ils partis ? » demanda le soldat.

« Nous ne savons plus très bien, répondit le chef. Tiens, toi, te souviens-tu par où ils sont partis ? »

« Plus du tout », affirma l'intéressé.

« Oh, moi, dit un autre, je crois me souvenir qu'ils sont partis par là... »

« Non, non, s'exclama un troisième. Ils sont partis de l'autre côté, j'en suis sûr... »

Le soldat comprit qu'on se moquait de lui.

« Ecoutez, cette femme était la reine de ce pays. Le roi sera très mécontent si quelqu'un l'aide à s'échapper. Alors, dites-moi par où ils sont partis. »

« Chevalier, dit poliment le chef, accepteriez-vous de me serrer la main ? »

Il tendait déjà la sienne. Le guerrier eut un haut-le-corps de dégoût.

« Serrer la main à un lépreux ? Vous n'y pensez pas ! »

Il tourna les talons, remonta à cheval et s'éloigna sans tarder. Le chef des lépreux regarda disparaître la troupe avec un sourire amusé. Il était heureux que la belle femme blonde et le jeune chevalier aient réussi à s'échapper.